This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Femmes d'Amérique

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège

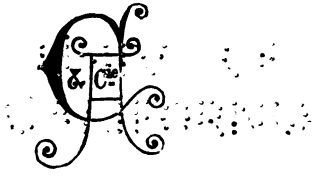
Coulommiers. — Imp. Paul Brodard. — 143-1900.

Blanc, Anne-Marie [illegible] (de [illegible])

TH. BENTZON

Femmes d'Amérique

DEUXIÈME ÉDITION



Armand Colin et Cie, Éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
1900

Tous droits réservés.

E176
B6

FEMMES D'AMÉRIQUE

LES FEMMES

DE LA

PÉRIODE COLONIALE

Arrivant au mois de mars 1897 à Baltimore, cette délicieuse capitale du Maryland, où toutes les femmes sont jolies, je reçus, presque avant d'avoir eu le temps de me sentir d'aplomb sur la terre ferme, la plus gracieuse invitation de la société des Dames coloniales, au nom d'une des leurs, belle entre toutes. La société forme une espèce de club très choisi dans lequel on n'est incorporé qu'à la condition d'avoir ses lettres de noblessc, c'est-à-dire de pouvoir prouver qu'on remonte, plus ou moins directement, à l'époque où les barons de Baltimore baptisèrent la colonie

350765

Terre de Marie, en l'honneur de la reine Henriette-Marie, fille de Henri IV et femme de Charles Ier.

Plus tard à Boston je retrouvai une société de Dames coloniales, également fières de posséder un diplôme et une plaque attestant que leurs aïeux vinrent d'Angleterre sur la fameuse *Mayflower*. A New-York, à Philadelphie et ailleurs, d'autres sociétés, celles des Filles de la Révolution, tiennent à faire constater de même sur parchemin qu'elles se rattachent par le sang aux glorieux fondateurs de l'Indépendance. Et ceci m'a conduite à m'enquérir des aïeules disparues de ces grandes dames d'une république. On ne les connaît pas assez; on connaît fort peu chez nous généralement l'histoire des États-Unis et celle des femmes célèbres qui y jouèrent un rôle. Je crois combler une lacune en appelant l'attention sur elles. N'est-il pas intéressant de demander au passé le secret de l'influence prépondérante que possèdent nos contemporaines d'Amérique, de découvrir comment s'est formé leur caractère, de quels dons héréditaires et de quelles qualités acquises il est le résultat? Si mes lectrices veulent bien me suivre dans cette recherche jusqu'à l'année 1620, nous nous trouverons en face d'une Anglaise de haute race, faisant à un mari aventureux le sacrifice de son rang, de sa fortune, de sa patrie, de sa famille, de sa vie, la touchante lady Arbella.

I

LADY ARBELLA

Elle nous apparaît comme une victime des troubles religieux de l'Angleterre au XVIIe siècle, troubles dont il faut reconnaître la cause dans une confusion lamentable des affaires spirituelles et temporelles qui date du règne de Henri VIII.

Depuis le XIVe siècle les Anglais étaient préparés à la Réforme par les doctrines de Wickleff, beaucoup d'entre eux scrutant les Écritures avant même qu'une version complète de la Bible leur eût été donnée. Lorsque, du jour au lendemain, le roi défendit à ses sujets de reconnaître l'autorité du Pape, il les trouva disposés à aller beaucoup plus loin que lui, qui se bornait en somme à proclamer que tout ce que Sa Majesté déciderait en matière de religion aurait force de loi. Édouard VI favorisa le franc calvinisme, détruit bientôt après par la catholique Marie, puis rétabli par Élisabeth. Jacques Ier, en imposant une seule doctrine, une seule discipline, à grand renfort d'orthodoxie épiscopalienne, fit faire au protestantisme un pas en arrière, lequel s'accentua encore sous Charles Ier, si violemment accusé, comme on le sait, d'être plus qu'à demi *papiste*. Dès l'année 1607 un cer-

tain nombre de protestants anglais, qui ne voulaient pas admettre telles cérémonies empruntées par l'Église d'Angleterre à l'Église romaine, passèrent en Hollande pour éviter le despotisme d'un prince qui faisait profession d'exterminer l'hérésie.

C'étaient en majorité des propriétaires campagnards, des fermiers; ils n'hésitèrent pas à sacrifier leurs biens pour conquérir la liberté de conscience. Les séparatistes, comme on les nommait, vécurent douze ans à Amsterdam et à Leyde de façon à édifier grandement leurs hôtes, les magistrats hollandais ayant affirmé que nulle accusation ne s'était jamais produite contre aucun d'entre eux. Mais la crainte leur vint que les enfants qu'ils élevaient sur cette terre étrangère n'oubliassent la langue maternelle, et les plus jeunes, les plus robustes résolurent de transporter l'Angleterre par delà l'Océan. Gardant le nom de Pèlerins qui leur était donné parce que, disaient-ils toujours, ils erraient à l'aventure sur le chemin du ciel, leur plus chère patrie, ils s'embarquèrent pour l'Amérique. Un petit navire de 180 tonnes, la *Mayflower*, devait, au milieu des tempêtes, porter jusqu'au cap Cod la fortune d'une grande république future. Là ils fondèrent, sans aucun secours du gouvernement anglais, la colonie de Plymouth, aujourd'hui englobée dans l'État de Massachu-

setts. Plymouth conserve pieusement les reliques de ces premiers Pèlerins de l'Angleterre : une marmite en fer ayant appartenu au commandant de l'expédition, le capitaine Miles Standish, le canevas à marquer de sa petite fille, d'humbles ustensiles de toute sorte et le berceau d'une certaine Peregrine White née pendant la traversée. Ces pauvres débris sont, quand on y songe, tout aussi imposants que l'espèce d'ossuaire qui surmonte le rocher où se posa jadis, au débarqué, le pied du premier Pèlerin.

Je devrais dire de la première Pèlerine, car ce fut une jeune fille, Mary Chilton, qui, avant tous ses compagnons, prit ainsi possession du sol neuf où son sexe était par la suite destiné à régner plus qu'ailleurs. Le symbole est intéressant et mérite qu'on le signale.

Une statue de la Loi posée sur un piédestal de granit qui porte en outre quatre figures assises : la Foi, la Morale, la Liberté, l'Éducation, rappelle aujourd'hui, en guise de monument national, les vertus pratiquées sur cette terre si rude où il fallut en pleine mauvaise saison se construire un abri sommaire. Les arbres tombèrent sous la cognée; en même temps que les premières cabanes, s'éleva l'église. Les Pèlerins vécurent de chasse, de pêche et semèrent, dès que le temps le permit, du maïs qu'ils avaient trouvé enfoui

dans la terre, abandonné par les Indiens. Avant la fin de l'hiver, la moitié de leur petite colonie avait succombé à la rigueur du climat. Ils effaçaient avec soin la trace des tombes afin de ne pas laisser soupçonner aux Peaux-Rouges du voisinage qu'ils fussent en si petit nombre.

Lorsque la *Mayflower* repartit pour l'Angleterre, personne cependant ne voulut s'en retourner. Les femmes qui avaient vu mourir leurs enfants et qui s'astreignaient aux plus durs travaux, stimulèrent la constance des hommes au lieu de chercher à l'abattre. Il n'est pas étonnant qu'elles aient eu par la suite quelque prétention à participer aux affaires du pays, ayant si bien aidé à le fonder.

Un grand panneau décoratif, peint par miss Lucia Fairchild, représentait, à l'exposition de Chicago, l'attitude des mères de la colonie sur leur rocher glacé par l'hiver : celles-ci filent au rouet, celles-là cousent ou lavent la vaisselle, l'une d'elles berce son baby; au pied d'un arbre dépouillé une jeune femme apprend à lire à des enfants; c'est la première école et le livre est certainement la Bible. De ces bouches entr'ouvertes s'exhalent les psaumes que jamais les Pèlerins ne cessèrent de chanter ni au départ en quittant pour toujours l'Europe, ni à bord, pendant une terrible traversée de soixante-trois jours. Le premier

gouverneur, Carver, succomba à de trop grandes fatigues et sa femme ne lui survécut pas.

Quand de nouveaux émigrants arrivèrent, en novembre 1621, sur le navire la *Fortune*, voilà le spectacle qui d'abord frappa leurs regards : une grange énorme renfermant la propriété commune de la plantation, plus une vingtaine de cases que protégeait une pièce de canon.

La *Fortune* amenait des aventuriers de toute sorte qui donnèrent de l'ennui aux Pèlerins, provoquant les premières querelles, les premières batailles. Il fallut, pour se défendre contre leurs désordres, prendre l'habitude de répressions passablement cruelles. Le supplice qui consistait à lier ensemble la tête et les pieds d'un homme et à le laisser vingt-quatre heures sans nourriture dans cette position était fréquent. Jusqu'en 1824 la colonie de Plymouth connut tous les genres de misères, puis une prospérité lente et laborieuse commença pour elle; un traité durable avait arrêté les menaces des Indiens et favorisé le trafic avec eux.

Huit ans plus tard, quatre navires, promptement suivis de beaucoup d'autres, entrèrent dans le port de Salem où, depuis 1626, John Endicott, de farouche mémoire, avait établi un poste sur la concession de terre accordée à quelques gentlemen par Charles Ier. Le roi croyait les colonisa-

teurs occupés principalement des intérêts commerciaux de l'Angleterre, tandis que leur but était de fonder un état modèle régi par des lois ecclésiastiques. Endicott pourrait même être considéré comme précurseur de l'Indépendance, puisqu'il n'hésita pas à mutiler d'un coup de sabre la bannière d'Angleterre, enlevant ainsi la croix rouge qui lui semblait un symbole d'idolâtrie papiste. Cet acte d'autorité aurait dû lui coûter la tête, mais le roi Charles avait d'autres affaires et l'Angleterre était si loin! Huit cents colons vinrent donc rejoindre ces premiers habitants de Salem; ils s'étaient munis d'une charte royale qui leur garantissait le droit de se gouverner eux-mêmes, pourvu qu'ils ne fissent rien de contraire aux lois anglaises. Ces huit cents puritains appartenaient pour la plupart à la classe riche et cultivée.

Les plus distingués parmi eux se trouvaient sur le bateau nommé *Lady Arbella* en l'honneur de la noble dame qui le montait. C'était la propre fille du comte de Lincoln, qui conservait son titre de *lady*, comme il arrive aujourd'hui encore, bien que son mari fût un Mr. Johnson, énormément riche d'ailleurs, mais puritain dans l'âme. Quand ses frères spirituels quittèrent la mère patrie, Mr. Johnson résolut aussitôt de les suivre, de vivre et de mourir avec eux. Il consulta lady

Arbella, qui s'inclina devant le désir de son seigneur et maître; tous les deux s'embarquèrent en compagnie du gouverneur Winthrop qui, sous la même impulsion religieuse, avait vendu les biens de ses ancêtres, de sir Richard Saltonstall et d'autres gens de noblesse ou de science, membres du clergé dissident ou professeurs d'universités. Parmi eux une toute jeune femme de seize ou dix-sept ans, Anne Dudley, fille d'un ancien intendant du comte de Lincoln et récemment mariée à Simon Bradstreet. Son père et son mari l'accompagnaient. L'un et l'autre étaient destinés à jouer un rôle important dans les fastes du Massachusetts, dont ils furent successivement gouverneurs. Leur histoire embrasse toute celle de la colonie jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Sur l'*Arbella*, comme autrefois sur la *Mayflower*, on lisait la Bible, on chantait des psaumes, on s'entretenait de choses pieuses; les passagers eurent tout le temps nécessaire pour cela, car, partis d'Angleterre le 8 avril, ils n'abordèrent que le 12 juin, après des tempêtes que l'on cherchait à conjurer par le jeûne et dont on célébrait la fin par des actions de grâces.

Enfin apparurent les roches pittoresques qu'un Français, Champlain, avait, vingt-six années auparavant, appelées l'Isle des Monts Déserts, puis de la côte prochaine souffla bientôt « une odeur de

jardin ». C'était un accueil plus doux que celui des glaces et des frimas de Plymouth; cependant les puritains devaient trouver en Amérique presque autant de difficultés que les séparatistes. Le bétail, les provisions qu'ils apportaient avec eux tombèrent dans un embryon de colonie misérable, affamée, décimée par la maladie. La ville naissante de Salem ne comptait pas plus de six ou huit cases, à toit de chaume et à vitres de papier huilé. Lady Arbella fut reçue dans la moins pauvre de ces demeures, mais pour une femme habituée aux recherches fastueuses d'une maison seigneuriale en Angleterre, le gîte était bien insuffisant. Frêle et délicate, elle n'avait déjà supporté qu'à grand'peine la traversée. Du reste elle ne se plaignait pas, elle n'avait qu'un regret, celui d'être inutile au milieu de tous les travailleurs intrépides qui, campés la nuit sous des tentes, s'évertuaient le jour à grands coups de hache contre l'immense forêt de pins. Il fallait dissiper cette ombre lugubre d'où sortaient des loups acharnés contre le bétail; il fallait faire pousser du blé parmi ces noueuses racines. Le pain était fort rare. Les plus difficiles se contentaient de farine de maïs délayée dans l'eau, de poisson gelé et de coquillages ramassés quotidiennement par les femmes de la colonie.

Il est vrai que des miracles se produisirent au

milieu de ce dénûment. Le jour où le gouverneur Winthrop donna sa dernière poignée de farine, on vit un vaisseau anglais chargé de vivres entrer dans le port.

Mais j'anticipe; lady Arbella n'eut pas le temps de souffrir de la disette. La suprême privation pour elle, pendant les quelques semaines qu'elle passa dans sa nouvelle patrie, fut causée par les absences fréquentes de son mari. Mr. Johnson s'occupait avec beaucoup d'autres à poser les fondements de Boston, la future capitale de la colonie; il y préparait un *home* pour sa femme, sans se douter que celle-ci n'y entrerait jamais.

Lorsqu'il revint lui dire ses projets et ses espérances avec l'entrain qu'un homme digne de ce nom puise toujours dans le libre exercice de ses forces, il fut épouvanté de voir ce qu'était devenue loin de lui cette créature exquise condamnée à l'inaction et à l'ennui qu'elle entraîne. La consomption, qui dévore tant de beautés anglaises, avait fait son œuvre, ce beau lis héraldique se penchait pour mourir. Un mois après sa transplantation il fut couché dans une terre vierge que la bêche attaquait pour la première fois. Et, — il faut remarquer ici quelle profondeur de tendresse pouvait et peut encore se cacher sous l'austérité puritaine, — de même que la femme du gouverneur Carver était morte à Plymouth presque

en même temps que son mari, l'époux de lady Arbella suivit de tout près sa bien-aimée. Le chagrin l'emporta. Il fut enterré à l'endroit même où devait être construit ce *home* dont Dieu avait marqué ailleurs la place. Un cimetière, le plus ancien de Boston, entoure encore la tombe d'Isaac Johnson. Il dut être peuplé très vite; les deux premières années furent vraiment meurtrières, les privations faisant beaucoup de victimes; mais, comme le disait Winthrop : « Nous avons Jésus-Christ avec nous; n'est-ce donc pas assez? Je remercie Dieu de permettre que je me plaise ici.... Jamais je n'ai été plus satisfait et plus calme d'esprit. »

C'était le sentiment général.

II

ANNE BRADSTREET

Comme tous les autres, Anne Bradstreet était soutenue par une grande dévotion, mais elle avait en outre un réconfort que son entourage ne possédait pas : ses belles illusions de poète. Si lady Arbella est la patronne de la Nouvelle-Angleterre, Anne Bradstreet en est la première Muse.

J'ai dit qu'elle avait pour père Thomas Dudley, ex-intendant du comte de Lincoln, brave soldat

en sa jeunesse et qui s'était distingué à la tête de quatre-vingts volontaires parmi les troupes qu'envoya la reine Élisabeth pour aider Henri IV contre Philippe II d'Espagne. Retiré à Boston (Lincolnshire), auquel une ville d'Amérique devait par la suite emprunter son nom et plusieurs de ses notables citoyens, il y devint ce qu'on appelait nonconformiste, dans la société de ministres dissidents parmi lesquels se faisait remarquer le Révérend John Cotton de l'église de Saint-Botolph.

Cotton porta aussi, mais plus tard, dans le Nouveau Monde sa batailleuse théologie. Un pareil milieu ne pouvait que développer chez la jeune Anne les scrupules de conscience qui la tourmentèrent dès l'âge de six ou sept ans. Vers quinze ans elle les oublia un peu pour céder aux vanités du monde, mais la petite vérole vint très vite la ramener à de plus graves pensées. A seize ans elle épousa un homme de haute vertu et d'esprit cultivé, Simon Bradstreet, d'Emmanuel College, fils d'un de ces ministres puritains qui formaient le camp opposé aux *hiérarchistes*. L'Angleterre se divisait entre ces deux partis. Parce que les puritains ou non-conformistes s'attachaient à des formes religieuses aussi simples que leurs principes de conduite étaient sévères, on les privait de leurs bénéfices, on les exilait. Plusieurs d'entre eux profitèrent donc avec empressement de l'oc-

casion qui s'offrait d'échapper à la persécution; ce furent ces docteurs en théologie, sortis des universités anglaises, qui composèrent la société savante et lettrée de la ville destinée à devenir New-Cambridge et que, dès 1636, le révérend John Harvard dota d'une université [1].

Anne Bradstreet était l'âme de ce cercle d'élite; Benjamin Woodbridge, le premier gradué de Harvard college, John Rogers, un des présidents de l'université, le savant John Norton, le fameux docteur Cotton ont épuisé l'hyperbole pour louer ses vers qui nous paraissent fort ennuyeux; la faute en est un peu au choix des sujets et au goût de l'époque; ses ouvrages en prose, méditations ou apophtegmes, sont d'une lecture moins pénible.

Elle se servait aussi facilement du latin que de l'anglais. Sa première éducation avait été très soignée, mais elle ne paraît pas avoir rien écrit avant d'habiter l'Amérique, où elle se développa sans doute au contact des érudits de Boston et de Cambridge. Pourtant, ce qu'elle a fait de meilleur lui a toujours été suggéré par sa propre expérience et son observation du pays : elle sent profondément la nature; on voit qu'elle se promène avec délices dans les forêts primitives du Massachusetts, malgré

1. La même université de Harvard fait fête aujourd'hui aux conférenciers venus de France pour parler aux étudiants de notre littérature, MM. Ferdinand Brunetière, René Doumic, Édouard Rod, Henri de Régnier, etc.

le péril des Indiens et des bêtes sauvages; elle détaille leurs beautés avec amour. Les vers à son mari, que les devoirs de sa charge entraînaient souvent loin d'elle, ont toute la ferveur, toute la simplicité de la passion sincère, et on peut placer auprès d'eux une élégie touchante sur la mort d'un de ses petits enfants. Ce qui étonne chez une femme de ce mérite, c'est l'incertitude de son goût littéraire. Il est vrai qu'elle apprécie fort Montaigne dans la traduction, mais son enthousiasme est surtout pour Du Bartas, également traduit en anglais et qui faisait fureur en Angleterre et en Amérique au point qu'un de ses livres atteignit trente éditions en six ans, ce qui était alors le signe d'un prodigieux succès.

Nous autres, ses compatriotes, nous savons peu de chose de Saluste du Bartas, sauf qu'il était gascon et huguenot, tout dévoué à la cause du roi de Navarre. En Amérique on le regardait comme le premier des poètes de son temps, en oubliant apparemment Ronsard, et Mrs. Bradstreet, comparée à lui par les flatteurs, se défend dans des vers pleins de modestie dont voici le sens : « Un Du Bartas peut faire ce qu'un Du Bartas veut, — mais moi, simple moi, je suis à la merci de mon peu de mérite. » — Ce qui est curieux, c'est que les admirateurs de Du Bartas semblent n'avoir tenu que peu de compte de la magnifique floraison

poétique du règne d'Élisabeth. Souvenons-nous que les Puritains proscrivaient le théâtre et qu'ils n'eussent pas fait grâce à Shakespeare lui-même. Tout au plus accordait-on une place dans les bibliothèques à la *Faerie Queen* de Spencer; la Bible tenait toute la place; n'importe, il n'était pas une personne « de goût et de piété » qui ne préconisât Du Bartas. Les poèmes de son émule américaine furent publiés en 1640 à Boston, sous ce titre que j'abrège : *Plusieurs poèmes compilés avec une grande variété d'esprit et de science, où se trouvent contenus spécialement un complet discours et description des quatre Éléments, des Ages de l'homme et des Saisons de l'année, avec un épitomé très exact des trois premières monarchies, l'assyrienne, la persane et la grecque, et du commencement de la République romaine jusqu'à la fin du dernier roi; avec divers autres poèmes agréables et sérieux, par une dame (gentlewoman) de la Nouvelle-Angleterre.* — En 1650, ce volume fut réimprimé à Londres, comme œuvre de *la dixième Muse apparue depuis peu en Amérique.* Dans la préface jointe à la première édition, John Woodbrige, beau-frère d'Anne Bradstreet, rend hommage à ses éminentes qualités.

« Nul, dit-il, ne voudra croire que ce soient là des vers de femme, et que pensera-t-on si j'ajoute que cette femme est honorée partout où

elle passe pour sa supériorité, sa conversation, sa politesse, sa diligence à remplir tous les devoirs de son état? Que sera-ce si je dis que ces poèmes sont le fruit de quelques heures trop rares dérobées à son repos?... Je ne crains, en les publiant, le déplaisir de personne, sauf celui de l'auteur, sans l'assentiment duquel je mets devant le public ce qu'il avait résolu de ne jamais amener au jour. »

Il va sans dire que plus d'un voisin blâma la docte Anne Bradstreet de tant écrire, mais l'approbation des meilleurs esprits la consola, et son aimable résignation à la plus calme, à la plus routinière de toutes les existences, bornée d'un côté par l'église et de l'autre par les devoirs du ménage, fit taire apparemment les méchants propos, car sa mort produisit un deuil général. On pleura cette chrétienne toujours prête à renoncer aux plaisirs du monde quand le devoir était en jeu, cette mère de famille aimante et dévouée. Elle avait élevé huit enfants et bon nombre de leurs descendants furent marqués au signe du génie ou tout au moins du talent, comme si la digne femme leur eût légué quelque chose de plus que ce qu'il lui avait été permis de manifester d'elle-même dans une sphère trop étroite. Nommons seulement le grand prédicateur Channing; l'orateur anti-esclavagiste Wendell Philipps; le

docteur Wendell Holmes, poète et humoriste; la romancière Sarah Jewett.

Elle mourut à soixante ans. Son mari, que, dans des vers touchants qui méritaient de survivre à beaucoup d'autres, elle avait adjuré de ne pas l'oublier, se remaria et devint presque centenaire. On le considéra jusqu'au bout comme l'exemple du pays auquel ses capacités autant que ses vertus faisaient honneur. Ce fut Simon Bradstreet que la colonie chargea d'aller la défendre auprès de Charles II, à qui des rapports, tout au moins prématurés, avaient persuadé, lors de sa restauration, que le Massachusetts songeait à s'ériger en État indépendant.

III

MRS. HUTCHINSON. — MRS. DYER

Mais lady Arbella et Anne Bradstreet ne sont après tout que d'admirables Anglaises : la première, aristocrate de race, la seconde, monarchiste malgré elle, car elle considéra toujours Cromwell comme un usurpateur, tout en traitant les Cavaliers et leurs mœurs relâchées avec le mépris convenable. La figure de Mrs. Hutchinson se dresse devant nous beaucoup plus originale. Celle-là est vraiment l'ancêtre des femmes fortes

d'aujourd'hui; on peut la considérer comme la première qui ait revendiqué certains de ces privilèges que les apôtres du féminisme appellent sans hésiter des droits.

Pour comprendre quel genre de droits réclamait Mrs. Hutchinson, il faut d'abord se rendre compte de ce qu'était l'état moral du Massachusetts lorsqu'elle y débarqua en 1834.

La première génération de colons fit preuve de la plus effroyable intolérance religieuse. Ces gens qui avaient quitté l'Angleterre pour s'assurer dans un monde nouveau la liberté de penser, persécutèrent sans pitié à leur tour ceux qui parurent s'écarter de leur propre manière de voir. Roger Williams, ministre éminent et vertueux entre tous, fut expulsé pour avoir osé soutenir que l'autorité civile devait se borner à punir les délits, sans demander compte aux individus de leurs convictions intimes, et pour avoir déclaré qu'on avait tort de choisir tous les magistrats parmi les membres d'une seule église. Mais la rigueur exercée contre lui n'est rien si on la compare aux cruelles persécutions dont une femme fut l'objet. L'histoire extraordinaire de Mrs. Hutchinson fait partie des annales même de l'État de Massachusetts. La fameuse controverse antinomienne est restée marquée de son nom.

Elle avait commencé ses expériences religieuses

en Angleterre, devançant de quelques années les Quakers dans la foi aux révélations directes du Saint-Esprit, dans la certitude que tout chrétien peut être sauvé, pourvu qu'il ne se borne pas à la profession d'une croyance et qu'il compte avant tout sur la lumière intérieure. Ceci s'accordait assez mal avec Calvin : « La Bible, toute la Bible, rien que la Bible ! »

Deux ministres de l'Évangile, Cotton et Wheelright, furent bannis d'Angleterre sous prétexte d'hérésie. Pour les suivre, Anne Hutchinson, entraînant son mari, quitta Boston (Lincolnshire) et se rendit au Boston d'Amérique, lequel a gardé tous les traits caractéristiques de la vieille ville anglaise dont il prit le nom. Nous y voyons encore jusqu'à une ogive de la cathédrale de Saint-Botolph, transportée et encastrée dans les murs de Trinity church, ce chef-d'œuvre tout moderne de l'architecte Richardson. Or Cotton avait été le grand prédicateur de Saint-Botolph et nul dans son auditoire ne l'avait écouté avec plus d'enthousiasme que Mrs. Anne Hutchinson, fille de prédicateur elle-même et singulièrement éloquente pour son propre compte.

A bord, sur le *Griffin*, cette jeune femme étonna les passagers par la violence de ses convictions. L'un d'eux, appartenant à l'église, déposa plus tard contre elle; il fut de ceux qui la représen-

taient comme une virago agressive et hautaine, à l'esprit vif, à la répartie prompte, à la langue acérée, plus hardie qu'un homme. Il déclara qu'elle n'avait cessé de disputer durant la traversée. Certainement la trop loquace Anne Hutchinson ne se laissait pas facilement contredire ou intimider.

Son mari, qui l'admira toujours et lui fut fidèle à travers toutes ses épreuves, était un négociant considéré, une âme pacifique. Elle paraît l'avoir mené à sa guise. Les Hutchinson furent reçus avec les égards dus à leur caractère, à leur éducation et à leur fortune. Mr. Hutchinson, ayant prêté le serment de *freeman*, de citoyen, atteignit d'emblée les plus grands honneurs; il représenta Boston à la Cour générale.

En Angleterre, à cette époque, la liberté de la chaire tenait seule en échec la prétendue infaillibilité d'un gouvernement aux allures d'oracle. La colonie exagéra encore ce qui se passait dans la mère patrie; à défaut de tout autre amusement, l'église et la discussion de ce qu'on y entendait, voilà ce qui remplaçait les journaux, les clubs et les bibliothèques. Chaque semaine arrivaient des bateaux chargés de nouveaux colons, car c'était le moment du grand flot de la première émigration, mais tous étaient amenés par le même motif, la question religieuse. Ils n'apportaient, en fait de

nouvelles, que celles de la lutte acharnée entre non-conformistes et hiérarchistes.

Les historiens sont unanimes à le dire, ce que n'avait pu le génie d'une reine telle qu'Élisabeth, servi par l'esprit d'entreprise d'un Walter Raleigh, ce que n'avait pu l'initiative des grandes compagnies de commerce et la toute-puissance de l'argent, fut accompli en Amérique par une impulsion religieuse. Jusque-là toutes les tentatives de colonisation avaient plus ou moins échoué. La florissante Nouvelle-Angleterre est le fruit du puritanisme anglais. Dans la Bible, et principalement dans l'Ancien Testament, ses premiers citoyens puisèrent toutes leurs inspirations. Ils recouraient au livre par excellence pour les opérations politiques, commerciales et guerrières, celles-ci des plus fréquentes, les Peaux-Rouges étant d'un voisinage incommode.

Mrs. Hutchinson, sans écarter la Bible, fit surgir un élément nouveau dans la vie bostonienne. Les bonnes œuvres qui l'occupaient sans relâche la mettaient en rapport avec un grand nombre de personnes, avec les femmes surtout qu'elle assistait dans leurs maladies et qui subissaient son empire intellectuel et moral jusqu'au plus complet fanatisme. Elle les exhortait à ne pas se fier outre mesure aux dons extérieurs de la grâce et à chercher avant tout en elles-mêmes *le témoignage de*

l'esprit. Ce mot fit fortune; il courut comme une traînée de poudre, il créa des visionnaires.

Dans ce temps-là, le dimanche tout entier se passait à l'église et il y avait, en outre, durant la semaine, certaines réunions religieuses où les femmes se rendaient aussi bien que les hommes, même quand il s'agissait d'ordonner des ministres. De certaines autres cependant elles étaient exclues. Mrs. Hutchinson prétendit équilibrer les choses en instituant chez elle un *meeting* de femmes dont pourraient bien être sortis les clubs de l'avenir. De même qu'aujourd'hui ces dames se rassemblent pour causer sur les livres, elles se réunissaient alors une ou deux fois par semaine, au nombre de cinquante à cent, pour juger les sermons du jour ou plutôt pour entendre Mrs. Hutchinson les résumer, à l'aide de sa prodigieuse mémoire, les critiquer et quelquefois les exécuter impitoyablement. Son ami, le docteur Cotton, et son beau-frère, Wheelright, étaient presque seuls à posséder ses sympathies; elle maltraitait fort les autres prédicateurs.

Ces meetings firent fureur. Les dames y prenaient des notes, répandaient ce qu'elles avaient entendu. La plus complète liberté était accordée pour interroger, pour commenter, et Mrs. Hutchinson était toujours prête à répondre, sans s'effrayer des hérésies. Elle fut certainement la

première et la plus hardie de toutes les conférencières. Dans son journal, qui est resté le principal monument historique de l'époque, le dévot gouverneur Winthrop, surnommé le père du Massachusetts, la dénonce comme dangereuse. Deux ans après l'arrivée de cette turbulente personne il signale et précise déjà les erreurs de jugement dont elle se rendait coupable. Sans doute elle eut assez vite presque autant d'ennemis que d'admirateurs.

On croyait alors au devoir de se surveiller et de s'avertir les uns les autres, ce qui conduisit par la suite à de lamentables abus en produisant l'espionnage et la dénonciation. Le nom de Mrs. Hutchinson fut accouplé à celui de deux hérésies allemandes, l'antinomisme et le familisme, qui faisaient consister la perfection chrétienne dans l'unique charité et admettaient les révélations directes, l'illumination de l'Esprit, sans intermédiaire des Écritures. Au fond, elle n'avait recommandé qu'une chose, se faire un état d'âme qui fût celui d'un saint, au lieu d'affecter des apparences qui peuvent être trompeuses, les œuvres devant être mises à leur place, comme fruits nécessaires et non pas comme preuves de la piété. Mais ces deux mots d'antinomisme et de familisme, une fois prononcés contre elle, la perdirent. En Europe, les excès et les crimes des anabaptistes

de Munster en étaient sortis; la colonie, qui se sentait toujours sous le regard critique de l'Angleterre, ne voulait pas que l'on pût dire qu'elle était divisée contre elle-même; la jalousie qu'inspire facilement une femme supérieure s'en mêla et des influences politiques aggravèrent le tout.

Un rival, en effet, avait été suscité au vénérable gouverneur Winthrop. Le fils et l'héritier d'un grand seigneur, sir Henry Vane, membre du conseil privé de Sa Majesté, débarquait en Amérique, « ayant coupé ses longues boucles de cavalier pour adopter la simplicité puritaine, s'étant détourné des folies de la cour pour entrer dans les voies d'un mysticisme austère. » Au grand regret de son roi et de sa famille, il s'était volontairement exilé. Ne pouvant le retenir, on le nomma gouverneur du Massachusetts, et Winthrop ne fut plus qu'au second rang, député-gouverneur.

Vane n'avait pas vingt-cinq ans révolus; c'était une belle âme passionnée, à laquelle le bon sens manquait un peu. Il devint l'ami et l'adepte de Mrs. Hutchinson, la soutint énergiquement et finit par succomber avec elle.

Nous sommes obligés de croire à la singulière séduction intellectuelle de cette femme, si dédaigneuse de tout ce qui fait ordinairement le prestige de son sexe, car il y eut un moment où elle

tint pour ainsi dire dans sa main toute la ville de Boston : gouverneur, magistrats, députés, militaires, cultivateurs, tous donnaient dans le débat de la justification par la grâce ou par les œuvres; les enfants s'abordaient en se demandant si leurs parents tenaient pour l'ancienne ou pour la nouvelle alliance. Il est bien difficile de comprendre que de pareils sujets aient fini par amener des résultats tragiques. Cependant qu'on se reporte aux disputes de la scolastique durant le moyen âge, à la condamnation d'un Jean Scot ou d'un Abailard, à toutes les joutes de philosophie qui finirent par des persécutions ou des supplices; ce sont les mêmes sentiments, c'est la même intolérance, souvent égale des deux côtés. Il faut avouer que Mrs. Hutchinson ne ménageait pas ses adversaires; son insolente sortie de l'église au moment où le pasteur Wilson commençait un sermon lui fit un ennemi redoutable. Les ministres recevaient des lettres offensantes qui lui étaient attribuées. La discorde régnait à Boston, et l'on commençait à dire en Angleterre que les excentricités de Roger Williams allaient se renouveler là-bas.

La ville était partagée en deux camps : d'une part le gouverneur Vane, les docteurs Cotton et Wheelright tenant pour Mrs. Hutchinson; de l'autre Winthrop, resté l'objet de la vénération des vieux puritains, et Wilson, pasteur de l'église de Boston.

On en vint à une sorte de folie, à des querelles absurdes à propos de la Trinité, ceux-là soutenant que le Saint-Esprit procédait du Père, ceux-ci qu'il procédait du Fils, et l'agitation s'aggrava au point que, le 20 janvier 1637, un jeûne public fut ordonné dans les églises pour obtenir la fin de deux fléaux : ces oiseuses discussions d'abord, la guerre avec les Indiens Péquots ensuite.

Sur ces entrefaites, le jeune gouverneur Vane dut retourner en Angleterre[1]; l'ancien gouverneur Winthrop s'était fait réélire à la suite d'un sermon entraînant du pasteur Wilson, qui eut ceci de particulier que l'orateur le prononça du haut d'un arbre. Après le départ de ce puissant protecteur de Mrs. Hutchinson, on vit le révérend John Cotton se refroidir peu à peu pour elle. Il la trouvait apparemment compromettante et, sans l'abandonner, refusa bientôt de la suivre dans une voie que l'on taxait de séditieuse. Wheelright, accusé, lui aussi, de troubler l'ordre par sa prédication incendiaire, fut chassé de Boston. Les Pères de la colonie, comme on nomme les magistrats de cette époque, décidèrent que tous ceux qui brouillaient ainsi les familles et agitaient les consciences seraient traités à la façon d'Agar et d'Ismaël.

1. Il fut condamné à mort sous Charles II comme coupable de trahison (1662). En réalité on lui faisait expier une autre condamnation à laquelle il avait participé, celle du comte de Strafford.

Plusieurs furent rigoureusement admonestés, mis à l'amende, privés de leurs droits de citoyens. Cependant, à travers tout, Mrs. Hutchinson continuait ses conférences. On finit par l'arrêter et elle comparut devant la cour du Massachusetts, à Cambridge, en 1637.

Ce procès, où les magistrats se conduisirent comme des inquisiteurs, est une honte pour des hommes qui portaient cependant les noms vénérés de Winthrop, de Dudley, d'Endicott, de Bradstreet, etc. La cour siégea, portes ouvertes, pendant deux jours, la malheureuse femme, forcée de se tenir debout jusqu'à ce qu'il eût été tardivement prouvé que ses infirmités la forçaient de s'asseoir. Aux questions les plus insidieuses, elle répondit avec autant de présence d'esprit que de fermeté, ne se reconnaissant coupable d'aucune offense qui relevât de la loi civile et déclarant qu'il lui paraissait bon que les femmes les plus âgées instruisissent les plus jeunes. C'était un principe qu'elle tenait à poser, tout en renonçant pour son propre compte aux réunions incriminées. On ne put la condamner que sur le double chef de ses prétendues révélations et d'injures aux ministres. Plus éloquemment que jamais, elle fit sa profession de foi, affirmant que tout chrétien fervent était en communication directe avec Dieu.

On la ramena dans la prison de Roxbury, car

l'hiver ne permettait pas d'exécuter sur le champ la sentence d'exil prononcée contre elle. Là, elle fut surveillée de manière à ne pouvoir communiquer avec personne. L'église la traitait « comme un membre malade », la chargeait d'hérésie sur vingt-neuf questions, la contraignait de répondre à des interrogatoires répétés. Et elle triompha de ses persécuteurs par la sagesse de ses propos. Ce qui n'empêcha pas, bien au contraire, les Anciens de Boston de décider qu'elle serait solennellement *admonestée*. Toute l'église y consentit, sauf ses deux fils, qui, pour avoir refusé de censurer leur mère, furent admonestés, eux aussi, comme contribuant à l'endurcir dans le péché. L'ancien ami, M. Cotton, les admonesta tous les trois, quoiqu'il ne cessât jamais de rendre justice aux services rendus par Mrs. Hutchinson dans le passé. Lorsqu'on la pressa de changer ses idées, l'accusée confessa les fautes de parole et de conduite qu'elle avait pu commettre, mais protesta de l'innocence de sa doctrine. Ainsi se termina cette controverse de trois ans qui avait rassemblé Boston presque tout entier sous le drapeau d'une femme et amené le changement d'un gouverneur.

Le nombre de citoyens condamnés à livrer leurs armes montre assez combien les magistrats craignaient quelque entreprise en faveur de la persécutée. Excommuniée, comme coupable d'artifice et

de mensonge, elle supporta cette condamnation avec un calme hautain. Son admonestation en assemblée publique fut suivie de l'arrêt qui l'expulsait de l'église. Alors beaucoup d'amis se détournèrent d'elle, faisant passer avant leurs sympathies personnelles la paix et l'union de la communauté. Elle eut la tristesse de voir s'éloigner les prudents et les timides.

Deux ou trois jours après l'humiliation de cette censure ecclésiastique (22 mars 1638), Mrs. Hutchinson fut invitée par le gouverneur Winthrop à quitter la juridiction avant la fin du mois, comme le signifiait la sentence. Elle s'embarqua pour Mont-Wollaston, où son mari possédait une ferme. Sa première intention avait été de rejoindre la famille Wheelright et d'aller créer avec ces fidèles amis la ville d'Exeter près des chutes de la Piscatauqua; mais Mr. Hutchinson ayant, avec le magistrat Coddington et quelques autres, acheté aux Indiens Rhode-Island, alors appelé Aquidneck, elle accompagna son mari. L'été suivant beaucoup de Bostoniens affluèrent dans cette île qui, à la longue, obtint une charte en commun pour elle et Providence, la colonie de Roger Williams. Les lois du pays prescrivaient la tolérance absolue; Roger Williams avait déclaré « qu'elle s'étendrait aux consciences les plus païennes, les plus juives, les plus turques, les plus antichrétiennes, de

même qu'aux catholiques et aux protestants et que les citoyens de toute nation seraient protégés dans l'exercice de leur culte ». Il est à remarquer que ce genre de liberté ne fut pratiqué que dans deux colonies dont les origines sont fort différentes : Rhode-Island, fondée par un puritain, Roger Williams, et le Maryland, fondé par un noble catholique, lord Calvert, baron de Baltimore.

Rhode-Island a été représenté comme le refuge de tous les rêveurs, de tous les illuminés, de tous les esprits chimériques ou détraqués qui passaient l'Océan. La présence de Mrs. Hutchinson eût suffi, pour qu'on lui fît cette mauvaise réputation.

Elle continuait à enseigner et à exhorter. On dit qu'elle décida Hutchinson à renoncer aux hautes fonctions de gouverneur en vertu d'une lubie qui lui était venue, à elle, l'inspirée, sur l'illégalité de la magistrature. Il mourut bientôt après, sans doute exténué d'avoir eu à suivre sa femme dans des expériences si périlleuses et si variées. Mais jusqu'au bout il la défendit. Quatre membres de l'église de Boston ayant été envoyés dans l'île pour censurer de nouveau « la Jézabel américaine », cet homme doux et timoré répondit avec force qu'il était plus attaché encore à sa femme qu'à l'église, qu'il la vénérait comme une servante de Dieu et une sainte. Mrs. Hutchinson déclara de

son côté qu'elle refusait de considérer l'église de Boston comme église du Christ.

La grande agitatrice possédait toutes les vertus domestiques; ses enfants l'adoraient, elle n'eut pas de plus fidèle adhérent que son gendre Collins, un jeune ministre qui subit la persécution pour elle, car, ayant fait, dans l'été de 1641, une visite à Boston, il fut emprisonné, puis mis à l'amende, avec défense de revenir sous peine de mort. Francis Hutchinson, beau-frère de Collins, partagea son sort. Et, jusqu'à la fin, se multiplièrent les messages adressés à l'impénitente exilée de Rhode-Island pour l'amener à résipiscence.

Après la mort de son mari, elle ne se sentit pas en sûreté dans cette île, dont voulait s'emparer le Massachusetts sous prétexte de la soumission de quelques chefs indiens à son autorité. Elle fonda un petit établissement à Long-Island, sur un territoire occupé par la Hollande. Or les Indiens de la côte et ceux de l'île étaient alors en hostilité ouverte avec les Hollandais; ils crurent probablement que les nouveaux venus appartenaient à la nation ennemie; l'horrible drame qui mit fin à la carrière agitée d'Anne Hutchison dut être causé par cette erreur.

Quoi qu'il en fût, au mois d'août 1643, une bande de sauvages surprit Mrs. Hutchinson, sa fille, son gendre Collins, et toute la famille. Seize

personnes furent enfermées dans leurs maisons et brûlées vives. « Ainsi, disent les historiens, ainsi périt cette malheureuse, avec les hurlements des Indiens dans l'oreille, et ses enfants, ses petits-enfants se tordant autour d'elle dans d'inexprimables tortures [1]. » Beaucoup d'autres avaient été massacrés de même depuis le commencement de la colonie, sans qu'il restât même un témoin pour attester leur courage. On ne peut douter de celui que montra Mrs. Hutchinson.

Les puritains virent dans son supplice la main de la Providence. Lorsqu'elle eut cessé de vivre, la paix se rétablit dans la communauté, comme l'atteste le journal du gouverneur Winthrop. Wheelright, délivré de son ascendant, se soumit à la cour de Boston et rentra en grâce. Plus tard il retourna en Angleterre, y devint l'intime ami de Cromwell et ne regagna l'Amérique qu'après la restauration des Stuarts. Le révérend Cotton mourut en odeur de sainteté, sévèrement jugé toutefois par les Anglais, qui prétendirent qu'il était tombé dans l'antinomisme et le familisme sous l'influence d'une folle.

Un des Hutchinson, resté à Boston après l'exil de sa mère, atteignit un grade militaire élevé ; ses descendants exercèrent tous de hauts emplois, et

1. *History of New England*, par Palfrey. J'y ai trouvé les principaux éléments de cette étude.

son arrière-petit-fils, Thomas Hutchinson, fut gouverneur et historien du Massachusetts.

Ce qu'il y a de saisissant et de terrible dans toute cette aventure, c'est la parfaite bonne foi de chacun ; des deux côtés la sincérité était égale à l'obstination. Cette femme, d'un orgueil spirituel intraitable et possédée de si étranges illusions, ne manquait certes pas d'élévation morale, mais elle y joignait malheureusement le goût de la censure, et la censure se tourna contre elle à la fin pour l'accabler.

Malgré ses erreurs, elle nous paraît certainement plus intéressante que ne l'est la justice du Massachusetts, acharnée tour à tour contre les baptistes, les quakers et de prétendus sorciers, faisant fouetter les uns, pendre les autres, attachant les gens au pilori ou les marquant au fer rouge pour une peccadille. Rien de plus sombre que l'histoire de cette inquisition protestante au commencement de la période coloniale. Une amie de Mrs. Hutchinson, Mrs. Mary Dyer, fut pendue sans raison aucune dans le parc (*common*) de Boston.

Elle appartenait à cette secte des quakers qui, composée de gens très vertueux pour la plupart ne laissaient pas cependant d'être embarrassants par leur refus de prendre les armes en cas de guerre, de payer les impôts et d'accomplir diverses formalités que prescrit la loi. En 1659, le gouvernement résolut de faire un exemple ; deux hommes

et une femme, membres de la secte détestée, furent condamnés à mort. La sentence ayant été exécutée contre les deux hommes, Mary Dyer fut épargnée à la condition de quitter la colonie. Mais, dès l'année suivante, elle revint à Boston, bien qu'elle fût certaine du sort qui l'attendait. Peut-être considérait-elle comme une lâcheté de s'y dérober, peut-être pensait-elle (et en ce cas elle eût deviné juste) que l'horreur causée par la mort d'une femme ferait cesser la persécution.

Charles II remonta sur le trône de ses ancêtres la même année. Les quakers d'Angleterre lui firent savoir, avec plaintes, ce qui s'était passé à Boston, et il défendit au gouverneur Endicott toute exécution de ce genre, déclarant que le sang ne serait versé sous prétexte de religion dans aucune partie de son royaume. Ainsi Mary Dyer donna sa vie pour le salut de ses frères, ce qui doit lui assurer une place parmi les grandes femmes de l'Amérique, n'eût-elle pas fait autre chose.

On parle volontiers à l'étranger de la nation américaine comme d'un ramassis de tous les peuples de la terre amenés, à l'état d'écume, par l'émigration, mais on ne réfléchit pas assez au solide granit qui existait sous ce flot et que rien n'a pu entamer. Il oppose une forteresse inébranlable aux influences corruptrices, et grâce à lui la République reste debout.

LES AMÉRICAINES

PENDANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

I

SUZANNE QUINCY

A la prière de mes enfants, j'ai écrit de mémoire et d'après les souvenirs de ma mère, âgée aujourd'hui de quatre-vingt-trois ans, le récit de quelques événements relatifs à nos ancêtres et à ma propre jeunesse.

E.-S. MORTON QUINCY.

Celle qui a mis ces simples lignes en tête d'un mémorial de famille ne paraît pas s'être doutée du véritable intérêt historique de son ouvrage, si parfaitement dépourvu de toute prétention. Pour nous autres étrangers il est rempli de documents curieux et aide plus que beaucoup de gros livres à comprendre les commencements de la république américaine.

Aux environs de 1740, une compagnie de Newlanders (on les nommait ainsi de *new land*, terre nouvelle) s'employèrent pour des armateurs hollandais à une très active propagande en Allemagne; ils vantaient l'Amérique comme un Eldorado et tâchaient d'y entraîner les chercheurs d'aventures. Un jeune homme de bonne famille, Jacob Kemper, dont le père s'était distingué dans les armées du prince Palatin, fut un des premiers à se laisser séduire.

Réalisant ce qu'il possédait, il partit avec sa femme et ses enfants. Son projet était de rejoindre son beau-frère, Mr. Ernst, de Mannheim, depuis longtemps établi dans le Nouveau Monde. Mais le voyage ne fut pas heureux; la petite fille, qui devait devenir plus tard Mrs. Morton, mère de Mrs. Quincy, ayant été prise à bord de la petite vérole, le capitaine craignit la contagion pour l'équipage et décida qu'elle serait jetée à la mer; ses parents ne réussirent pas sans peine à la sauver. Jusqu'à la fin de la traversée ils restèrent enfermés avec elle dans une cabine. A cette époque les excellents hôtels flottants d'aujourd'hui n'existaient pas; chaque famille emportait ses provisions.

Les Kemper, en débarquant à Philadelphie, se trouvèrent à deux cents milles de la résidence de leur frère; ignorant la langue et la géographie du pays, ils se livrèrent aux mains d'un agent alle-

mand qui leur extorqua l'or qu'ils portaient sur eux en échange de papier-monnaie déprécié. Ils arrivèrent, ainsi dépouillés par ce filou, chez Mr. Ernst qui s'efforça de retenir Kemper pour l'associer à ses affaires; mais l'aventureux personnage ne rêvait que de terres vierges et de défrichements.

Il eut toute facilité de satisfaire sa manie dans la ferme de Dutchess County où il s'établit : tout y était inculte, on y manquait du strict nécessaire et surtout de voisins; les plus proches étaient à de grandes distances. La petite Eliza trouva pourtant moyen, dès le premier jour, de contracter une amitié assez dangereuse. Elle avait pris l'habitude rustique de manger le riz au lait qui représentait son dîner assise sur le pas de la porte et chaque fois elle parlait de la jolie bête qui venait lui tenir compagnie. Sa mère la surveilla et vit avec épouvante un grand serpent à sonnettes plonger sa tête dans le bol de l'enfant, celle-ci le frappant avec la cuillère quand il prenait plus que sa part. Le repas fini, très tranquillement, cet hôte terrible s'en alla. Mais, malgré les prières d'Eliza, Mr. Kemper ne permit pas à cette étrange intimité de suivre son cours. Il tua d'un coup de fusil l'ami de sa fille. C'était un serpent de belle taille qui n'avait pas moins de douze anneaux. Longtemps son cadavre empaillé resta dans la famille.

On se demande comment des gens habitués aux villes européennes purent s'accommoder d'un isolement semblable qui les eût livrés sans défense aux Indiens en cas d'attaque. Mr. Kemper défrichait avec rage, plantait des vergers, cultivait de l'orge et du maïs, élevait du bétail, réussissait en somme, lentement, laborieusement. Les enfants grandissaient sans école, la mère suffisant à leur apprendre le catéchisme et les psaumes, à leur faire lire la Bible. Mr. Kemper pensa enfin qu'il fallait pousser un peu plus loin leur instruction. Il s'embarqua sur l'Hudson avec tous les siens et ils descendirent jusqu'à New-York pour se transporter de là à New-Brunswick, où l'ancien agriculteur devint un commerçant. Ses enfants, qui ne savaient encore que l'allemand, furent tardivement envoyés à l'école et la petite Eliza entra pour la première fois dans une église.

La sanglante défaite du général Braddock par les Français du Canada eut lieu tandis qu'ils habitaient New-Brunswick. Les débris de l'armée anglaise, battue, diminuée des trois quarts, passèrent devant leurs yeux. Personne ne se doutait alors que ce fût là le prélude de la Révolution américaine. Cette défaite de l'Angleterre abattit son prestige aux yeux des colons, qui allaient bientôt s'affranchir. Les Anglais eurent beau s'emparer ensuite de Québec, leur renom d'invincibles était perdu.

Après dix ans de séjour à New-Brunswick, Mr. Kemper vit décliner son commerce et chercha fortune ailleurs; cette fois il alla se fixer à New-York, où ses trois filles se marièrent avantageusement, la plus jeune surtout, Eliza, qui épousa un riche Mr. Morton, d'origine écossaise. Tout marchait à souhait quand éclata la Révolution.

On sait comment elle se produisit; les treize colonies ne demandaient qu'à continuer de vivre sous le joug du roi George, pourvu toutefois que ce joug ne fût ni trop lourd ni trop humiliant. Le refus de laisser leurs députés siéger au parlement causa tout le mal. Si la Grande-Bretagne ne leur permettait pas d'être représentées dans les assemblées, les colonies ne lui payeraient plus de taxes. Ce fut là en effet la première déclaration de guerre. L'acte du timbre (*Stamp Act*) servit de prétexte. La populace brûla des ballots de papier timbré; les marchands convinrent de ne plus acheter aucun article anglais. On tissait soi-même des étoffes grossières, on essayait de divers feuillages pour remplacer l'indispensable thé. Cette dernière privation fut la plus difficile à supporter et le gouvernement y comptait bien lorsqu'il envoya dans le port de Boston des bateaux chargés de la précieuse plante. Mais une cinquantaine d'intransigeants, déguisés en Peaux-Rouges, attaquèrent cette cargaison tentatrice et

jetèrent à la mer trois cent quarante caisses de thé. C'est ce qu'on a nommé *the Boston tea party*. Une célèbre poétesse de l'époque, Mercy Warren[1], l'a chantée :

L'herbe empoisonnée de l'Inde — depuis longtemps est offerte en sacrifice à Thétis; ce fut un magnifique régal. — Maintenant que toutes les nymphes des eaux peuvent humer le souchong et savourer dans des bols débordants — un flot hysonien parfumé de premier choix, — elles laissent leur nectar aux dieux du vieil Homère.

C'est la boîte de Pandore qui se vide dans la mer et les sirènes de danser autour en se chamaillant (*The Squabble of the sea nymphs*).

Enregistrons à la gloire des femmes ce mot d'une Bostonienne, Mrs. Cushing, à ses amies : « J'espère qu'il n'y en a aucune parmi vous qui ne veuille se vêtir de peaux de moutons ou de peaux de chèvres plutôt que de rien acheter à ce peuple qui nous insulte d'une si scandaleuse façon. »

Renoncer à la toilette, n'est-ce pas la plus grande preuve de dévouement qu'une femme

1. Mercy Warren faisait partie de la plus haute société coloniale; les hommes d'État de la Nouvelle-Angleterre se réunissaient chez son mari, et autour d'elle furent formés de grands projets dont elle devint l'historienne. Elle a écrit d'assez mauvaises tragédies qui, tout en se passant à Rome ou en Castille, sont toujours le reflet des choses d'Amérique; mais Mrs. Warren réussit beaucoup mieux dans la satire.

puisse offrir à sa patrie? La sceptique et mordante Mercy Warren avait douté que cela fût possible, dans la satire intitulée *Objets nécessaires à l'existence d'une femme*. Ses concitoyennes lui donnèrent tort.

Il est difficile d'imaginer quelles privations entraînait après elle la guerre de l'Indépendance, tout le superflu et la plus grande partie du nécessaire provenant des manufactures anglaises. Les relations commerciales une fois brisées entre les deux pays, ce fut la ruine. Reportons-nous, pour en juger, à la famille Kemper. Elle n'a pas hésité à embrasser le parti de la liberté. Un navire de guerre anglais ayant menacé de bombarder la ville, juste en face de la maison de Mr. Morton, celui-ci prend le parti de quitter New-York. En vain lui fait-on les plus belles promesses s'il veut rester loyal sujet de l'Angleterre. Il renonce à tous les avantages plutôt que de soutenir le gouvernement qui opprime son pays. Sans hésiter, il met ses grands biens à la disposition de l'armée américaine, ce qui lui vaut d'être appelé par les Anglais « le banquier rebelle ». Le nom de Washington fut donné à l'enfant qu'eut sur ces entrefaites Mrs. Morton. C'était la première fois qu'on faisait de ce nom glorieux un nom de baptême. Combien d'Américains l'ont porté depuis!

Les Morton habitaient Barkenridge, dans la

montagne, près du quartier général. Les détails de ce temps-là sont enregistrés avec verve dans les souvenirs de Mrs. Quincy. Parmi les serviteurs de ses parents se trouvait un nègre, Belfast, qui, depuis l'âge de neuf ans, appartenait à la famille. Il était gai, fidèle, honnête, passionnément attaché à la petite Suzon, qu'il rapportait sur son bras de l'école du village; il enseignait la danse à ses jeunes maîtres; bon musicien avec cela, excellent cuisinier, prêt à toute sorte de besognes. Dans les moments de crise, Belfast était un trésor. Grâce à lui on s'apercevait moins de la pénurie qui, après sept ans de guerre, était arrivée à un degré presque incroyable. Par exemple il n'y avait dans le village qu'une seule aiguille à repriser assez grosse pour qu'on pût y enfiler de la laine, et cette précieuse aiguille allait de maison en maison. Un jour Mrs. Morton la confia imprudemment à son petit Washington pour la porter à une voisine, et l'aiguille s'égara. La consternation qui s'ensuivit nous paraît dépasser de beaucoup l'importance de l'événement. Après de longues recherches on la retrouva comme par miracle piquée dans une motte de terre le long de la route. Le jeune Washington l'avait plantée là pour jouer plus à son aise. Grandes furent les réjouissances, si les regrets avaient été profonds.

La future Mrs. Quincy semble avoir gardé, si petite qu'elle fût, une impression très nette de la guerre. Elle nous montre les soldats américains ne faisant que passer et repasser, la maison pleine d'officiers toujours bien reçus, les malades, les blessés soignés avec empressement. On cuisait le pain trois et quatre fois par jour, car, à mesure qu'une fournée était retirée, de nouveaux affamés survenaient. La bière, le cidre coulaient à flots. Le général Washington et sa suite étaient souvent les hôtes des Morton. Jamais l'armée anglaise ne pénétra jusqu'à Barkenridge, mais on vivait dans des transes perpétuelles et les enfants, à chaque alerte, étaient expédiés vers des endroits considérés comme inabordables. Suzanne se rappelait avoir été, en plein hiver, emmenée au fond des bois avec sa sœur et son petit frère. Conduits par Belfast, ils atteignirent une cabane où on les fit coucher par terre; ce ne fut pas sans avoir couru auparavant de véritables dangers sur les chemins à pic et dans les fondrières; tout cela pour fuir un péril imaginaire.

En 1779, les deux sœurs furent mises en pension à Philadelphie, mais Suzanne ne put se résigner à y rester; elle avait la ville en horreur et obtint de revenir avec le courrier qui faisait le service de la poste entre Philadelphie et Morristown, en passant par Barkenridge, tantôt en voi-

ture, tantôt à cheval, selon la saison et le poids de son sac. Tout en conduisant, il se tricotait des bas, et certes il n'allait pas un train de poste. Qu'on se figure la joie de la petite fille assise à côté du courrier et fuyant Philadelphie!

En 1780 arriva dans le Connecticut un événement qui eut de longues et graves conséquences. Le zèle qu'avait déployé contre les Anglais un ministre presbytérien du nom de Caldwell fut cruellement puni; on tua d'un coup de fusil sa jeune femme qui, assise à la fenêtre, berçait un petit enfant. Après quoi la maison fut incendiée avec tout ce qu'elle renfermait. Ce meurtre excita au plus haut degré l'indignation des Américains. Ils manquaient de tout alors, de vivres, d'argent, de munitions; une récente défaite avait ébranlé leur courage, mais le meurtre de Mrs. Caldwell, qu'ils considéraient comme une martyre de la bonne cause, devait être vengé coûte que coûte. On ne réclama plus ni paye ni nourriture, on se porta contre l'ennemi, qui avait marché sur Springfield.

Au lieu de l'attaque loyale qu'attendaient leurs adversaires, les Anglais se bornèrent à mettre le feu au village de Springfield, dont bientôt il ne resta que des cendres. D'une colline voisine les habitants assistaient à l'incendie. Ils montrèrent une fermeté extraordinaire, se criant ironi-

quement les uns aux autres tandis que le feu gagnait :

« Tiens! voilà ta maison qui s'en va! — Et voilà encore la tienne! »

Une femme dont le mari venait de se construire une belle demeure, avec une boutique à côté, répondit à l'interpellation : « C'est le tour de votre maison neuve! — Eh bien, qu'elle brûle! Nous logerons dans la boutique...

— Mais la boutique flambe aussi!

— C'est bon; ils ne pourront toujours pas brûler le terrain et il y a bien assez de bois dans le pays pour en bâtir une autre dessus, après que nous aurons rossé comme il faut ces gueux-là.

Tel était l'esprit des femmes de toutes classes. Elles avaient coutume de dire : « Quand les hommes seront las de se battre, les femmes sortiront et prendront leur place ».

Les troupes, témoins de l'incendie, poursuivirent les Anglais avec fureur, mais que pouvaient-elles contre cinq mille hommes d'infanterie, un corps considérable de cavalerie, quinze ou vingt pièces de canon? Il leur eût été impossible de sauver le village. Peu après, M. Caldwell périt assassiné aussi lâchement que l'avait été sa femme, et la haine contre les Anglais s'en accrut.

A travers tous ces événements tragiques, les Morton se conduisirent toujours avec une extrême

générosité. On les vit, après l'incendie de Springfield, distribuer des vêtements et des provisions aux malheureux sans abri. Ceux-ci, d'ailleurs, énergiques et fiers, ne se plaignaient pas. Ils procédèrent sans retard à rebâtir leurs gîtes, grattant la terre pour y trouver des clous, des gonds et des serrures. Les enfants du pasteur Caldwell furent adoptés par des amis de leurs parents et Lafayette voulut se charger de l'éducation de l'aîné, qu'il emmena en France.

Mr. Morton n'assista pas au succès final de la cause à laquelle il avait fait tant de sacrifices. Une nuit du printemps de 1781, une troupe d'hommes armés et masqués pénétra dans sa maison et la pilla. Déjà malade, il poursuivit les bandits avec l'aide de quelques voisins; mais il ne put les rejoindre et, dans l'accès de colère qui le transportait, fut frappé d'apoplexie. Le même été, l'armée française traversa Barkenridge, se rendant en Virginie. Elle fit halte devant la maison pour se rafraîchir; ce furent des transports de joie à la vue de ces alliés qui allaient assurer la victoire. Seul, le vieux Kemper, qui se trouvait chez sa fille, ne partageait pas l'enthousiasme général; il se rappelait les rigueurs dont autrefois les Français s'étaient rendus coupables dans le Palatinat. Jusqu'au bout il resta allemand, ou plutôt il fut le type même de l'émigrant de sa

race, attaché pour toujours à la mère patrie, sans aucune envie cependant d'y retourner, l'emportant plutôt avec lui, conservant ses mœurs, ses habitudes, chantant les hymnes, les airs populaires du « vieux pays » avec une émotion inextinguible, mais se bornant au souvenir. C'est ce que n'a jamais su faire l'émigrant français, pressé de revenir chez lui.

En 1783, les Morton étaient rentrés à New-York, où ils retrouvèrent enfin leur maison, depuis sept ans abandonnée. Suzanne put remplir en partie certaines lacunes de son éducation, qui s'était à peu près bornée à d'excellentes lectures sous la direction d'un de ses frères, gradué à l'Université de Princeton. Longtemps après, elle échangeait avec une amie d'enfance, Mrs. Brown, des remarques assez judicieuses sur cette manière d'étudier comparée aux nouveaux modes d'instruction. Elle était disposée à croire que les connaissances acquises de son temps étaient, quoique moins variées, plus substantielles. « Peut-être, ajoute-t-elle, notre savoir était-il d'autant plus à nous qu'il fallait le conquérir nous-mêmes avec effort. Les passages de mes poètes favoris, que j'admirais déjà sans que l'on m'eût appris pourquoi, sont restés gravés dans ma mémoire. »

Et Mrs. Brown reprenait avec non moins de raison : « Quant à l'effet produit par le grand

nombre et la diffusion des livres, croyez-moi, ma chère, si nous avions aujourd'hui, vous et moi, nos quatorze ans, nous risquerions fort de ne jamais devenir aussi intimes que nous le fûmes avec les classiques qui reposent maintenant d'un air de dignité boudeuse dans les bibliothèques, tandis que revues et journaux jonchent toutes les tables. Je me sens devant eux comme un enfant ahuri par le trop grand nombre de jouets. Il ne sait plus avec lequel s'amuser, mais regarde tantôt l'un, tantôt l'autre, sans s'attacher à aucun. »

Les années de pension furent pour Suzanne Morton beaucoup plus frivoles que ne l'avaient été ses années d'ignorance. Les élèves, sur lesquelles ne pesait pas une très sévère discipline, aimaient par-dessus tout à jouer la comédie. Suzanne remplit, entre autres rôles, celui de *la Modiste* dans la pièce intitulée ainsi par Mme de Genlis. Elle portait pour se vieillir une robe de sa mère, un tablier, un bonnet, des lunettes, et elle obtint un grand succès sous cet accoutrement.

Miss Morton mena depuis la vie de la jeune fille américaine par excellence, allant à la campagne, visitant ses amies de ci, de là, montant à cheval, fréquentant les bains de mer à la mode, libre, heureuse, perpétuellement fêtée.

Elle assista aux grands événements de son temps, vit Washington faire une entrée triom-

phale à New-York, quand il prit possession de la présidence des États-Unis [1], entendit presque ses paroles, tant elle était près de lui, lorsqu'il prêta serment sur la Bible, et se joignit aux ovations dont il fut l'objet. Toutes les dames de New-York allaient rendre leurs devoirs à Mrs. Washington; Miss Morton fut présentée et remarquée.

Durant le séjour à Boston qu'elle fit avec son frère, elle rencontra une première fois à l'église Mr. Quincy. Ils se revoient souvent, et son amie intime, miss Lowell, la plaisante avec esprit à ce sujet dans leur jolie correspondance. Miss Morton, devenue Mrs. Quincy, quitta New-York pour habiter la grande et somptueuse maison que possédait à Boston sa belle-mère; le voyage en voiture à quatre chevaux prit neuf jours, plus de jours qu'il ne faut d'heures aujourd'hui! Aussitôt commencèrent les réceptions, les excursions, les plaisirs de toute sorte. Tendrement attachée à son mari, un homme éminent, elle aimait sa belle-mère avec exaltation : « Nous sommes, par nature, par habitude de pensée et d'action, faites l'une pour l'autre, » disait-elle.

Devenue vieille à son tour, Suzanne Quincy répétait que la préoccupation de ce que sa belle-mère eût pensé d'elle avait eu jusqu'au bout

1. New-York fut le siège du gouvernement fédéral de 1785 à 1790.

grande influence sur sa conduite. « C'est, ajoutait-elle, le tribut à sa mémoire dont elle aurait fait le plus de cas. »

Cependant il lui fallut, héritage difficile, occuper la place de cette femme distinguée. La position de son mari grandissant toujours, elle recevait beaucoup l'hiver, à Boston, dans l'imposant hôtel de Pearl Street, avec sa façade ornée de colonnes corinthiennes, son porche enguirlandé de chèvrefeuille, son perron de grès rouge, — et l'été, dans sa maison de Quincy, le type de la maison de campagne américaine du bon temps, en bois, à deux étages, avec lucarnes, le toit couronné d'une balustrade sculptée. Des fenêtres, une vue superbe s'étendait sur les montagnes bleues de Milton, sur le port de Boston et plus loin sur l'Atlantique.

Les réceptions de Mrs. Quincy étaient fort recherchées, mais, profondément religieuse, pénétrée d'une foi vivante et pratique, elle n'accordait au monde proprement dit qu'un rang très secondaire et faisait passer avant toute chose l'éducation de ses enfants. Elle finit même par lui sacrifier jusqu'au plaisir d'accompagner son mari à Washington pendant les séances du Congrès. Nous y avons gagné des lettres où les sujets les plus sérieux du jour sont abordés [1].

1. Elles ont été publiées par sa fille, Miss Margaret Morton Quincy.

L'été, une société choisie, hommes d'État, diplomates, étrangers de distinction, fréquentait l'agréable maison de Quincy. Lafayette y fut assidu, lorsqu'à deux reprises il visita Boston au milieu d'un enthousiasme délirant. Sa carrière passait chez les Américains pour n'avoir pas de parallèle dans l'histoire; aussi se plaisait-il singulièrement parmi eux, leur rendant pleine justice et beaucoup mieux renseigné sur les progrès de leur civilisation qu'un autre des nobles invités de Mrs. Quincy, le duc de Saxe-Weimar, qui avoua ingénument sa surprise de ne pas rencontrer de sauvages dans les rues.

Après avoir rempli cinq ans à Boston les fonctions de maire, Mr. Quincy prit sa retraite le 3 janvier 1829; le 15 du même mois il fut élu président de l'Université de Harvard. On ne pouvait se résoudre à laisser inactif ce patriote qui, au Congrès et à la tête de la magistrature de sa cité natale, avait toujours, par son éloquence et ses qualités administratives, servi et défendu les véritables intérêts du pays. En vain Mrs. Quincy avait-elle espéré pouvoir jouir au milieu de sa nombreuse famille du calme de la campagne. Pendant seize années encore, cette épouse modèle, partageant tous les honneurs et toutes les responsabilités dont on surchargeait son mari, dut accueillir dans un salon quelque peu solennel

les professeurs et les étudiants de l'Université.

Ces deux fidèles compagnons, qui s'étaient si bien assistés à travers la vie, célébrèrent en 1847 le cinquantième anniversaire de leur mariage, et un temps de repos où ils furent enfin parfaitement l'un à l'autre, sans affaires et sans devoirs publics, précéda pour eux le grand repos final.

II

ABIGAIL ADAMS [1]

La période de l'Indépendance possède son poète féminin et son historienne, Mercy Warren, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, la dénonciatrice de l'hypocrisie et de la déloyauté, l'ennemie acharnée d'un gouverneur royal, qu'elle a flétri dans des vers énergiques sous le nom de Rapatio, la rivale américaine de Mme du Deffand, puisque, vieille et aveugle, elle charma encore le duc de La Rochefoucauld :

« A soixante-dix ans, dit-il dans ses notes de voyage, Mme Warren n'a perdu ni l'activité de son esprit ni les grâces de sa personne. »

1. *Letters of Mrs. Adams, the wife of John Adams, with an introductory memoir by her grandson.*

On ne trouve nulle part une plus juste expression des sentiments de l'époque, un tableau plus vif des événements que dans son ardente correspondance avec les Adams, les Jefferson, les Gerry, les Knox et autres personnages en évidence; son drame satirique du *Groupe*, bien qu'il n'offre plus aujourd'hui aucun intérêt, répondait évidemment aux instincts, aux aspirations d'un peuple soulevé. Mais Mercy Warren est une exception. La plupart des femmes qui se distinguèrent alors en Amérique furent surtout remarquables par le dévouement à la famille, par les qualités domestiques et sociales; la culture de l'esprit féminin était très limitée. Sans doute l'exemple de la fameuse Mrs. Hutchinson avait contribué à dégoûter la colonie d'un certain genre de femme forte. Nous avons vu quel pur modèle d'amour conjugal fut Mrs. Quincy; il faut nommer auprès d'elle Mrs. Adams et Mrs. Madison, dont les maris figurent tous deux parmi les présidents des États-Unis.

La première de ces dames, née Abigaïl Smith, appartenait à une ancienne famille de puritains établie dans le Massachusetts. Elle comptait des deux côtés paternel et maternel plusieurs générations de ministres, ce qui représentait dans cette société nouvelle la meilleure des aristocraties. Les ministres avaient le monopole de la science, car l'instruction n'était qu'un moyen de pénétrer pro-

fondément les Écritures, toutes les connaissances humaines passant pour accessoires.

Si l'on étudiait les langues mortes c'était pour arriver avec leur aide aux livres saints. Les ministres intervenaient en toutes choses : y avait-il une assemblée publique, un ministre ouvrait la séance par des prières; une mesure politique quelconque devait-elle être prise, on consultait d'abord le ministre; il était le juge et l'arbitre des différends entre ses concitoyens; on lui confiait les enfants pour les instruire. Assez souvent, en outre, il était médecin du corps aussi bien que de l'âme. Les annales de l'Université de Harvard prouvent que parmi tous ceux qui exercèrent les fonctions présidentielles durant la période coloniale, deux seulement furent des laïques. La moitié des étudiants se préparaient à répandre l'Évangile.

« De là, nous dit le petit-fils de Mrs. Adams, dans l'introduction qu'il joint aux lettres de sa grand'-mère, de là cette négligence du développement intellectuel pour la femme. L'expérience avait démontré qu'il est dangereux de lui laisser discuter les points abstrus de doctrine. »

Or, ces discussions-là formaient le fond même de tous les entretiens. Dans certaines parties reculées de la Nouvelle-Angleterre il en est encore ainsi; le sermon du jour ou quelque thème épineux de théologie donne lieu à d'interminables

controverses. Abigaïl Smith apprit, toute petite, à garder modestement le rang que l'opinion attribuait à son sexe, ce qui ne l'empêcha pas, par la suite, de s'élever aussi haut que le voulurent les circonstances.

Elle était la seconde des trois filles du Révérend William Smith qui, pendant plus de quarante ans, fut à la tête de la congrégation de Weymouth. Sa santé délicate l'empêcha d'aller à l'école. « Dans les meilleures familles, nous dit-elle, l'instruction des filles ne dépassait guère l'écriture et l'arithmétique; quelquefois, assez rarement, on allait jusqu'à la musique et la danse... Il était à la mode de tourner les savantes en ridicule. L'unique chance que nous eussions d'apprendre était d'écouter les conversations. » Et Abigaïl écoutait de toutes ses oreilles. Elle se plaisait surtout à Mont-Wollaston, chez son aïeul, le colonel John Quincy, qui avait occupé de hautes situations au service de la colonie. La gaîté de ses grands-parents, leur piété sans exagération la reposaient de la vie un peu austère qu'elle menait à Weymouth. Déjà elle avait le goût d'écrire et signait Calliope, Myra, Aurélie, Diane, ses lettres à de jeunes amies; une fois mariée, elle signa Portia.

Les citations faisaient alors fureur; on lisait beaucoup et on lisait des choses qui passeraient pour fort ennuyeuses aujourd'hui, comme le *Spec-*

tator; on se nourrissait des grands poètes, des moralistes anglais. L'esprit d'Abigaïl Smith, formé dans la solitude, avait ce tour romanesque que l'éducation moderne s'applique à conjurer au moyen de l'école publique; son imagination était vive, mais tenue en échec par un clair bon sens et des principes solides. Toute la passion qui couvait en elle se concentra sur son mari. A vingt ans, elle épousa le futur « Patriarche de l'Indépendance américaine », John Adams.

Nous voyons son portrait dessiné l'année suivante : brune, de beaux yeux, le front bien développé sous d'épais cheveux noirs relevés à racines droites; le nez ferme, aux narines ouvertes et nerveuses, la bouche fine et spirituelle, le menton énergique, le cou bien attaché à un buste élégant.

John Adams était un *lawyer* (avocat, homme de loi) d'excellente réputation, fils d'un de ces propriétaires ruraux qui composaient en grande partie la classe moyenne. Pendant dix ans le jeune couple habita tantôt une maison de campagne à Braintree, tantôt Boston. Quatre enfants leur vinrent au cours de cette existence tranquille, si différente de la période orageuse qui allait suivre.

John Adams fut de ceux qui embrassèrent avec le plus de zèle la cause de la révolution. Délégué auprès de l'Assemblée qui siégeait à Philadelphie,

il dut, pour la première fois, en 1774, s'éloigner de sa femme et dès lors commence entre elle et lui une correspondance où l'on voit que cette épouse, apparemment toute absorbée dans les soins du ménage, n'avait jamais cessé de suivre les travaux de son mari. Elle juge les événements du jour avec une admirable clairvoyance. Prête à tous ces sacrifices humbles et cachés qui sont assurément les plus pénibles, elle prend entièrement sur elle les affaires de la famille, en laissant à la chose publique celui qui avait été jusque-là son appui.

En 1775 on passe des délibérations aux actes; l'aîné de ses fils n'a que dix ans. La bataille de Bunker Hill, l'incendie de Charlestown ont lieu tout près d'elle; au milieu des horreurs de la guerre elle garde sa présence d'esprit; le peu d'argent gagné jadis par Adams dans sa profession lui permet non seulement de vivre, mais de faire du bien autour d'elle. Aucune privation personnelle ne lui coûte. Elle souffre seulement d'être séparée de son mari. Elle le répétera plus tard, après beaucoup de vicissitudes et de deuils, le plus grand chagrin de sa vie fut celui-là : les années perdues.

Ils se retrouvent enfin, mais presque aussitôt Adams est chargé d'une mission à l'étranger; il s'embarque sur une mer couverte de bâtiments ennemis pour aller se présenter comme commis-

saire adjoint à la cour de France, et cette fois les angoisses de la mère s'ajoutent à celles de la femme, car le père a emmené son fils aîné. Stoïque, Mrs. Adams dit à l'enfant, parmi ses dernières recommandations, qu'elle aimerait mieux le voir périr en route que devenir jamais un mauvais sujet.

Cette absence ne sera heureusement pas de longue durée. L'indépendance des États-Unis une fois reconnue par la France, Adams revient en Amérique. Mais, à peine est-il de retour, que le Congrès le renvoie en Europe avec ordre d'y rester jusqu'à ce que la Grande-Bretagne ait manifesté l'intention de traiter avec lui et de terminer la guerre.

Cette fois ses deux fils le suivent et quatre ans se passent encore pendant lesquels Mrs. Adams a peu de nouvelles des siens, grâce à la vigilance des croiseurs anglais. Mais quelle énergie, quelle grandeur dans les lettres de cette héroïne du foyer domestique! Son petit-fils l'a bien dit en les publiant, ce sont les lettres d'un fermier cultivant ses terres, d'un marchand enregistrant les prix courants, d'un politique spéculant sur les chances de paix ou de guerre; ce sont surtout les lettres d'une mère écrivant à ses enfants avec la tendresse la plus exaltée, les lettres d'une amante qui adorait sans titres ni dignités l'homme que lui

a pris la fortune et qui n'eut souhaité qu'une chose, le garder tout à elle. L'amour, la raison, le devoir, le courage remplissent à la fois ces pages qu'elle dut si souvent mouiller de larmes. Enfin la signature du traité de paix avec la Grande-Bretagne assura définitivement l'Indépendance. Adams cependant resta en Europe pour aider Franklin et Jefferson à établir des relations commerciales avec les puissances étrangères.

Il fut chargé d'une tâche délicate entre toutes, celle de représenter la nation américaine auprès de celui qui en avait été le roi. De toute nécessité il fallait une ambassadrice à côté du nouvel ambassadeur. Sans le moindre trouble, Mrs. Adams s'embarqua sur le bateau marchand qui la conduisit vers un monde dont elle n'avait aucune idée. Elle allait passer de la vie provinciale la plus étroite et la plus retirée à la magnificence des cours. Personne ne pouvait lui donner de conseils; la première, parmi ses compatriotes, elle subissait cette épreuve et on peut dire qu'elle s'en tira fièrement.

Ses lettres datées de France sont amusantes pour nous; elle est évidemment dépaysée, elle ne comprend pas tout, mais il faut avouer que le bon Franklin lui présentait parfois de bien singulières personnes. Elle raconte avec une verve impayable certaine visite de Mme Helvétius, enveloppée de

voiles sales, maniérée à soixante ans, qui embrasse Franklin avec des effusions faites pour surprendre une puritaine, se familiarise avec Mr. Adams, s'asseoit en montrant ses jambes et, d'un geste plein de laisser-aller, essuie avec sa robe la trace des indiscrétions d'un petit chien favori qui, de son bras, a sauté sur le parquet.

Les gens à la mode déplaisent fort à Mrs. Adams : « Ne pas être à la mode, écrit-elle vertement, est plus criminel ici que de se montrer à l'état de nature, ce que ne redoutent guère les Parisiennes ! » Et ailleurs : « A Paris le plaisir est toute l'affaire de la vie ».

Plus tard elle apprit à estimer Mme de Lafayette, et beaucoup d'autres Françaises désarmèrent sa critique : peu à peu elle leur accordera du goût, de jolies manières, elle en viendra à aimer le théâtre et à confesser une coupable prédilection pour les ballets; mais le commencement fut terrible; elle juge inhospitalier l'usage de laisser faire aux étrangers la première visite, elle constate que le dimanche est dédié à la dissipation. Protestante, elle réprouve le carême, le luxe des églises la scandalise; son ignorance de la langue française l'empêche de jouir de l'esprit qu'on a autour d'elle; elle se borne à regarder et voit des choses choquantes. Pourquoi, par exemple, les hommes ont-ils l'habitude de se tenir

adossés à la cheminée, cachant le feu aux dames?

Elle, si perspicace sur son propre terrain, se trompe ici à chaque pas. Elle parle à peu près de la même façon d'*Athalie*, « une pièce du célèbre Racine », et de *Figaro*, « comédie en vogue qui eut soixante-huit représentations ». Son enthousiasme a parfois de singuliers objets : elle ne tarit pas sur le baron de Staël, ambassadeur de Suède, qui, je crois, ne fut jamais à pareille fête. Son hôtel, sa table, son intelligence, tout la ravit.

Elle habite Auteuil, près du bois de Boulogne, que Mr. Adams appelle son parc, et elle paye cinq mille francs une maison qui peut contenir quarante lits au besoin. Cela ne paraît pas cher; cependant la ménagère économe trouve toutes choses hors de prix et le luxe parisien ne la console pas d'une certaine absence de confort. Partout des glaces, mais si peu de tables et pas de tapis, un carrelage rouge et ciré, des escaliers malpropres! Patience! Nous aurons notre revanche : bientôt, en Angleterre, elle regrettera son jardin d'Auteuil. Elle appréciera mieux en général ce qui est français, après avoir passé trois ans dans ce pays hostile, aux prises avec la mauvaise humeur du roi qui, mécontent d'avoir perdu ses colonies d'Amérique, s'en venge par une attitude plus que froide envers leurs représentants.

Le 24 juin 1785 elle fut présentée officiellement et elle décrit sa toilette à une amie : habit de cour en lustrine de soie blanche, garni de crêpe blanc, festonné de rubans lilas et d'imitation de point, par-dessus un panier de dimensions énormes. La traîne relevée du côté gauche par un ruban, le bonnet à longues barbes de dentelles orné de deux plumes blanches, un fichu de blonde et des perles.

« C'est fini ! Ouf ! Je n'en peux plus ! Deux cents personnes en cercle, la famille royale faisant le tour du salon et adressant un mot à chacun ! Les gens sont placés selon leur rang. Le chambellan nomme Mrs. Adams et là-dessus Sa Majesté — face rouge et sourcils blancs — baise sa joue gauche. Il demande si elle s'est promenée, lui reproche, sur sa réponse négative, de ne point aimer la marche, salue et passe. Deux heures après elle est présentée à la reine évidemment embarrassée. Sa Majesté lui demande si elle est installée dans sa maison. La princesse royale, d'un air de compassion, veut savoir si elle n'est pas très fatiguée. »

En violet et argent, la reine, ni belle ni bien faite. Mrs. Adams, décidément mal disposée, trouve toutes les dames de la cour assez laides.

Les Françaises, gracieuses et légères, avec leur voix musicale, leur taille de guêpe, sont mieux ; elle déclare aussi que la vanité est beaucoup plus répandue en Angleterre qu'en France où les gens

du plus haut rang sont les plus polis. Ou bien, s'ils sont également orgueilleux, ils savent mieux le cacher : « Jusqu'à ce que je fusse venue ici je n'avais pas l'idée des préjugés que les Anglais nourrissent contre leurs voisins, si supérieurs en courtoisie, et je me sens beaucoup plus de partialité pour ceux-ci que lorsque je résidais au milieu d'eux. Je souhaiterais à cette nation anglaise un peu de discernement et de vrai libéralisme. L'étroitesse de ses sentiments la conduit à mépriser tous les autres peuples. »

Mrs. Adams montre elle-même peut-être quelque étroitesse en plaçant l'Amérique fort au-dessus de l'Europe; elle essaye d'expliquer sa façon de voir : « Certes, ce n'est pas par la culture des arts; mais nous avons des capacités naturelles, une ingéniosité innée qui égalent leurs talents acquis... Vous ne pouvez vous figurer la supériorité de nos gens dits du commun sur les Européens du même rang. Les manières serviles que la différence des classes impose au peuple de ce pays n'existent pas chez nous. Jamais je ne me suis sentie dans une situation plus méprisable que certain soir où j'ai attendu quatre heures de suite le sourire gracieux d'une Majesté, tout en constatant l'anxiété avec laquelle ceux qui m'entouraient guettaient le même bienfait suprême... »

La reine Charlotte lui marqua de la hauteur et,

comme les courtisans imitent volontiers leurs maîtres, l'Américaine dut se sentir très souvent offensée. Les journaux étaient remplis de pointes contre la jeune république quand ils ne gardaient pas à son sujet un dédaigneux silence.

Mrs. Adams ne possédait point cette puissance d'assimilation qui caractérise aujourd'hui ses riches compatriotes éprises de luxe extérieur; elle n'avait aucun goût pour l'éclat ni pour l'aventure. Ce fut donc avec bonheur qu'elle revit son pays natal au moment même où la Constitution qui l'a régi depuis lors était adoptée. Adams fut nommé vice-président auprès du président Washington.

A New-York, à Philadelphie, Mrs. Adams retrouva enfin les thés modestes, les réunions sérieuses qui lui avaient tant manqué. Les Adams passaient cependant, en qualité de *fédéralistes*, pour tenir aux anciennes formes britanniques de l'étiquette; les démocrates étaient à la fois beaucoup plus simples dans leurs habitudes et beaucoup plus sympathiques à la Révolution française, mais, chez Mrs. Washington elle-même, le faste incriminé se bornait à des rôties beurrées accompagnées de langue fumée, de thé et de café, le tout expédié avant neuf heures, le général n'aimant pas à se coucher tard. La cérémonie consistait dans l'excès du décorum et certes on s'ennuyait un peu, mais toujours correctement.

Mrs. Adams, revenant de Paris et de Londres, dut trouver bien primitive la ville naissante de Washington qui, comme elle le dit, « n'a encore de ville que le nom... Depuis Baltimore rien que des bois où se perdent les voitures; on voyage sans rencontrer âme qui vive. » Il y avait bien quelques bâtiments dans la ville, mais si dispersés ! Le président grelottait dans la grande baraque inachevée qui est devenue la Maison Blanche [1].

Après la retraite de Washington, John Adams le remplaça. Thomas Jefferson fut vice-président, celui-ci étant arrivé second dans l'élection, ce qui faisait marcher côte à côte un fédéraliste et un démocrate. Cette différence de ligne politique occasionna bien quelques difficultés. Adams, malgré de grands services rendus, ne fut pas réélu comme l'avait été son prédécesseur. On lui préféra Jefferson, coup très cruel pour Mrs. Adams; mais, fidèle au rôle de Portia qu'elle avait pris une fois pour toutes, elle n'en laissa rien paraître.

Habitant beaucoup la campagne dans le voisinage des Quincy, elle réussissait, toute souffrante qu'elle fût souvent des suites de fièvres intermittentes rapportées de Philadelphie, à distraire et à consoler son mari qui s'emportait volontiers contre l'ingratitude de la république. Adams avait

1. Le président avait d'abord habité Philadelphie, où le Congrès se tint jusqu'en 1797.

l'humeur violente, toute opposition l'exaspérait, mais il était sincère et bon, ses colères ne résistaient jamais à l'influence discrète de sa femme. Mrs. Adams, sans intervenir, laissait passer l'orage; un mot dit à propos portait ensuite des fruits. Ce fut ainsi qu'elle parvint à le rapprocher de Jefferson; elle obtint aussi qu'il pardonnât à Mercy Warren. Celle-ci, dont il admirait pourtant les œuvres avec quelque exagération, l'avait passablement maltraité dans un livre qui sera toujours consulté pour ses renseignements originaux très curieux sur la révolution. En n'épargnant pas un ami elle avait cru faire preuve d'indépendance et d'impartialité; ce sont, en effet, les qualités maîtresses de l'ouvrage; mais assez naturellement Adams ne les goûta pas et il fallut toute la douce diplomatie de Mrs. Adams pour amener l'envoi d'une bague qui scella la réconciliation entre l'historienne et sa victime.

Beaucoup de lettres datées de Quincy montrent qu'elle continua, même après la retraite d'Adams, à s'intéresser aux affaires publiques. La vieillesse avait épargné toutes ses facultés. Ce lui fut une joie suprême que de voir élevé au rang de secrétaire d'État son fils, qui devait à son tour devenir président des États-Unis. Deux jours avant sa mort, elle écrivait à sa petite-fille : « Il y a eu hier

un demi-siècle que je suis entrée dans l'état de mariage, à l'âge que vous avez aujourd'hui. J'ai lieu de rendre grâce au ciel qui m'a permis de vivre si longtemps et accordé une si large part de bonheur... »

A ses obsèques (1818) il y eut un grand concours de peuple, et dans le sermon, prononcé selon la coutume protestante, nous relèverons les dernières paroles qu'adressa le Révérend docteur Kirkland, président de l'Université de Harvard, à ses amis : « Vous porterez ce deuil comme il convient à des chrétiens et d'une façon digne de la personne que vous regrettez. Consolez-vous en pensant qu'elle fut une messagère de bénédictions à l'égard de tous ceux qu'atteignit son influence, qu'elle recevait les biens de la vie d'un cœur joyeux et reconnaissant, qu'elle prenait l'adversité d'une humeur égale, qu'elle savait user du monde sans en abuser, employant bien son temps, ses talents et toutes les occasions qui s'offraient. Quoi qu'on eût pu souhaiter de la retenir en ce monde, il faut reconnaître qu'elle était prête pour un bonheur plus complet que celui qu'il donne. »

Les lettres de Mrs. Adams étaient fort appréciées de son vivant même, mais elle ne voulait pas le croire. Quelqu'un lui ayant parlé d'en publier un certain nombre, elle s'écria effrayée :

« Je ferais jolie figure, vraiment. Non, non! Mon ambition n'est pas de me faire imprimer; si insouciante que je sois, j'ai encore trop de vanité pour risquer ainsi ma réputation. »

Elle se méfiait fort de son style. Les lettres de son mari lui paraissaient beaucoup plus admirables que les siennes et, en effet, Adams a laissé de belles lettres, onze entre autres écrites à son fils sur l'étude de la Bible. On voit qu'il la relisait pour sa part une fois l'an, tout entière, quatre ou cinq chapitres à son lever, une heure de suite, — bonne manière, dit-il, de commencer la journée.

Peut-être ce régime contribua-t-il à tremper le caractère élevé dont il donna maintes fois la preuve, en dernier lieu par sa réconciliation avec Jefferson.

Hasard étrange, les deux anciens rivaux s'éteignirent le même jour, un 4 juillet, cinquantième anniversaire de la déclaration de l'Indépendance signée jadis de leurs noms.

— Est-ce aujourd'hui le 4? demanda en mourant Jefferson.

Et John Adams murmura : — Thomas Jefferson vit encore.

Ce furent ses dernières paroles. Il avait eu le temps d'envoyer son toast au banquet patriotique du village : « Indépendance à jamais! »

Et, au milieu de la sonnerie des cloches, des salves d'artillerie, des acclamations, des bruits de fête, eurent lieu les funérailles, semblables à une apothéose, de ces généreux champions de la liberté américaine.

DOLLY MADISON

L'histoire de Dolly Madison se présente, à travers ses lettres et les souvenirs publiés par sa petite-nièce[1], comme une suite de tableaux charmants que nous voudrions faire passer sous les yeux de nos lectrices en les pénétrant de sympathie pour cette aimable figure.

La voici, toute petite, semblable à une gentille tourterelle dans son habit gris de quakeresse, car son père et sa mère appartiennent tous deux à la société des Amis et ils défendent à leurs six enfants toute vanité. Mais elle a une aïeule, grande dame anglaise dont les parents ont émigré aux colonies et qui n'a jamais perdu le goût de certaines élégances. Cette bonne fée lui fait souvent

1. *Memoirs and letters of Dolly Madison, edited by her grand-niece.* Boston, 1896.

en secret des présents de bijoux, mondaines reliques du passé que Dolly n'oserait porter devant son père et sa mère; elle les loge dans un sac lié autour de son cou et bien caché sous sa petite robe. Sentir ainsi tout près d'elle l'or et les pierreries défendues, c'est un plaisir coupable assurément, mais très vif.

La plantation de son père, John Payne, est située en Virginie, à peu de distance d'une école où Dolly se rend tous les jours par les bois, le visage couvert, selon la mode du temps, d'un masque de toile blanche qui protège son teint contre les ardeurs du soleil, comme si la capeline cousue chaque matin sur ses cheveux n'y suffisait pas, ses petits bras garantis de même par de longs gants qui montent au-dessus du coude. On la voit trotter ainsi toute seule, chargée de livres, puis, à l'heure des leçons, se laisser fréquemment distraire par les joyaux invisibles dont elle espère bien se parer ostensiblement tôt ou tard.

Un jour l'envie lui vient, irrésistible, de les regarder. Horreur! le sac s'est détaché de son cou! Perles et diamants ont dû s'éparpiller comme les cailloux du petit Poucet dans la forêt profonde, où des jours et des jours de suite elle les cherchera en vain parmi les broussailles qui les gardent méchamment. Ce fut son premier chagrin.

Dolly a quatorze ans quand son père, en 1786, se transporte avec sa famille à Philadelphie, après l'acte magnanime qui l'a fort appauvri, tout en lui assurant une bonne fois la réputation d'un fanatique. L'un des premiers parmi les quakers il a conçu des scrupules sur la légitimité de l'esclavage et donné la liberté à ses nègres. Quelques-uns s'étant refusés à le quitter, il les emmène avec lui en ville.

Passer du jour au lendemain de la vie facile sur une grande plantation à des habitudes relativement étroites, c'est une épreuve pour Dolly. Son père, moitié par excès de charité, moitié par ignorance des affaires, s'est complètement ruiné, tout en prêchant la bonne cause dans les assemblées publiques. La santé de Mr. Payne décline en outre; les médecins ne laissent pas d'espoir.

La triste maison où se succèdent douleurs et catastrophes voit cependant grandir la jeune fille, de plus en plus belle, svelte, élancée, d'une fraîcheur de rose, ses cheveux noirs frisant malgré elle sous un petit bonnet de quakeresse, ses grands yeux bleus éclairant de tendresse et de douceur le délicat ovale d'un visage que les hommes, jeunes ou vieux, ne peuvent regarder sans être ensorcelés.

Pourquoi répondit-elle au jeune avocat John Todd, qui la pressait de consentir à l'épouser,

qu'elle comptait ne se jamais marier? On l'ignore.

Ce qui est certain, c'est qu'un jour elle fut appelée au chevet de son père, qui lui déclara formellement le désir qu'il avait de la donner à ce John Todd, riche, de bonne mine et par surcroît membre de la société des Amis.

Les Américaines de ce temps-là en étaient encore aux traditions d'obéissance filiale; Dolly pensa qu'elle assurerait le repos d'un mourant et consentit au sacrifice. L'amour de son mari la réconcilia bientôt avec le sort qu'elle n'avait pas souhaité.

Ils furent unis trois ans à peine. En 1793 une terrible épidémie de fièvre jaune vint décimer Philadelphie. Tous ceux qui pouvaient le faire quittaient la ville au plus vite. La jolie Mrs. Todd partit en litière pour la campagne avec ses deux enfants. Elle n'obtint pas, malgré ses larmes, que son mari la suivît; des devoirs auxquels, disait-il, un homme ne peut se dérober sans lâcheté, le retenaient en ville, mais il la rejoindrait sous peu et ne la quitterait plus. Hélas, la réunion fut triste! Un jour Dolly entendit la voix de son mari à la porte, elle surprit ces paroles désespérées :

« J'ai la fièvre dans les veines, mais je veux la revoir encore une fois! »

Avec un grand cri elle s'élança dans ses bras,

lui demandant de l'emporter où il allait. Et, quelques heures plus tard, John Todd expirait, en léguant à sa jeune femme le mal terrible qui la mit elle-même aux portes du tombeau.

A vingt-deux ans la jolie Mrs. Todd est veuve, elle a perdu un de ses enfants. Sa mère l'emmène à Philadelphie, où, sous ses vêtements de deuil, elle excite encore une telle admiration que, selon le récit d'une de ses amies, les messieurs font le guet dans la rue pour la voir passer.

James Madison, « le grand petit Madison » qui devait jouer par la suite un rôle politique si considérable, n'était pas homme à prendre cette attitude d'amoureux transi. Déjà mûr, grave, endurci dans le célibat, il passait pour invulnérable aux séductions féminines, mais il ne résista pas plus que les autres au charme souverain de la jeune veuve. L'ayant rencontrée à la promenade, il voulut absolument lui être présenté. Il paraît que dans un costume de quakeresse qui devait être fort seyant, robe unie de satin couleur de mûre écrasée, avec un fichu de tulle de soie noir et un tout petit bonnet posé sur sa rebelle chevelure, Dolly acheva la conquête inconsciemment commencée. Madison se montra si empressé chez elle les jours suivants, que des bruits de fiançailles commencèrent à courir, sans que la per-

sonne la plus intéressée s'en doutât le moins du monde.

Elle fut très surprise le jour où le général et Mrs. Washington la firent demander pour lui dire :

— Est-il vrai que vous soyez *engagée* à James Madison?

Comme elle s'en défendait.

— Il n'y aurait pas lieu d'en être honteuse, reprit Mrs. Washington; tu devrais plutôt en tirer gloire. Il sera pour toi le meilleur des maris, et la grande différence d'âge ne gâtera rien, — au contraire. Tous les deux nous approuvons ce mariage; mon mari estime fort Mr. Madison et nous voulons que tu sois heureuse.

Elle fut heureuse en effet.

Au mois de septembre 1794, Mrs. Todd se rendit, sous brillante escorte, à Harewood, propriété d'une de ses sœurs qui avait épousé, à quinze ans, un neveu de Washington. Le voyage se fit en calèche découverte, la mariée ayant avec elle sa petite sœur Anna et son fils, un chérubin qui devait par la suite fort mal tourner. Madison et plusieurs de leurs amis communs galopaient à la portière ou suivaient en voiture. La joyeuse cavalcade fut en route toute une semaine par un temps radieux. Puis vinrent les fêtes du mariage à la campagne; tout le voisinage y accourut. En

souvenir de ce beau jour les jeunes filles se partagèrent, hachées par petits morceaux, les manchettes de malines que portait Mr. Madison, et, poursuivis par une grêle de grains de riz qu'on leur jetait à poignée avec des éclats de rire, les époux prirent la fuite pour commencer le voyage de noces qui les conduisit à Montpelier, une terre de famille.

C'en était fait des bonnets de quakeresse, des habitudes austères de la secte des Amis. De retour à Philadelphie, Dolly compta bientôt parmi les personnalités à la mode dans le cercle de Mrs. Washington. Mais son grand éclat fut sous la présidence de Jefferson, élu en 1801.

Madison était alors secrétaire d'État et, le président étant veuf avec deux filles mariées dont aucune n'habitait Washington, devenu siège du gouvernement, il était naturel que Mrs. Madison fît les honneurs de la Maison blanche.

Jamais femme ne s'acquitta de ses devoirs sociaux avec plus de grâce et de simplicité; bonne, indulgente, possédée d'un désir égal de plaire à tous et de jouir de tout, elle avait, sans exception, les qualités qui rendent populaire. Elle s'assimilait les choses qui lui étaient le plus étrangères avec une facilité prodigieuse, n'oubliait jamais un visage ni un nom, savait causer de façon à ravir toujours son interlocuteur. Il s'ensuivit qu'elle

fut pour son mari la plus utile des collaboratrices.

Washington était à peine créé. Nous avons déjà vu qu'on n'y arrivait pas sans difficulté; les bateaux à vapeur commençaient seulement, les chemins de fer étaient inconnus, les diligences se tiraient fort mal de chemins presque impraticables; on voyageait surtout à cheval. Les filles et les femmes de sénateurs ou de députés franchissaient ainsi des solitudes abruptes, sans rencontrer, plusieurs nuits de suite, un toit pour s'abriter. Mais Mrs. Madison et sa jeune sœur, Anna Payne, faisaient oublier à ces courageuses dames, par la séduction de leur accueil, tant de fatigues endurées. Il reste plus d'un billet de Jefferson les appelant à son secours pour recevoir l'élément féminin d'une société où tout était à établir en fait de règles et d'usages. Un code d'étiquette fut promulgué, très simple, très cordial, écartant autant que possible les questions de préséance, supprimant, quand il s'agissait d'étrangers, les privilèges que donnent ailleurs le rang et les titres, favorisant un *pêle-mêle* qui n'était pas cependant sans courtoisie, les hommes en masse cédant toujours et partout le pas aux dames.

Mrs. Madison, par sa seule présence, imposait de bonnes façons autour d'elle. On se piquait de l'imiter, les maîtresses de maison la réclamaient à

Alexandrie et à Georgetown comme à Washington, — ces trois villes de district ayant chacune leur société stable, où les réceptions commençaient à sept heures et duraient jusqu'à dix, très fréquentes, si elles étaient sans faste.

Déjà les femmes en Amérique prenaient une part active aux affaires sérieuses : nous voyons en 1803, lors de l'expédition entreprise pour explorer le fleuve Missouri et découvrir la meilleure communication avec l'océan Pacifique, toutes les dames du Cabinet, Mrs. Madison en tête, s'occuper du matériel et faire en sorte que rien ne manquât aux membres de la mission pendant ce périlleux voyage, si aisément accompli de nos jours!

C'était l'époque de la grande vogue des portraits de Gilbert Stuart, le peintre le plus célèbre qui ait visité les États-Unis au commencement du siècle. Il n'y a guère de famille haut placée qui ne possède un Stuart au coloris impétueux. L'artiste faillit succomber sous les commandes, toutes les belles Américaines lui disant, paraît-il, avec une amusante unanimité : « Il faut absolument vous reposer dès que vous aurez achevé mon portrait ». Mrs. Madison fut, bien entendu, l'une des premières à avoir son Stuart.

En 1804 un nuage passe sur sa rayonnante physionomie : « L'un des plus grands chagrins de

ma vie vient de m'atteindre : je suis séparée pour la première fois de ma fille-sœur ».

Elle appelait ainsi cette Anna beaucoup plus jeune qu'elle et si étroitement mêlée à tous les événements qui la concernent. Anna épousait un membre du Congrès et, devenue Mrs. Cutts, allait vivre dans l'État du Maine.

Aussitôt commence entre les deux sœurs une correspondance active, car elles ne peuvent se passer l'une de l'autre. Dolly tient Anna au courant de toutes les nouvelles, et parle des gens avec verve, mais toujours sur le ton de la bonne humeur. Tout au plus devine-t-on qu'elle brûle de lancer une malice : « Je pourrais te raconter des choses divertissantes, mais j'apprends à me taire ! »

Elle attend le général Moreau, elle reçoit le baron de Humboldt, dont, dit-elle, toutes les femmes sont éprises, malgré sa laideur, car il est le plus poli, le plus modeste, le mieux informé des voyageurs; une queue de philosophes lui fait suite. Elle a des difficultés avec l'ambassadrice d'Angleterre, qui ne lui a point pardonné d'occuper la place d'honneur à la table du Président; ce n'est pas que cet honneur elle le brigue : elle s'en défend, au contraire, ennuyée d'être toujours mise en avant. Elle prodigue ses plus gracieux sourires aux délégations de Peaux-Rouges qui viennent

sous différents prétextes à Washington et elle a lieu une fois de s'apercevoir que le sauvage le mieux apprivoisé en apparence peut être dangereux; mais sa présence d'esprit la sauve. L'ambassadeur de France est alors un général Tourreau qui, échappé à la guillotine sous la Terreur avec le secours d'une servante employée dans la prison, avait par reconnaissance épousé cette fille, douce et pleine de mérite, nous dit Dolly, ce qui n'empêchait pas qu'elle ne fût battue, si bien qu'une séparation se produisit, non sans scandale.

De terribles rhumatismes rendent Mrs. Madison impotente pour de longs jours; jamais elle ne montre mieux l'amabilité de son caractère, surmontant la souffrance pour penser uniquement aux autres, ne craignant que l'ennui et l'inquiétude qu'elle cause, pleine de ménagements pour les esclaves mêmes qui la soignent et qui tous l'adorent. Mr. Madison est obligé, dans ces conjonctures, de s'éloigner d'elle, et il n'y a rien de tendre, de touchant comme les lettres échangées par ces deux époux; jusqu'à leur dernier jour, ils s'aimèrent avec l'exaltation de la jeunesse, si vieux, si grave, si maladif que fût James Madison.

Une des amies les plus chères et les plus intimes de Dolly paraît avoir été Marthe Randolph, la fille de Jefferson, qui, pendant le long séjour que fit

son père à Paris, avait été confiée par lui à Mme de Genlis. Instruite et spirituelle, elle ressemblait physiquement à Mrs. Madison au point qu'on pouvait les prendre l'une pour l'autre. Leur destinée eut des analogies, puisque Mrs. Randolph fut fille et Mrs. Madison femme de président. James Madison devait succéder à Thomas Jefferson. Son élection eut lieu durant une période passablement troublée (1809).

A l'intérieur, les États-Unis étaient prospères; les pionniers affluaient dans la vallée du Mississipi, des explorateurs avaient franchi les montagnes du grand Ouest, les défrichements gagnaient chaque jour en étendue; mais d'autre part les relations extérieures laissaient fort à désirer. On se sentait à la veille d'une guerre contre l'Angleterre; déjà, tout commerce avec la Grande-Bretagne était interdit et une crise ne pouvait manquer de survenir à plus ou moins bref délai. Madison, élu par le parti démocratique, dont toutes les sympathies étaient pour la France, refusa de pactiser avec les exigences du ministère qui, pendant la démence de George III, gouvernait un pays toujours hostile à l'indépendance de la jeune République.

Il y eut des temps difficiles à traverser : le tact et la prudence de Mrs. Madison ne furent pas de trop. Elle se tenait entre Républicains et Fédé-

raux, apaisant de son mieux les inimitiés politiques, toujours conciliante, ralliant à sa bonne grâce les adversaires les plus emportés des deux camps rivaux. Sa table était ouverte à tous ; elle écartait de son mieux les formes empesées du cérémonial excessif qu'on avait reproché aux salons de Mrs. Washington et de Mrs. Adams, ses devancières, rendant immédiatement toutes les visites, inaugurant les réunions de femmes qui sont restées à la mode en Amérique. Ses loteries, où chaque invitée recevait un cadeau, faisaient fureur; ses dîners étaient renommés pour leur abondance à la mode virginienne.

Toujours levée de bonne heure, elle surveillait de près sa maison, s'assurant que rien n'était négligé par ses serviteurs nègres; la plupart d'entre eux, étroitement unis à la famille dont ils croyaient faire partie, l'appelaient encore Miss Dolly.

L'hospitalité qu'elle exerçait si largement réchauffait pour ainsi dire la Maison blanche; son mari, accablé par les affaires, trouvait la distraction indispensable dans un cercle d'amis qu'elle savait bien choisir et il disait souvent qu'aucune de ses fatigues, aucun de ses soucis n'avait jamais tenu contre une visite au petit salon de sa femme, où l'accueillaient un rire gai, des histoires intarissables. Très riche, Mrs. Madison ne faisait aucun

cas de l'argent; aussi les pauvres avaient-ils un culte pour elle. Ses devoirs sociaux si nombreux ne l'empêchaient pas de vaquer aux œuvres de charité, comme le prouvent encore les annales de l'asile des orphelins à Washington, où son nom est inscrit parmi ceux des premières directrices.

Il faut cependant indiquer les côtés faibles de cette charmeuse; elle n'avait jamais aimé l'étude et lisait fort peu; la secte dont elle sortait excluant de l'éducation les beaux-arts comme frivoles, elle n'avait acquis aucun talent; tout son prestige résidait dans des dons naturels, tact, bienveillance, politesse, cette politesse du cœur qui, comme le dit son historienne, une petite-nièce que l'on devine délicieuse, elle aussi, ne saurait être imitée par qui n'a pas ce grand don de la sympathie toujours prête à se répandre. Les sévères quakers eux-mêmes, qui lui avaient toujours reproché de faire trop de cas des plaisirs de ce monde, pardonnaient à son bon cœur. Elle aimait la toilette et la mode, elle était ambitieuse pour son mari, elle-même voulait être admirée, mais ses faiblesses et ses travers plaisaient presque autant que ses meilleures qualités. L'intervention de sa petite tabatière d'or, dans une discussion prête à s'envenimer, faisait plus d'effet que tous les raisonnements et tous les discours.

Elle avait cependant des ennemis comme en ont et en auront toujours toutes les individualités fortement tranchées; les parvenus de la veille critiquaient ce qu'ils appelaient ses airs d'aristocrate ; son extrême affabilité scandalisait les puritains, qui l'accusaient de manquer de franchise parce qu'elle ne savait rien dire de désagréable; les fédéraux lui faisaient un crime de ses préférences pour la France. Mais combien était plus grand le nombre de ses amis!

On raconte d'elle des choses charmantes. A ces époques de violentes divisions et de vives controverses elle sortait quelquefois de la chambre afin d'indiquer aux combattants qu'elle espérait bien, en revenant, trouver la paix rétablie. « J'aimerais encore mieux, déclarait-elle, me battre à coups de poing qu'à coups de langue. » Tout ce qu'elle possédait était aux autres : « Comment pouvez-vous croire que je consentirais à porter rien de joli si vous ne partagiez avec moi? » disait-elle à sa sœur Anna en la comblant de présents. Elle adorait les enfants; lorsqu'elle était à Montpelier le bruit léger de ses hauts talons attirait sur son passage des essaims de petits nègres qui voulaient voir leur « chérie ».

Le 14 avril 1812, l'orage suspendu depuis longtemps éclata : un acte passa au Congrès décidant l'embargo sur les navires anglais, et le 18 juin

fut déclarée la guerre dont, pendant trois ans, les rigueurs se firent sentir, du Canada à la Nouvelle-Orléans. Dans les batailles navales, la République fut plus d'une fois victorieuse, mais sur terre l'ennemi prit sa revanche. Vainqueur à Bladenburg, il marcha contre Washington qui fut bombardé et incendié. Les scènes d'horreur de la nuit du 24 août 1814 montrent trop quelle était la violence du sentiment britannique contre ce foyer de la démocratie Yankee, comme l'appelait l'amiral Cockburn en ordonnant de sang-froid sa destruction.

De l'avis de tous les historiens, l'incendie de Washington est injustifiable; c'était alors une ville ouverte, un grand village où s'élevaient çà et là quelque beaux bâtiments publics; point de forts, très peu de canons montés. L'attaquer, comme on le fit, est une honte. Rien ne resta debout. Les habitants affolés faillirent être noyés dans le Potomac en se précipitant sur un pont trop faible pour supporter le poids de ces fugitifs innombrables.

Le président était allé rejoindre le général Winder; sa femme se trouvait seule. A ceux qui lui demandèrent plus tard si elle avait eu peur, elle répondit simplement qu'elle n'avait eu peur que pour Madison et pour l'armée. Avec la plus grande présence d'esprit elle se mit à emballer les

papiers d'État, qui remplirent la seule voiture disponible. Elle n'hésita pas à laisser derrière elle tout ce qui représentait sa propriété personnelle et opéra le sauvetage à ses risques, ne s'éloignant que lorsque l'approche des officiers anglais qui venaient l'arrêter lui fut signalée. Un nègre fidèle et résolu lui offrit d'établir une traînée de poudre et de les faire sauter sur le seuil de la maison; elle arrêta son zèle, et pensa encore dans ce pressant péril à faire décrocher du mur un grand portrait du général Washington qui, sans elle, eût péri dans les flammes. Cinquante ans plus tard, la Maison blanche ayant été reconstruite, il y reprit sa place. Les vainqueurs, furieux de n'avoir pu s'emparer de la personne du Président ni de celle de sa femme, qu'ils voulaient, disaient-ils, montrer en Angleterre, mirent la Maison blanche au pillage avant de la réduire en cendres.

Le lendemain l'ouragan le plus terrible dont on ait conservé la mémoire éclata sur Washington, emportant, fracassant tout ce qu'avait épargné l'incendie. Il y eut de nombreuses victimes. Devant ce fléau inconnu qui fondait sur eux à l'improviste, une sorte de terreur superstitieuse s'empara des Anglais; ils évacuèrent la ville en ruines. Au milieu de toutes ces horreurs, Mrs. Madison réussit à rejoindre son mari.

Les hostilités se prolongèrent jusqu'au printemps de 1814, où commencèrent les négociations qui aboutirent en Europe au traité de Gand.

La nouvelle du rétablissement de la paix causa une grande joie aux États-Unis; ils avaient perdu dans la guerre 1683 navires et plus de 18000 hommes; sans parler d'une dette énorme et d'un arrêt complet du commerce. Le seul avantage pour l'Amérique fut d'avoir fait reconnaître au monde la force de sa marine qui avait tenu tête à celle de l'Angleterre. En outre le conflit se terminait par la grande victoire que remporta le général Jackson dans l'intervalle écoulé entre la conclusion du traité et l'arrivée des dépêches qui en apportaient la nouvelle.

Cette sanglante bataille de la Nouvelle-Orléans fut fatale à deux mille Anglais, tués ou blessés; elle aboutit à une complète déroute qui dut tempérer singulièrement l'orgueil des vainqueurs et consoler les vaincus de leur humiliation.

Le président Madison resta au pouvoir jusqu'en 1817, Mrs. Madison continuant toujours à exercer l'aimable et généreuse hospitalité dont plus d'un voyageur français fut l'objet : Talleyrand, Volney, Chateaubriand, Joseph et Jérôme Bonaparte, pour ne parler que de ceux-là. Quand Madison prit sa retraite, elle transporta dans leur terre de Mont-

pelier les habitudes qui avaient fait sa popularité à Washington. Elle s'accommoda de la campagne comme si elle n'eût jamais connu ce qu'il y a de plus brillant dans l'existence des villes. Auprès de son mari elle se serait trouvée heureuse partout. Le contraste extérieur était grand entre ces époux si unis : Madison, silencieux et froid en apparence, avec beaucoup d'esprit à l'occasion, et toujours le jugement le plus sûr, une dignité imperturbable; homme d'état de rare valeur, honnête homme avant tout. Il n'avait point sacrifié à la mode et s'en tenait encore à l'habit de drap noir tout simple, à la culotte courte, aux cheveux poudrés, noués derrière la tête en une petite queue. Jamais sa femme ne permit à personne de le coiffer; elle se chargeait de ce soin elle-même, toujours jeune, à quarante-cinq ans, auprès de ce petit vieillard qu'elle entourait de tendresse et de soins.

Madison avait la passion de l'agriculture; il s'y livra tout à son aise dans cette grande plantation où, pour sa part, Mrs. Madison s'intéressait activement au bien-être des travailleurs nègres. Son vieil ami, le général Lafayette, quand il lui rendit visite en 1825, aimait à l'accompagner de case en case. Il parlait volontiers par la suite d'une certaine Granny Milly, âgée de cent quatre ans, qui vivait, retirée, à ne rien faire, avec sa fille et ses petites-

filles, dont la plus jeune avait soixante-dix ans. Le général n'allait jamais les voir sans rapporter un œuf ou un bouquet offert par ces noires antiquités humaines.

Des contemporains nous ont laissé la description de Montpelier, situé sur une jolie pente de terrain d'où l'on découvrait les routes sans cesse sillonnées de voitures qui se dirigeaient vers cette demeure aux portes toujours grandes ouvertes. Aucune souveraine n'eut de cour plus empressée que « la reine Dolly ». La maison, avec son large portique soutenu par des colonnes, était entourée de vastes dépendances cachées derrière de beaux arbres, pins, peupliers et saules; le jardin, en forme de fer à cheval, admirablement entretenu par un jardinier français. On y voyait, au milieu des roses et des pensées qui couvraient les terrasses, certains lys envoyés de France par Lafayette, qui se faisait un plaisir de procurer des graines à ses amis. Parfois il mettait peut-être dans ses dons un peu de malice, car le chardon arrivà de la même source, contenu dans un petit paquet qui portait la suscription, « très rare ». — Le *hall*, avec son parquet poli comme un miroir, était rempli de grands portraits parmi lesquels figuraient Louis XIV et Napoléon. Le cabinet de Mr. Madison avait été meublé de débris venus des Tuileries après la Révolution. Il y passait beaucoup de temps à

écrire. Une autre salle était fastueusement garnie de bustes et de statues.

Dans son appartement particulier, Mrs. Madison douairière, verte encore à quatre-vingt-quinze ans, tenait ses états, partagée entre son tricot et la lecture de la Bible. Aux murs du salon, riant et coquet d'ailleurs, se déroulait, encadrée, la déclaration de l'Indépendance. Un escalier de chêne sculpté conduisait aux chambres à coucher et à une magnifique bibliothèque formée par deux générations de Madison. Rien ne manquait aux plaisirs de l'esprit ni au confort matériel.

Dolly passa encore là d'heureux jours, malgré le souci que lui causait son fils unique, Payne Todd, un prodigue dont les excentricités la firent beaucoup souffrir; on le voit par les lettres qu'elle lui écrit, si débordantes qu'elles soient d'indulgence toujours prête à pardonner. Mais elle dissimulait son chagrin, profond et constant, pour l'amour de son entourage, la vénérable belle-mère qui, presque centenaire, disait d'elle : « Je dois tout à Dolly; elle est devenue ma mère maintenant, » — et surtout l'époux bien-aimé, dont les forces déclinaient à vue d'œil, quoi qu'elle fît pour le retenir en ce monde.

Il n'y eut pas de vieillesse plus heureuse que celle de l'ex-président Madison, absorbé qu'il était, comme un sage, par l'amour de la nature

et le goût de la terre, entouré de livres, d'amis fidèles, parmi lesquels le meilleur de tous, Jefferson, son voisin de campagne. Il ne pouvait plus assister aux dîners de quatre-vingt-dix couverts, sauf de loin, derrière la porte ouverte de sa chambre; mais il se mêlait encore aux conversations, il prenait du monde ce qui l'amusait, sans obligation et sans fatigue; tout cela grâce à l'ingénieuse tendresse de la femme éternellement belle qui était la joie de ses yeux. Elle ne commença de vieillir que lorsque la mort de celle qu'elle appelait si tendrement sa *fille-sœur*, l'aimable Anna Cutts, lui eut porté un coup terrible.

Ensuite les deuils se multiplièrent. A quatre-vingt-cinq ans (1836), James Madison quitta ce monde avec sérénité, en pleine possession de sa belle intelligence, regretté de tous ceux qui avaient eu l'occasion de l'approcher, grands et petits. On dit qu'auprès de sa tombe, le jour des funérailles, les cent nègres de la plantation déchiraient l'air de leurs cris de douleur! Seule, la veuve, si désolée qu'elle fût, demeurait calme en apparence. Madison l'avait établie son exécutrice testamentaire, remettant entre ses mains les travaux importants d'histoire contemporaine, qui l'avaient si longtemps absorbé. Elle fut à la hauteur de sa tâche, s'en acquitta scrupulement, répondit de sa main aux innombrables lettres de sympathie qui pleuvaient

chez elle et, quand tout fut accompli, tomba dangereusement malade, comme si la volonté seule l'eût tenue debout jusque-là.

Elle vécut cependant de longues années encore, sa constitution de fer résistant aux plus violentes secousses.

De grands honneurs vinrent la chercher : l'État s'était rendu acquéreur du manuscrit de James Madison : *Les débats de la Convention*, qui représentaient une œuvre nationale; et le Congrès accorda à sa veuve un privilège sans précédent qui ne fut renouvelé pour aucune femme, c'est-à-dire un siège au Sénat et à la Chambre des députés, distinction tout honorifique et de pure courtoisie, cela va sans dire.

Les souvenirs du bonheur passé qui l'enveloppaient de tristesse à Montpelier la décidèrent à revenir l'hiver habiter Washington, en compagnie d'une de ses nièces. Entourée d'hommages autant que jamais, elle continua de recevoir comme autrefois; le 1er janvier et le 4 juillet, par exemple, il y avait dans ses salons une foule de visiteurs aussi nombreuse que celle qui se pressait chez le Président de la République.

Ces habitudes d'hospitalité dispendieuse et surtout les folies de son fils, incorrigible jusqu'au bout, l'obligèrent dans sa vieillesse à vendre Montpelier, et elle mourut presque ruinée. L'une de

ses dernières paroles est en contradiction apparente avec sa vie, car elle indique un détachement profond des choses de ce monde : « Il n'y a rien ici-bas qui mérite qu'on s'en soucie ».

Dolly Madison s'éteignit à quatre-vingt-trois ans, l'esprit encore tout plein de son fils, qu'elle avait excusé, défendu, adoré, malgré ses torts : « Mon pauvre enfant! » murmurait-elle.

MARGARET FULLER[1]

Dans un pays comme la France, où la conversation est un art naturel porté au plus haut degré de perfection par les femmes, dans le pays des salons, si nombreux au XVIIIe siècle, et qui ont encore, quoi qu'on en dise, quelques succursales au XIXe, dans le pays des Sévigné et des La Fayette, des Du Deffand et des Lespinasse, on aura peine à comprendre le succès qu'obtint à Boston, il y a un demi-siècle, l'enseignement très particulier d'une Margaret Fuller. Mais ses fameuses *conversations* furent le commencement de tous les clubs de femmes qui couvrent aujour-

1. *Memoirs of Margaret Fuller Ossoli*, by J. W. Emerson, W. H. Channing and J. F. Clarke; 1 vol.
Works of Margaret Fuller, 4 vol.
Famous Women : Margaret Fuller (Marchesa Ossoli), by Julia Ward Howe; 1 vol., Boston.

d'hui l'Amérique et qui contribuent pour une grande part à son développement intellectuel; on en retrouve l'influence toujours vivante dans la *culture* bostonienne, supérieure à celle des autres villes des États-Unis. Enfin, la raison que donna Miss Fuller pour créer un nouveau genre de cours dédiés à l'échange des idées et à l'encouragement de l'effort mutuel, cette raison, dis-je, puissante et universelle, mérite d'être prise en considération chez nous comme ailleurs, l'esprit français, s'il est le plus vif et le plus agile, étant aussi l'un des plus prompts à se gaspiller en futilités. Bien causer n'est pas tout; peut-être faut-il causer quelquefois de choses qui en valent la peine.

« Les femmes, dit Margaret Fuller, en commençant sa première leçon, les femmes apprennent maintenant dans les écoles tout ce qu'apprennent les hommes. (Il s'agit, bien entendu, des Américaines, mais elles ont ou elles auront en Europe des imitatrices.) La différence est cependant celle-ci : de très bonne heure les hommes sont appelés à reproduire ce qui leur a été enseigné. Leurs exercices universitaires, leurs devoirs politiques, les premiers actes de leur vie dans toutes les directions, les obligent à se servir du bagage de savoir qu'ils possèdent. La plupart des femmes, au contraire, l'acquièrent sans essayer seulement d'en tirer parti, sauf pour briller. Et c'est afin de

suppléer à un si grand défaut que j'ai formé le plan de ces conversations. »

Son but était de passer en revue les divers départements de l'intelligence, de la science et de la réflexion, de les placer dans la relation voulue les uns avec les autres, de systématiser la pensée en lui donnant une précision, une clarté qui manquent généralement à notre sexe. Et pourquoi lui manquent-elles? Parce que nous avons trop peu d'occasions de classer et d'expérimenter ce que nous avons appris. Entrevoyant les problèmes de l'avenir, Margaret Fuller espérait arriver à jeter quelque lumière sur cette importante question : « Quelle est la tâche de la femme en ce monde et comment l'accomplira-t-elle? »

Il peut être intéressant de montrer à un groupe de femmes françaises, qui sans doute se demandent quelquefois la même chose, jusqu'à quel point réussit dans sa tentative cette personne distinguée entre toutes, évidemment animée des plus généreuses intentions et mieux armée qu'une autre pour les conduire à bonne fin.

Voyons d'abord ce qu'était Margaret Fuller. Elle a eu d'éminents biographes, entre autres Emerson, le génie le plus complet qu'ait produit l'Amérique, Freeman Clarke, Henry Channing, et la grande directrice actuelle du mouvement féministe, Mrs. Julia Ward Howe, qui, sous

beaucoup de rapports, a continué son œuvre; mais, c'est surtout dans sa correspondance et quelques fragments de Mémoires, qu'on la trouve avec ses qualités et ses défauts. Nous devons, d'ailleurs, en parlant d'elle, tenir compte de l'enthousiasme immodéré de ses amis et de l'espèce de fascination qu'elle paraît avoir exercée sur tous ceux qui l'approchèrent, ce qui, par parenthèse, est en contradiction avec le préjugé courant sur les laides et sur les bas-bleus.

Voici, sans trop de commentaires, les faits principaux de sa curieuse histoire.

I

Sarah Margaret Fuller naquit à New Cambridge, près de Boston, le 23 mai 1810. Son père était avocat et fils de *clergyman*. Sorti de l'université de Harvard, où se sont formés tant d'hommes célèbres, il élevait ses enfants avec une sévérité toute puritaine, exigeant de leurs jeunes cerveaux plus qu'ils ne pouvaient donner. Margaret elle-même l'a rappelé avec une certaine amertume dans l'autobiographie intitulée *Marianna*. Les leçons dont l'accablait ce terrible père remplissaient toutes les heures du jour et portaient sur des sujets bien au-dessus de son âge. A six ou sept

ans il lui demandait de raisonner juste, de s'exprimer nettement, d'avoir des certitudes sans mélange de réserves ni de suppositions. C'était la vouer d'avance à une sorte d'assurance quasi dogmatique qui lui a été souvent reprochée. Mais, tout en acceptant avec soumission le contrôle très absolu de son père et des autorités dont il lui imposait la loi, tout en recherchant même les conseils et les renseignements, Margaret gardait une fière indépendance, profondément enfouie sous des habitudes de soumission. Cette vie cachée, cette vie intérieure, qui échappait à toute tyrannie, était dès son enfance et resta jusqu'au bout sa véritable vie. La santé du petit prodige se ressentit, en revanche, du régime qu'on l'obligeait à suivre. Mr. Fuller lui faisait réciter les leçons apprises quand il en avait fini avec son propre travail, parfois très tard dans la soirée. Jusque-là, le cerveau de l'enfant était tendu à l'excès; il s'ensuivait des cauchemars, des hallucinations et jusqu'à des accès de somnambulisme. Comment une mère vigilante n'intervenait-elle pas pour réclamer, dans l'intérêt de sa fille, trop jeune encore, des heures de récréation et une dose suffisante de sommeil?.. Mrs. Fuller devait avoir pourtant de l'influence sur son mari, à en juger par le charmant portrait que Margaret a fait d'elle : « C'était une de ces natures de fleur qui d'aven-

ture s'épanouissent auprès des chemins les plus âpres et les plus poudreux de la vie, unis par une même loi au ciel bleu, à la fraîche rosée, aux oiseaux chanteurs ».

Auprès de son père, Margaret apprit d'abord à mépriser tout ce qui est bas ou seulement trivial en fait d'actes et de jugements, à ne se contenter de rien qui fût superficiel, à fuir toute frivolité. Dans cette maison austère régnaient l'ordre et l'économie, deux traits caractéristiques des premières colonies de la Nouvelle-Angleterre; on n'y voyait aucun luxe, aucun ornement superflu. Sans bien s'en rendre compte, l'imagination vive de Margaret aspirait à un élément de grâce et d'élégance qui manquait absolument autour d'elle.

Le latin qui, toute petite, l'avait initiée aux vertus romaines, lui révéla aussi la beauté : le vide dont elle souffrait fut comblé aussitôt qu'eurent été mis entre ses mains Virgile et Horace. L'étude cessa de lui paraître un effort pénible, le goût de la lecture devint passion chez elle. A huit ans, la bibliothèque de son père lui était ouverte. Elle s'éprenait successivement de Shakespeare, de Cervantès et de Molière, qu'elle ne cessa jamais d'aimer tous à la fois. *Roméo et Juliette* furent cause de son premier péché de rébellion. Elle continua de lire le drame dont ils sont les héros sous les yeux mêmes de Mr. Fuller, un dimanche,

jour exclusivement réservé à de pieuses lectures, et aucune morale, aucune punition ne put lui arracher le moindre aveu de repentir.

Margaret devait payer cher les joies infinies qu'elle trouvait dans ses livres de choix : comparant les personnages créés par le génie aux simples mortels qui l'entouraient, elle prit ces derniers en dédain et se sentit parmi eux étrangement malheureuse. C'était surtout à l'église qu'elle promenait un regard critique sur les gens : elle y cherchait en vain des figures romaines ou shakespeariennes. « Un jour, raconte-t-elle, un jour que mes yeux parcouraient les groupes avec cette impression habituelle de mécontentement, ils s'arrêtèrent sur un délicieux visage qu'à première vue je crus reconnaître. Oui, j'étais sûre de l'avoir rencontré déjà et de l'attendre depuis longtemps, mais il se trouva que c'était une apparition étrangère au pays, une dame anglaise que le hasard amenait pour quelques mois dans nos environs. »

Ces quelques mois pendant lesquels Margaret eut l'occasion de voir très souvent la belle dame, furent pour elle une période enchantée. Elle passait des heures d'extase à la regarder peindre, à l'entendre jouer de la harpe. Cette personne accomplie l'emmenait dans ses promenades : « Comme un bon génie tutélaire, elle me conduisait à travers champs, à travers bois, et chaque arbre,

chaque oiseau semblait me féliciter, me dire ce que je sentais si bien : « Elle est le premier ange de ta vie! »

Mais ceci encore il fallut le payer, car tout se paye en ce monde. Quels regrets, quand la radieuse apparition s'évanouit!

« La mélancolie m'enveloppa d'une atmosphère, comme l'avait fait auparavant la joie. Vraiment, une souffrance si cruelle était hors du cours naturel des choses. Ceux qui sont tout de bon enfants ne peuvent aimer ainsi ni souffrir à ce point. »

Les parents comprirent enfin. Ils jugèrent que l'isolement ne valait rien pour Margaret, qu'il fallait la mettre en rapport avec des petites filles de son âge. L'idée d'être envoyée en pension lui déplut fort; elle n'avait jamais trouvé de plaisir dans la société de celles qu'on appelait bien à tort ses pareilles, car nulle d'entre elles n'avait mené la même vie studieuse et pensive, presque dès le berceau. Une sorte d'isolement résultait de sa supériorité, supériorité très réelle, mais qu'elle s'exagérait encore. Une fois arrivée dans l'excellent pensionnat de Groton (Massachusetts), elle la fit sentir désagréablement à ses compagnes, non pas seulement en classe, mais en récréation et à toute heure.

Ce fut à Groton cependant que se forma son

caractère. Il fallut pour cela une aventure presque tragique.

La *diablerie* avait fini par l'emporter sur la *pose* chez Margaret, qu'excitait peu à peu le contact, nouveau pour elle, de la jeunesse et de la gaîté. Pleine d'imagination, elle inventait mille tours quelquefois assez méchants, mais toujours drôles. On l'avait proclamée amusante et, sûre de briller, elle se livra de plus en plus à ses fantaisies, prenant d'emblée le rôle de meneuse. Entre autres dons, Margaret possédait celui du théâtre. Les élèves jouaient volontiers la comédie et, en ces occasions, le succès de Miss Fuller était tel qu'elle en éprouvait un véritable triomphe d'orgueil. Cet orgueil devait dégénérer en humiliation profonde.

S'étant aperçue que le rouge dont les actrices avaient la permission d'user en scène l'embellissait beaucoup, Margaret continua de se farder quotidiennement dans l'intervalle des représentations. On le remarqua et on se moqua d'elle de la façon suivante : toutes ses compagnes, les sous-maîtresses aussi, parurent un beau matin à table avec les mêmes taches roses sur les joues. Des rires étouffés, auxquels se mêlèrent ceux des domestiques, l'avertirent qu'elle était l'objet d'une mauvaise plaisanterie. Ce qui se passa dans cette âme altière serait indescriptible. Elle avait été durement élevée, mais toujours prise au sérieux. L'or-

gueil la soutint cependant jusqu'à la fin du repas; elle mangea sans rien trahir de ce qu'elle éprouvait. Après quoi elle alla s'enfermer dans sa chambre, et y eut une si violente attaque de nerfs qu'on l'entendit et qu'on lui porta secours. Mais ni excuses ni prières ne purent apaiser la rancune tenace de Margaret; elle se mit à haïr avec fureur, croyant désormais à la perfidie de tous.

Il ne lui fut pas difficile de se venger. Ses compagnes, trompées par son calme apparent, par les avances qu'elle leur faisait, causaient franchement avec elle, lui confiaient leurs petits secrets, autant d'armes dont elle usait pour semer la discorde, répétant tout ce qu'il eût été charitable de garder pour elle, brouillant celles qu'elle aurait dû réconcilier, multipliant, aggravant avec une satisfaction maligne les pires malentendus. L'auteur de *Marianna* l'a confessé : à la suite de ses machinations il ne resta plus debout dans ce petit peuple de jeunes filles une seule amitié sincère. Les directrices du pensionnat durent intervenir à la fin, cet état de choses étant devenu intolérable.

Margaret comparut devant une espèce de tribunal, en présence de toute l'école assemblée. Elle fut accusée de calomnie et de mensonge. Hélas! il n'y eut que trop de preuves contre elle! D'abord elle se défendit avec une présence d'esprit et une facilité d'élocution tout à fait remarquables,

puis, accablée par l'évidence, elle eut un mouvement de désespoir. On la vit tout à coup se précipiter par terre et se frapper la tête contre la grille en fer de la cheminée avec une telle force qu'on la crut morte. Longtemps elle resta sans connaissance, ensuite un état alarmant se déclara chez elle. Margaret refusait de manger, refusait de prononcer un mot, abîmée dans une sorte de stupeur. La révolution qui s'était produite en son âme avait effacé jusqu'à la moindre trace de ressentiment; elle ne voyait plus que ses propres fautes, qui lui apparaissaient comme un crime irrémissible. La pitié affectueuse que lui témoignaient ses compagnes affligées ne semblait pas la toucher, les exhortations des maîtresses étaient également superflues. L'une d'elles cependant réussit à la détourner de la contemplation stérile et désolée d'elle-même en lui racontant sa propre histoire, toute une vie de chagrin et de sacrifice. Cet épanchement volontaire eut raison des résistances angoissées de Margaret.

« Elle revint à la vie, dit-elle, en parlant de son héroïne, qui est elle-même, elle y revint, mais comme ferait quelqu'un qui a vraiment traversé la vallée de la mort. Son cœur de pierre était brisé, le feu ardent de sa volonté était éteint. Aussitôt que les forces lui furent revenues, elle réunit ses compagnes et leur parla ainsi : « J'avais mérité

de mourir, mais un acte de généreuse confiance m'a ramenée à la vie. Je resterai digne du passé, je ne trahirai plus, je n'aurai plus de rancune. Pouvez-vous me pardonner? » Tout se termina par des larmes et des embrassements, chacune des offensées d'autrefois rivalisant de tendresse envers celle qui s'humiliait volontairement, et, détail qui mérite d'être enregistré, car il témoigne chez ces jeunes filles d'un remarquable sentiment de l'honneur, jamais cette triste histoire ne franchit les murs du pensionnat jusqu'au jour où il plut à celle qui en avait été le principal personnage de la révéler. Elle le fit pour rendre publique une expérience dont pourraient profiter, pensait-elle, d'autres âmes féminines. Et il faut admirer ici les beaux côtés, en somme, de l'éducation puritaine qui, sans empêcher toujours la chute, produit le sentiment profond de la déchéance suivi des éclatantes réparations.

Qui sait si Margaret Fuller ne faisait pas un retour lointain sur elle-même, lorsque, aux plus beaux jours de sa célébrité, elle passait de ses *conversations* esthétiques et savantes avec l'élite de la société bostonienne aux deux conférences tout évangéliques devant les détenues des prisons de Sing-Sing et de Blackwell's Island, et qu'elle disait à ces réprouvées : « Employez sans impatience l'occasion qui vous est donnée de vous pré-

parer à une vie meilleure quand vous recouvrerez la liberté... Surtout n'agissez jamais qu'avec sincérité; sans doute vous devez tenir à la bonne opinion de vos guides protecteurs, mais ne l'achetez pas au prix de la vérité. Tâchez d'être et non de paraître. Ne vous laissez point abattre, ne dites jamais : « Il est trop tard ». Ne craignez rien, même si bien souvent vous devez retomber; ne restez pas à terre, relevez-vous d'un coup et, une fois sur vos pieds, reprenez la lutte. Si la conscience réveillée vous torture cruellement, ayez le courage de le supporter. Dieu ne vous laissera pas souffrir plus qu'il n'est nécessaire pour mériter de recevoir sa grâce. Cultivez l'esprit de prière — non pas en vous agitant, en vous excitant, mais avec un désir profond de ce qui est vrai, pur et bon. »

Revenons à Margaret au lendemain de son heureuse faute, *felix culpa*.

Vers l'âge de quinze ans, nous la retrouvons à Cambridge, chez ses parents, plongée plus que jamais dans l'étude. Voici, tel qu'elle nous le trace, le programme de sa journée :

« Je me lève un peu avant cinq heures. Je fais une heure de promenade, puis je me mets au piano jusqu'à sept heures, l'heure du déjeuner. Ensuite, je lis du français, la *Littérature* de Sismondi. A neuf heures et demie, je vais étudier le

grec jusqu'à midi [1]. Je rentre faire de la musique jusqu'au dîner de deux heures, et quand la conversation est très intéressante, je reste une demi-heure au dessert, bien que je sois rarement aussi prodigue de mon temps. Alors, quand je puis, j'accorde deux heures à l'italien, mais bien souvent interrompues! A six heures, je fais un tour à pied ou en voiture. Le soir, je joue du piano ou je chante une demi-heure. A onze heures, je me retire pour écrire un peu dans mon journal. »

Ces lignes sont tirées d'une lettre adressée le 11 juillet 1825 à son ancien professeur, la femme généreuse et bonne qui l'avait sauvée du désespoir et avec laquelle sa correspondance était active. Elle lui parlait de ses lectures : Épictète et Milton, Racine et Mme de Staël; elle l'entretenait d'une étude critique sur les premiers poètes italiens.

« Mon soutien bien-aimé en des heures douloureuses, lui écrit-elle, comment oublierais-je jamais qu'au traitement que vous m'avez appliqué dans cette crise de jeunesse, je dois la véritable vie, la vie de la vérité et de l'honneur? »

Déjà l'amitié était ardente à l'égal d'une passion dans cette âme si bien faite pour la comprendre.

1. Elle prenait ses leçons de grec dans une *Private Grammar School*, où l'instruction classique était donnée à la fois aux garçons et aux filles, ce qui ne se pratiquait pas encore en Amérique, comme aujourd'hui, dans les écoles publiques.

Margaret Fuller, comme le dit Henry Channing, qui l'a connue et appréciée mieux que personne, fut par excellence l'Amie. « Je la vénérais, dit-il. Pour moi elle incarnait la sagesse, et la tendresse aussi. Dans les seules inflexions de sa voix, si riches et si variées, je reconnaissais un être à qui sont familières toutes les nuances du sentiment. Elle savait, sinon par expérience du moins par intuition, interpréter la vie intérieure de chacun... »

Margaret eut toujours le don de conduire ceux qui l'intéressaient à la confiance absolue. Ils s'ouvraient à elle sur toutes choses. C'était une action magnétique comparable à celle que possède un grand orateur et qui lui permet de tenir les foules dans sa main. Nous en croyons une de ses admiratrices, Mrs. Ward Howe : Elle possédait ce pouvoir, et n'ayant ni chaire ni tribune à sa disposition, le transportait dans les relations de tous les jours. Elle obtenait de son interlocuteur tout ce qu'il pouvait donner; mais, pour entrer en communication avec lui, il fallait avant tout qu'elle lui trouvât des signes de véritable noblesse. — Peu lui importait le génie, ajoute Mrs. Howe, Margaret voulait seulement que l'on aspirât comme elle-même à une vie supérieure : « Combien plus haut est l'*esprit*, la musique exhalée par la vie, que tout ce que nous pouvons

dire! » Le caractère est à ses yeux bien supérieur à l'intellect... La grandeur du but à atteindre lui eût rendu sympathique la médiocrité même; ce qu'elle méprisait par-dessus tout, c'était le vide, l'esprit mondain. Dans ce travail de recherche et de discernement, inséparable pour elle des nouvelles rencontres, elle blessa plus d'une personne susceptible, mais ceux qui avaient une fois traversé l'épreuve du premier accueil rendaient bientôt justice à sa bonté, qui n'eut jamais rien de banal.

Elle sut attirer et retenir les plus exigeants. Très souvent la liaison commençait par des travaux entrepris en commun. Nous la voyons se livrer à la métaphysique avec Miss Lydia Maria Francis, depuis Mrs. Child, célèbre dans le parti anti-esclavagiste. Margaret déclarait l'aimer pour sa manière de penser vive et originale, mais surtout pour son naturel, qualité rare en Amérique dès cette époque et qui ne nous frappe pas comme ayant été le trait caractéristique de Margaret elle-même.

Le futur docteur Hedge, alors étudiant à l'université de Harvard, a laissé un curieux portrait de Miss Fuller à treize ans : — Sa précocité était telle que tout le monde la croyait beaucoup plus âgée et qu'elle avait une place reconnue dans la société. Ni belle ni jolie, elle frappait cependant par une

physionomie animée; ses belles dents, son abondante chevelure brune, ses yeux vifs et surtout l'attache élégante de sa tête, le port de son long cou flexible l'empêchaient de passer pour laide. Sa conversation était déjà très brillante avec un tour marqué à l'épigramme qui lui faisait des ennemis. Ce qui dominait en elle, c'était l'amour passionné du beau dans l'art et dans la nature.

Un autre ami de Margaret était Freeman Clarke, le futur pasteur de l'église des Disciples à Boston. Il existait entre eux une lointaine parenté qu'elle définissait en l'appelant son cousin au trente-septième degré. Margaret avait dix-neuf ans lorsqu'ils se rencontrèrent et, dit très modestement Freeman Clarke, « elle avait besoin de parler à quelqu'un de ses études, d'exprimer les idées qui commençaient à prendre une forme dans son esprit. Elle me donna cette attribution, et pour moi ce fut un don de Dieu, une influence sans pareille. »

Ils étudièrent ensemble l'allemand; en trois mois, Margaret s'appropria cette langue difficile, « prenant Gœthe pour guide dans les régions du vrai, du bien et du beau », mais ne se laissant jamais emporter sans réflexion par ce qui la ravissait le plus. « Elle remonte le courant du génie comme un cygne majestueux remonte celui des eaux, avec une jouissance redoublée par la résistance qu'elles lui opposent ». Image qui exprime

bien l'union merveilleuse d'exubérance et de jugement qui existait chez elle.

La période qui s'écoula de 1826 à 1833 fut pour elle celle des grands rêves. Elle s'intéressait passionnément à la vie et aux caractères, elle était curieuse de découvrir les éléments et les modes de pensée qui composent en moyenne l'esprit américain. L'effet obtenu par la croisade oratoire contre l'esclavage lui faisait regretter de n'être pas un homme pour exercer son éloquence; faute de mieux, elle préparait des plans de tragédies historiques, elle lisait les philosophes allemands et, à travers tout, elle se berçait de l'espoir d'un voyage en Europe où elle pourrait réunir les matériaux nécessaires à une biographie de Gœthe.

Dès lors, son aspiration constante était vers « la culture », ce mot qui a conservé tant de prestige à Boston, la culture de l'intelligence et du caractère. Son dévouement absolu à ce but était vraiment religieux. On peut en croire là-dessus Freeman Clarke qui, d'ordinaire, fait certaines réserves quant à la religion proprement dite de Margaret. Les tendances de cette amie lui semblaient empreintes d'une intensité trop personnelle pour atteindre à l'abnégation absolue qu'exige le christianisme et elle avait à un trop haut degré, pour être chrétienne à son gré, le

culte exagéré et orgueilleux des grandes individualités.

Très certainement, la foi pure et simple, telle que nous l'entendons, eût été difficile à un esprit critique, perpétuellement interrogateur comme l'était celui de Margaret; elle appartenait à l'Église unitaire qui laisse un champ illimité au libre examen, et elle profitait de cette liberté. Son Journal renferme cependant de belles et ardentes prières. En voici une : — « Père béni, anéantissez, sans leur laisser le temps de croître, tous mes vains désirs; conduisez-moi, par quelque chemin que ce soit, vers la vérité et vers la bonté; ne permettez pas que je passe d'une idole à une autre; ne permettez à rien de bas de déformer un esprit peut-être mal meublé et en désordre, mais large et vivant... »

Après avoir entendu un sermon sur la nature de nos devoirs personnels et sociaux, elle écrit :

« Je commence à espérer que le temps et le travail pourront me donner la force de mépriser les parties vulgaires de la félicité humaine et de vivre comme il convient à une créature immortelle. O mon Père! apprenez-moi à déraciner de mon cœur la fausse fierté et l'égoïsme, inspirez-moi une vertueuse énergie, aidez-moi à me perfectionner dans tous les talents qui peuvent servir au bien éternel d'autrui et de moi-même!

Elle reconnaissait avec un certain effroi que l'orgueil était le plus fort de tous ses sentiments, que ses affections prenaient une forme unique, celle de l'admiration et de l'enthousiasme, sans qu'elle éprouvât le besoin de s'appuyer sur l'ami. La *self consciousness*, la conscience perpétuelle et vraiment excessive de soi, si essentiellement protestante et anglo-saxonne, l'obsédait. Éperdue devant ce problème dont elle-même était l'objet et dont elle n'avait jamais pu se détourner depuis son enfance, Margaret entreprenait de longues promenades, marchant vite jusqu'à la fatigue, fuyant le pire des tourments et résolue à se mettre « dans un état de prière ».

Pour les âmes de bonne volonté qui n'ambitionnent que de grandir leur domaine spirituel, le miracle demandé se produit toujours. Vers la fin d'une longue et froide journée d'automne, Margaret, chassée par le conflit déchaîné dans son âme, comme étaient chassées par le vent les feuilles mortes, arriva dans un endroit où les arbres se pressaient autour d'un petit étang aux eaux noirâtres. « Tout était sombre et silencieux; soudain le soleil déchira les nuages, il se répandit en douceur transparente. » Et avec cette clarté inattendue passa dans son âme un « rayon du vrai soleil » dont l'éclat ne la quitta plus. Elle était parvenue à résoudre le problème, elle comprenait

à la fois la lutte où elle avait failli succomber et les illusions qui jusque-là rendaient la victoire impossible. « Je vis qu'il n'y a pas de *moi*, que l'égoïsme est une folie, le résultat mauvais des circonstances, et que je n'avais souffert que pour avoir cru à la réalité du *moi*; et que je n'avais qu'à vivre dans l'idée du *tout* pour que tout me fût donné. Cette vérité me vint et je la reçus sans hésiter; de sorte que je fus en un instant emportée vers Dieu... »

Dès lors elle accepta avec sérénité ce qui lui avait paru insupportable, elle accepta que le monde proprement dit ne lui rendît point justice.

Les railleries n'étaient pas, il faut l'avouer, ménagées à Margaret, et même un amour-propre moins aiguisé que ne l'était le sien aurait pu en souffrir. Il y a cinquante ans, les femmes *géniales* ne jouissaient pas en Amérique de la faveur qu'elles ont acquise depuis. On avait peur des savantes, on les renvoyait volontiers aux soins exclusifs de la famille et du ménage. Tandis qu'un groupe d'admirateurs fervents se formait autour de celle qui devait devenir « la prophétesse du mouvement féministe », un grand nombre traitaient de ridicules les prétentions de Miss Fuller. Emerson lui-même, avec qui elle fut mise en rapport par une Anglaise éminente, Harriet

Martineau, nous fait entendre, dans le récit de leur première entrevue, que les légendes débitées sur son compte n'étaient pas sans quelque fondement. Il lui trouva un air de distinction, une toilette de bon goût, mais son esprit sarcastique, la façon qu'elle avait d'ouvrir et de fermer incessamment les paupières, les intonations nasales de sa voix, lui déplurent au point qu'il se dit : « Voilà une connaissance qui n'ira pas loin ».

Il se trompait. Margaret était bien résolue à conquérir l'amitié du penseur en qui s'incarne toute la grandeur morale et intellectuelle de l'Amérique. Abordant les idées générales, elle eut vite réussi à lui prouver que la satire n'était qu'un jeu de son talent qui avait d'autres cordes; et, sans jamais subir son charme autant qu'elle l'eût voulu, il lui rendit peu à peu pleine justice. Le temps augmenta l'estime qu'il ressentait pour ce caractère, où, selon son expression, « l'on découvrait de plus en plus des facultés et des puissances, élevées comme autant de plates-formes ou de terrasses successives les unes au-dessus des autres ». Elle était vraiment digne de ce cercle d'amis qui font dire à Emerson : « Tout ce qu'il y a d'art, de pensée, de dignité dans la Nouvelle-Angleterre semble se rattacher à elle. » Les femmes citées pour leur beauté et leur esprit, les savants, les artistes, les personnalités les plus

distinguées se disputaient l'honneur de l'approcher, et partout — c'est encore Emerson qui parle, — on eût dit la reine de quelque cour d'amour portant la clef de toutes les confidences et décidant en dernier ressort toutes les questions.

Cette charge d'âmes n'était rien moins qu'une sinécure. Elle s'intéressait à chacun avec autant de dévouement que de clairvoyance, s'étant composé une grande famille d'amis envers lesquels elle se reconnaissait des devoirs, toujours admirablement remplis, sans rien négliger, ni rien confondre. Elle était le conseil, elle était le guide; jamais créature humaine n'exerça une plus haute influence sur d'autres vies.

Cependant, lorsqu'en 1833, Mr. Fuller manifesta le projet de prendre sa retraite à la campagne et de s'y livrer tout entier à l'éducation de ses plus jeunes enfants, Margaret n'opposa ni une plainte ni un regret apparent à des intentions si désolantes pour elle. Cambridge, la ville universitaire, avec ses cénacles académiques, sa société savante et choisie, son cercle de grands esprits plus nombreux alors qu'à aucune autre époque, était doublement sa patrie. Elle y recevait un encens brûlé par l'élite intellectuelle de l'Amérique. Quitter de pareils amis devait être le plus grand des sacrifices. Elle n'hésita pourtant pas à le faire; il lui suffit d'emporter ses livres. Mr. Fuller s'occupait

de travaux historiques; elle devint son secrétaire zélé. Elle écrit gaiement à une amie : « C'est la première fois de ma vie que je n'ai personne à qui parler, j'entends de mes petites fantaisies personnelles. Eh bien, je supporte cette privation avec une singulière philosophie. Voulez-vous savoir comment je passe mon temps sans société ni exercices? Jusqu'à deux heures, quelquefois plus tard, je verse des idées dans la tête des petits Fuller! Il s'en perd beaucoup, mais les quelques gouttes qui restent réjouissent infiniment la vue de mon père. Puis je reçois mes lettres; c'est mon unique plaisir, selon l'idée que la plupart se font du plaisir. »

Elle en trouvait certainement un très grand dans l'accomplissement du devoir. A quatre petits élèves, ses frères et sœurs, Margaret enseignait trois langues, en même temps que l'histoire et la géographie. Elle avait en outre beaucoup de couture à faire; car, dans ces familles puritaines des premiers temps, toute la supériorité imaginable ne dispensait pas les femmes des travaux de leur sexe, quelque peu dédaignés aujourd'hui par beaucoup d'Américaines qui ne vont pas à la cheville de Margaret Fuller. Elle avait à soigner sa mère et sa grand'mère, presque toujours souffrantes. A ses propres études elle ne consacrait guère que trois soirées par semaine. L'excès de fatigue la

rendit malade si gravement, qu'on crut qu'elle allait mourir, et c'est alors que son père lui dit pour consoler ce qu'il croyait être ses derniers moments : « Ma chère enfant, j'ai pensé à vous toute la nuit, et n'ai pas pu découvrir que vous eussiez un seul défaut. Il y a en vous des imperfections comme chez tous les mortels, mais des défauts, non, je n'en vois aucun. »

Ces paroles lui restèrent comme un gage de tendresse quand, peu de temps après, le père qu'elle avait craint et vénéré tomba victime du choléra. Il laissait des affaires assez embarrassées ; il fallut que Margaret aidât à administrer une fortune très diminuée par de mauvais placements, qu'elle acceptât de nouvelles responsabilités. Concilier ce qu'elle devait aux autres et ce qu'elle croyait se devoir à elle-même fut dès lors sa grande préoccupation.

Le premier sacrifice que sa conscience exigea d'elle fut celui d'un voyage en Europe qu'elle préparait depuis deux ans et qu'elle trouvait l'occasion de faire dans des conditions exceptionnelles en compagnie de Miss Martineau, qui lui eût ouvert le monde littéraire et politique. Sa mère la suppliait de partir, mais elle jugea qu'elle lui devait ses soins et qu'elle aurait tort de toucher à la réserve d'argent nécessaire pour achever l'éducation des enfants.

Le sourire aux lèvres, elle resta, heureuse de sentir qu'à deux reprises elle avait oublié ses propres intérêts pour l'amour des siens et trouvant la seule consolation possible à la mort de son père dans le sentiment qu'elle avait agi comme il l'eût souhaité. Si l'on considère l'importance que Margaret attachait à la culture personnelle, au perpétuel développement de toutes ses facultés, on appréciera mieux la portée d'un acte d'abnégation si simplement accompli. Mais, au fond, elle sentait que les plus intéressants voyages et la fréquentation de toutes les lumières de l'Europe ne lui eussent rien donné qui valût les leçons de désintéressement et d'empire sur elle-même qu'elle tirait de l'adversité.

II

Vers 1840, se produisit, au cœur de la Nouvelle-Angleterre l'éclosion d'une renaissance d'espèce particulière dont la durée fut de quarante-cinq ans et qui laissera des traces dans les actes et dans les œuvres des générations futures. On peut considérer le *transcendantalisme* comme une réaction contre l'étroitesse puritaine à peine modifiée par la philosophie du XVIIIe siècle, et sur laquelle s'était greffée l'âpre poursuite des intérêts matériels telle que la

pratiquèrent les premiers pionniers. Ce fut une revanche très aristocratique de l'Idéal. Il y entra beaucoup d'éléments étrangers empruntés aux grandes époques de la Grèce et de l'Italie, à l'âge glorieux d'Elisabeth en Angleterre, à la pensée philosophique allemande, et enfin au système de régénération sociale qu'on appelle en France le *fouriérisme*. L'école transcendantale se distinguait par l'exclusion de toute méthode et par l'absolue liberté de discussion ; elle se séparait avec quelque hauteur de la vie courante de ce monde, et préconisait d'abord la sympathie, les sentiments exaltés. Ses racines remontent dans la mère patrie à Carlyle ; mais Emerson fut le grand-prêtre pour ainsi dire du transcendantalisme américain. Retiré à Concord, un village des environs de Boston, il s'y entoura d'hommes éminents, qui, les uns isolés, les autres réunis en phalanstère, remuaient des idées, tout en travaillant de leurs mains pour la plupart. Ceux qui composaient la société communiste de Brook Farm allèrent dans ce double travail plus loin que les autres. Et de tous côtés des pèlerins se dirigeaient vers cette *blanche lumière*, l'esprit si universel d'Emerson, pour le consulter comme un oracle, pour se faire initier par lui à la vie intérieure, au monde caché de l'âme. Margaret Fuller devait avoir sa place dans cette renaissance spirituelle et elle l'eut en effet. On la mit

à la tête de la Revue trimestrielle, le *Dial*, organe du transcendantalisme; une caricature du temps la représente en Minerve traînant une charrette d'Illuminés. Elle habitait alors Boston et y dirigeait, avec une autre femme distinguée, Élisabeth Peabody, la célèbre école de Bronson Alcott.

Nous l'avons quittée en 1836, au moment où un dévouement admirable à ses frères et sœurs allait la décider à vaincre son orgueil pour tirer quelque gain des talents qu'elle avait acquis sans autre but que celui de la « culture personnelle ». Elle commença par enseigner le latin et le français, puis ajouta à sa tâche des cours d'allemand et d'italien, donnant encore dans l'intervalle deux ou trois leçons particulières, et consacrant une soirée par semaine au rôle de lectrice chez le grand prédicateur Channing, pour qui elle faisait des traductions de vive voix; tout cela en dépit de maux de tête nerveux qui lui rendaient étrangement pénible tout travail régulier. Le défaut de Margaret fut toujours de mépriser les limites du pouvoir cérébral et de la vigueur physique. Ces efforts excessifs détruisirent l'équilibre de sa santé; mais elle prétendait vivre en si bonne intelligence avec la maladie qu'elle ne la redoutait que comme perte de temps. Et, en effet, des souffrances continuelles ne l'empêchaient pas de s'occuper activement du *Dial*. Presque tous ses ouvrages y parurent, au

moins en partie, son étude sur Gœthe entre autres, l'ébauche de son livre principal : *La femme au* XIXe *siècle*, et beaucoup d'articles de critique qu'on retrouve, avec des souvenirs de voyage intéressants, dans les volumes : *L'art, la littérature et le théâtre; — La vie du dehors et la vie du dedans; — Chez nous et à l'étranger.*

Quel que soit le mérite de ces pages écrites, elles ne donnent pas la mesure de ce que Margaret prodiguait de talent dans la pédagogie et dans la conversation. Ses élèves, à l'émulation desquelles, sans faiblesse et sans transactions d'aucune sorte, elle offrait toujours les exemples les plus hauts, s'occupant avant tout à développer le côté noble et robuste de leur nature, ses élèves de tout âge l'adoraient. Comme professeur elle a laissé des souvenirs impérissables à Boston et aussi à Providence, où, pendant deux ans, elle consentit à diriger la classe supérieure d'une école de filles. Mais c'était à Concord surtout qu'elle dépensait, sans compter, la matière de maints beaux livres dans des entretiens avec un groupe d'interlocuteurs dignes d'elle : Emerson, le docteur Ripley, Thoreau, Hawthorne, les Channing et bien d'autres.

Henry Channing, celui de ses amis qui a peut-être été le plus près d'avoir de l'amour pour elle, nous la peint dans ses Souvenirs comme une Sibylle, apparaissant d'une façon rapide et inter-

mittente au milieu de ces apôtres du nouveau qui trouvaient le monde trop étroit et trop mesquin pour eux et étaient allés en dehors de lui « affirmer à tout hasard la liberté de l'inspiration ». Il n'y avait pas de réunion sans elle, elle y apportait « la parole vivante ». Son attitude en ces circonstances était remarquable. Jamais elle ne se montra pressée de parler; on la voyait au contraire absorbée dans ce qui se disait autour d'elle, écoutant, observant; puis, le moment venu, elle résumait tout ce qui venait d'être dit; après quoi, elle développait ses propres vues, lentement d'abord, puis, comme emportée par une impulsion irrésistible; les images les plus heureuses se succédaient dans son discours, les lieux communs même prenaient de l'originalité en passant sur ses lèvres; elle était l'éloquence en personne. Deux causeries sur l'éducation et sur la spontanéité ont été particulièrement citées parce qu'elles combattaient quelque peu les idées professées à Concord. Margaret attachait plus de prix que la plupart des transcendantalistes au bon sens et à la réflexion; elle se méfiait de l'utopie.

« Mes espérances, nous dit-elle, mes espérances, quant au sort futur de notre race sur la planète où nous sommes, sont plus bornées que celles de la plupart de mes amis. J'accepte les limites de la nature humaine, et je crois qu'une des meilleures

conditions de progrès est de s'y soumettre. Cependant, il est vrai que toute noble chimère, toute manifestation poétique prophétise à l'homme sa destinée essentielle. Si l'homme n'était pas plus confiant dans l'avenir que les faits du moment ne l'autorisent à l'être, il resterait inerte, il n'avancerait pas. C'est à cause de cela que je sympathise avec ce qu'on appelle le parti transcendantal et que son but me paraît se rapprocher de la vérité. »

Elle sentait d'ailleurs que ses amis étaient en opposition avec l'état social et politique, avec l'esprit et les besoins de leur pays.

« Rien n'a, depuis la Révolution, appelé l'Amérique à des sentiments très élevés; l'effet d'une prospérité continue est le même sur les nations que sur les individus : il laisse sans développement les plus nobles de nos facultés. La diffusion superficielle du savoir, à moins qu'on ne travaille sans relâche à en approfondir les sources, vulgarise plutôt qu'elle n'élève la pensée d'une nation. Les circonstances ont créé chez nous beaucoup de gens superficiels, irrévérents et plus pressés de bien vivre au point de vue matériel que de la vie mentale et morale. »

Ce jugement n'est-il pas conforme à l'idée que nous nous faisons en général des Américains? Nous ne soupçonnons pas cependant à quel point les exagérations mêmes du transcendantalisme ont

contribué, comme s'y attendait Margaret, au progrès spirituel d'un pays neuf qui n'est pas encore entièrement formé, mais où la semence, tombée du vieux monde, lève aujourd'hui avec une richesse étonnante. Margaret avait raison de dire : « Combien ceux d'entre nous qui ont été pétris selon les méthodes européennes auraient à désapprendre et à laisser de côté s'ils voulaient agir ici ! » Les « illusions littéraires » qui enchantaient les disciples d'Emerson ne pouvaient suffire à la masse du peuple, mais l'exemple des êtres d'exception qui transportèrent à Concord, avec une conviction profonde et un parfait désintéressement, l'Angleterre classique, l'Allemagne des philosophes, l'Italie de la Renaissance, la France des réformes libérales et humanitaires, cet exemple inaccessible et pourtant salutaire fut comme un phare éblouissant qui fixa quand même les regards d'une foule pratique, exclusivement occupée de spéculations lucratives. Ce cri de *Sursum corda!* ne devait pas être perdu.

L'autorité qu'elle exerçait dans les conférences des transcendantalistes et l'influence qu'avait sa parole sur les jeunes élèves confiées à ses soins révélèrent à Margaret sa véritable voie. Puisque en causant elle obtenait de si bons résultats, n'était-il pas de son devoir d'aider d'autres femmes à exceller dans la conversation et à surmonter

d'abord « cette sorte de vanité qui se déguise en modestie, empêchant beaucoup d'entre elles de sortir des généralités vagues et des commérages oiseux » ? En outre, la conversation lui procurait à elle-même des joies infinies. « C'est, disait-elle, mon élément. J'ai besoin d'être appelée au dehors et jamais je ne pense seule sans imaginer un interlocuteur. Est-ce ma nature ou la force des circonstances, je n'en sais rien, mais c'est mon habitude... L'écriture, après tout, est chose morte. Oh! mes chers vieux Grecs qui *parlaient tant*, non pour briller, mais pour apprendre, pour enseigner, pour dégager le cœur, pour éclaircir l'esprit! »

Elle imita les Grecs. Les fameuses conversations de Boston commencèrent le 6 novembre 1839 dans le salon de l'amie et coadjutrice de Margaret, une autre pédagogue émérite, Miss Peabody.

Le monde proprement dit, cela va sans dire, tourna en ridicule cette tentative, il s'égaya aux dépens de la Corinne yankee. Mais, si sensitive qu'elle fût, elle ne se laissa pas émouvoir, persuadée que les lacunes de l'éducation féminine ne pouvaient être comblées que par l'étude prolongée, l'échange des idées et le stimulant de l'effort mutuel.

Vingt-cinq femmes, appartenant à la meilleure société, répondirent à son appel. Margaret avait

choisi de parler sur la mythologie grecque. Les raisons qu'elle donna pour cela étaient les suivantes : ce sujet est absolument à part de toute question locale trop excitante; il est sérieux, sans être solennel, riant aussi bien que profond, suffisamment large, puisqu'il donne l'expression complète d'une civilisation, et généralement connu, associé à toutes nos idées d'art.

Margaret ne voulait pas qu'on l'écoutât avec une attention passive, elle tenait à être interrogée et discutée. D'abord il fut assez difficile d'obtenir ce résultat : sur les vingt-cinq personnes présentes, dix seulement prenaient part à la conversation; mais, ensuite, les autres s'armèrent de courage, on aborda un terrain commun de tolérance où Miss Fuller présidait avec une adresse charmante, faisant valoir les autres, sans chercher, quant à elle, à produire de l'effet, quoique son enthousiasme si intelligent, l'incomparable éclat de sa parole prissent d'assaut tous les esprits et tous les cœurs.

Son succès fut tel qu'il lui fallut recommencer l'année suivante une nouvelle série de conférences; cette fois, elle traita des beaux-arts, les présentant comme un dédommagement à l'inévitable prose de la vie. Les beautés que la vie ne revèle pas peuvent, en guise de compensation, disait-elle, s'exprimer soit sous forme de musique

ou de poésie, soit au moyen de la peinture ou de la statuaire; mais la recherche du beau ne doit jamais outrepasser la limite de nos devoirs personnels et sociaux, car alors cette poursuite du plaisir esthétique nous empêcherait d'atteindre à la suprême beauté. Une vie vraiment poétique n'est pas une vie de dilettante.

Et à cette question : « Qu'est-ce que la vie? » Margaret répondit, après avoir laissé se produire beaucoup de points de vue différents : « La vie éternellement aimante et créatrice, c'est Dieu; or dans la nature humaine, il y a un pouvoir analogue d'amour et de création par l'exercice duquel nous ajoutons constamment à la somme totale de l'existence, devenant en quelque façon semblables à Dieu, à mesure que nous laissons derrière nous l'ignorance et le péché pour nous appliquer mieux à donner, aussi bien qu'à recevoir, le bonheur. »

Pendant six ans, du mois de novembre au mois d'avril, Margaret Fuller continua ainsi à diriger des conversations sur la morale, l'idéal, la famille, l'église, la société, la littérature, l'éducation, etc., en appuyant toujours sur l'influence de la femme. Pendant la belle saison, elle prenait quelquefois un repos bien gagné. De jolies impressions intitulées *Un été sur les lacs* le prouvent et, en les lisant, on ressent une sorte de soulagement, tant

il semble que ses forces, affaiblies déjà, eussent besoin de se retremper.

En 1844, elle prit congé, à regret, de l'auditoire qui n'avait pas cessé de lui être fidèle et chez lequel son enseignement avait jeté le germe de ce qui assure la grande supériorité des Bostoniennes de nos jours, le goût de la conversation sérieuse et générale, l'art d'écouter, la logique, la facilité d'élocution, l'habitude de discuter sans passion et sans aigreur. Loin de s'enorgueillir du bien qu'elle avait accompli, elle se réjouissait pour son propre compte du résultat de ces longues relations avec des esprits si nombreux, si divers. Ce fut alors qu'elle écrivit dans son journal : « Oui, la vie est vraiment digne d'être vécue! »

Ce qui l'enleva aux Conversations fut une offre avantageuse que lui faisait Horace Greeley, alors directeur de la *New York Tribune*.

Il s'agissait d'aborder un plus grand théâtre où ses idées auraient un tout autre retentissement qu'à Boston, et elle espérait enfin trouver le temps nécessaire pour achever un livre, ce que ses devoirs scrupuleusement remplis envers une nombreuse famille ne lui avaient pas permis jusque-là. Margaret Fuller avait dépassé la trentaine, ses frères étaient entrés dans des carrières de leur goût, sa jeune sœur avait épousé l'un des Channing, sa mère pouvait partager son temps entre

plusieurs enfants heureux de la recevoir; elle-même trouvait à New-York une cordiale hospitalité chez les Greeley; Margaret pensait donc avoir acquis le droit de participer plus qu'elle ne l'avait fait encore à la vie publique.

Le changement d'atmosphère dut lui être bon; elle trouva cependant difficile de soumettre son esprit indépendant aux obligations quotidiennes du journalisme; mais New-York, plus cosmopolite que Boston, fut pour elle comme un avant-goût de l'Europe. Elle s'y fit de nombreux amis, quoique ceux qui ne la voyaient qu'à distance fussent trop prompts à la traiter de bas-bleu ridicule, et que dans le monde elle continuât d'éprouver cette impression d'isolement ressentie dès son enfance. Sa correspondance avec ses frères nous la montre préoccupée toujours de sa mère qui était restée dans la Nouvelle-Angleterre. Au cours d'une de ses lettres, très doucement d'ailleurs, elle reproche à son frère Richard de ne pas tenir compte d'une fantaisie de jardinage manifestée par Mrs. Fuller. « Je sais bien que vous faites tout ce que vous pensez qu'elle peut attendre d'un bon fils, je sais que vous ne négligez jamais aucun devoir positif, j'ai peur cependant que vous ne témoigniez pas assez de sympathie pour ses goûts... N'oubliez pas que les moindres attentions ont leur importance et que ce n'est pas en servant ceux que nous aimons

à notre manière, mais à la leur, que nous pouvons réellement leur être agréable... »

La personne qui pensait d'une façon si parfaitement féminine à tous les petits détails susceptibles d'embellir l'intimité, provoquait au moment même de véhémentes critiques par la publication d'un ouvrage qui fit autant de bruit en Angleterre qu'en Amérique : *La femme au* XIXe *siècle*. L'une des premières elle avait osé réclamer pour son sexe la liberté individuelle et la justice légale qui sont accordées aux hommes : « L'homme et la femme, ajoutait-elle, sont les deux moitiés d'une même pensée... Je crois que le développement de l'un ne peut être effectué sans celui de l'autre. »

Ce qui l'intéresse, ce ne sont pas des droits quelconques pour la femme en particulier, mais les progrès de l'humanité en général par le triomphe de la justice, la suppression des préjugés, de la vanité, de l'égoïsme, seule conquête précieuse et nécessaire. La femme ne demande pas à agir et à dominer en tant que femme, elle veut se développer en tant que nature, apprendre à discerner en tant qu'intelligence, vivre libre et sans entraves en tant qu'âme.

Margaret voudrait voir toutes les voies ouvertes à la femme comme à l'homme; mais elle compte sur le sentiment de la mesure, si frappant chez

elle-même et qu'un peu gratuitement peut-être elle accorde à toutes ses sœurs, pour ne pas donner dans des revendications trop bruyantes :

« Toujours l'âme vous dit à toutes : « Chérissez « vos plus belles espérances comme une foi et « conformez-y vos actes ; ce sera le moyen effectif « d'amener leur réalisation. »

Des éléments les meilleurs de la nature humaine, de la grandeur, de la gloire finales assurées à notre commune destinée, Margaret ne douta jamais ni pour les hommes ni pour les femmes, qu'elle ne consentait point à séparer.

Depuis lors, beaucoup d'émancipées qui prétendent la suivre sont tombées dans des extrêmes qu'elle eût réprouvés; quoiqu'elle tînt pour la parfaite égalité des sexes devant la loi et la morale, elle ne voulait pas que la femme devînt la rivale de l'homme, encore moins son adversaire, mais tout au contraire son harmonieux complément.

Ce ne fut qu'au mois d'août 1846 que Margaret Fuller put enfin réaliser ce voyage en Europe qui avait été le rêve de sa vie. Admirablement préparée par ses études et ses relations à goûter tout ce que l'ancien monde lui promettait, elle partit en bonne et intelligente compagnie et commença par l'Angleterre cette visite que devaient prolonger des événements imprévus et qui dura près de

quatre ans. Une élite lui fit accueil : elle fut reçue par le poète Wordsworth, par les Carlyle, mari et femme, par la romancière Joanna Baillie, par son ancienne amie Miss Martineau, qu'elle continuait d'admirer malgré la sévérité de certain livre sur l'Amérique; par Miss Berry, l'amie de Walpole, charmante encore à plus de quatre-vingts ans. C'était le beau temps de Dickens et de Thackeray; elle eut l'occasion d'entendre l'éloquente parole de Fox, mais celui qui l'intéressa le plus fut Mazzini, le patriote italien, alors réfugié à Londres. De tous, elle trace dans son journal des portraits d'une grande vivacité, quelquefois à l'emporte-pièce, par exemple quand elle parle de Carlyle :

« Même pour qui a été habitué par la lecture à son esprit merveilleux, à l'exubérante richesse de ses écrits, sa conversation est encore un étonnement, une splendeur dont on supporte à peine l'éclat; mais il ne cause pas, il harangue. C'est le malheur accoutumé de ces hommes marquants; ils ne peuvent accorder à d'autres esprits l'espace nécessaire pour respirer et se manifester dans leur atmosphère, et ils se privent ainsi du rafraîchissement et de l'instruction que le plus grand ne doit jamais cesser d'attendre de l'expérience du plus humble. Carlyle est certes arrogant, mais dans cette arrogance, il n'y a ni petitesse ni amour

propre, c'est l'arrogance héroïque de quelque vieux conquérant scandinave; c'est sa nature, c'est l'impulsion indomptable qui lui donne le pouvoir d'écraser les dragons... »

Cependant, tout en lui rendant hommage pour avoir « plus qu'aucun homme, plus que mille hommes ensemble renversé les semblants et les conventions qui obcurcissaient l'histoire », elle se lasse de ses incessants monologues, de ses paradoxes énormes et ne s'incline pas devant sa force titanique; elle le quitte plus résignée, dit-elle, à être imparfaite, puisque la destinée permet que de si nobles êtres ne soient après tout que ceci ou cela. « Carlyle n'est qu'un lion. » Elle l'admire, mais elle aime sa femme, qu'elle trouve pleine de grâce et d'intelligence, quoiqu'elle ne parle guère (qui peut parler quand son mari est là?), et dont les yeux tristes sont charmants.

Tandis que Margaret Fuller osait discuter ce géant, Carlyle écrivait à Emerson un éloge presque sans réserve des qualités de Miss Fuller, qualités uniques, lui semble-t-il, chez les femmes-auteurs qu'il a rencontrées, et rares aussi, Dieu le sait, chez les hommes de lettres : une noblesse chevaleresque à toute épreuve, un esprit héroïque auquel on peut quelquefois reprocher de l'étroitesse, mais qui ne manque jamais d'élévation.

La « saison » était passée à Londres, et Margaret s'en réjouit plutôt, redoutant de voir la parade du luxe et de la richesse contraster avec la misère angoissante qui saute aux yeux dans les rues et lui paraît être le symptôme d'une inévitable révolution sociale. Elle s'élance vers Paris, où son nom n'est pas inconnu, car ses essais sur la littérature américaine y ont paru en français dans la *Revue indépendante*, et la critique s'est occupée déjà de sa *Femme au* XIXe *siècle*.

Là aussi, elle trouve une pléiade de beaux esprits et de grands artistes. C'est à George Sand que Miss Fuller alla rendre ses premiers hommages : ces deux femmes si différentes causèrent longtemps et furent ravies l'une de l'autre. Chez George Sand, Margaret fit la connaissance de Chopin et du poète polonais Mickiewicz; elle fut reçue aussi par Lamennais et eut la bonne fortune de saluer, dans le cabinet de travail où il la reçut, Béranger, pour qui elle n'avait pas de lettre d'introduction. A la Chambre, elle entendit M. Berryer, qu'elle juge moins fort que certains orateurs américains.

En revenant d'un bal des Tuileries, elle rend justice à la grâce des Parisiennes. Dans ce même bal, elle a rencontré l'astronome Leverrier en habit d'académicien : « Il errait dans la foule comme un homme qui a perdu et non pas décou-

vert sa planète. On eût dit qu'il trouvait malaisé d'échanger la musique des sphères contre celle des violons. »

Aux Français, elle applaudit passionnément Rachel, qu'elle trouve digne de la Grèce antique. Sur le théâtre en France, ses éloges ne tarissent pas, tandis qu'en Angleterre elle a été plus que désappointée. A propos du Théâtre Italien, cependant, son goût paraît fort discutable; elle ne se laisse charmer ni par la Grisi, ni par la Persiani, ni par Mario; Lablache seul l'a satisfaite. Elle commet bien d'autres hérésies dans ses jugements en matière de littérature et de beaux-arts. Beaucoup d'Américaines ont encore trop de tendance, comme Margaret elle-même, à trancher en ne se fondant que sur leur goût individuel, sans respect pour l'opinion générale, avec une certaine tendance plutôt à la braver pour être originales à tout prix.

« Chez Margaret, a écrit Emerson, comme chez la plupart des gens cultivés de ce pays-ci, l'amour de l'art n'était pas du tout technique, c'était plutôt une sympathie avec l'artiste dans la protestation que son œuvre dirigeait contre la difformité de nos mœurs quotidiennes. Cela voulait dire qu'elle s'entendait avec lui, quant à l'éloquence de la forme, qu'elle aspirait comme lui à une vie supérieure. Dès que sa conversation touchait aux mystères de

l'exécution et à l'effet artistique, on ne pouvait plus se fier à elle... »

C'est ainsi que, parmi les peintres, Margaret déteste Léonard de Vinci, sous prétexte qu'elle tient à une expression simple et directe de la pensée. Sa critique, souvent âpre et véhémente perd de sa valeur en bien des circonstances parce qu'elle ne repose sur rien d'universel.

Elle quitta Paris pour aller, malgré la fatigue d'un long trajet en diligence et en bateau, saluer à Avignon la tombe de Laure; puis, à Marseille, elle s'embarque à destination de Gênes.

Il serait beaucoup moins intéressant pour nous que pour les lecteurs américains de suivre Margaret dans son voyage à travers l'Italie et d'enregistrer ses rencontres avec les grands personnages, les célébrités diverses de chaque ville. Ce qu'elle voit sans plaisir, c'est la horde mêlée de ses compatriotes cosmopolites, « des gens qui se disent Américains, de misérables Esaüs, indignes de leur droit d'aînesse, absorbés quand ils sont chez eux par la soif du gain, le désir de paraître, et incapables à l'étranger d'apprécier autre chose que les équipages, la toilette, la bonne chère. »

En revanche, elle eut grand plaisir à constater qu'un groupe de peintres et de sculpteurs américains étudiaient sérieusement à Rome.

Son séjour dans la Ville Éternelle fut si long

qu'elle y devint presque Romaine, très considérée et très adulée par les hautes personnalités du monde libéral qui développait de jour en jour des projets naturellement sympathiques à une républicaine protestante. Margaret s'intéressait mille fois plus encore à la condition et à l'avenir du peuple italien qu'aux ruines du passé, si précieuses qu'elles pussent être. Elle croyait voir poindre l'ère de liberté théocratique rêvée par Mazzini, l'unité italienne sous la forme d'une république idéale dont le pape, indépendant de tous les souverains, représenterait le principe.

Beaucoup de nobles esprits se laissèrent prendre à cette chimère. L'Italie était électrisée par la révolution : en 1848, presque au moment même où, chez nous, tombait Louis-Philippe, Naples et la Sicile se soulevèrent; Milan, Modène et Parme chassèrent leurs princes; l'aigle d'Autriche était détronée à Venise, le vice-roi forcé de capituler à Vérone; l'Italie une et indépendante semblait à la veille de surgir. Mais Pie IX ne suivit pas le mouvement; bien loin d'être l'allié des républicains, comme ceux-ci l'avaient follement espéré, il devint leur adversaire et se réfugia à Gaëte. Une assemblée constituante ne s'en ouvrit pas moins; le prince de Canino, neveu de Napoléon, y parut parmi les députés, côte à côte avec Garibaldi; la *Marseillaise* éclata dans les rues et,

le 9 février 1849, toutes les cloches sonnèrent la naissance d'une république romaine.

Le journal de Margaret Fuller à cette époque déborde d'enthousiasme; elle décrit en détail les scènes dont Rome est le théâtre, cortèges, manifestations de toute sorte; elle voit la procession des députés monter au Capitole sous l'escorte de la garde civique. Là fut promulgué le décret qui annonçait la formation de la République, tout en garantissant au Souverain Pontife l'exercice du pouvoir spirituel, ce qui explique qu'un grand nombre d'Italiens, religieux d'ailleurs, aient donné dans le mouvement.

Sur ces entrefaites, le grand-duc de Toscane ayant été renversé à son tour, le roi de Sardaigne commença de craindre pour lui-même : « Il s'en ira, écrit alors Margaret, à moins qu'une intervention étrangère n'arrête le mouvement libéral. Toute la question est celle-ci : « Que fera la France? »

La France avait pour président Louis-Napoléon. Le triumvirat qui gouvernait Rome espéra en vain qu'il soutiendrait la cause révolutionnaire; tout au contraire, il décida l'expédition qui se termina par un siège, un bombardement et l'entrée des Français le 21 juin 1849. La défense, désormais inutile, persista jusqu'au 30 juin; le 2 juillet, Garibaldi partit avec ses troupes, suivi

par Margaret jusqu'à la place Saint-Jean-de-Latran : elle déclare n'avoir jamais rien vu de si beau ni de si triste que ses adieux à Rome. Depuis le commencement du siège, elle organisait activement des ambulances avec la princesse Belgiojoso et avait été nommée surintendante de l'hôpital des *Fate Bene Fratelli*. Jour et nuit, elle soigne malades et blessés, employant à les consoler cette puissance de sympathie, cette séduction de parole qui lui gagnaient partout des amis. La chute du parti auquel, de tout son cœur, elle s'était attachée fut pour elle un grand coup. Le 3 juillet commença tout de bon l'occupation française, avec application rigoureuse de la loi martiale.

Que fit Margaret, aussitôt que les portes furent ouvertes? Elle courut à Rieti retrouver un enfant que depuis trois mois elle n'avait pu embrasser, un enfant qui, sans que le monde s'en doutât, était le sien, et en même temps fut rendu public le mariage secret qu'elle avait contracté dès le mois de décembre 1847 avec le marquis d'Ossoli.

Cette révélation foudroyante produisit un effet très différent à Rome et en Amérique. Les anciens amis de Margaret furent quelque peu scandalisés par un mariage qui n'était nullement d'accord avec l'ensemble de ses idées et de sa vie, le marquis étant catholique, peu lettré apparemment, et moins âgé qu'elle de sept ou huit années. En Italie, on

comprit généralement qu'elle se fût laissée toucher par l'admiration qu'avait conçue pour elle, presque à première vue, un jeune homme aimable et bien né, qui, sous son influence, sans doute, avait embrassé les idées républicaines. Il parut tout naturel que la crainte d'être déshérité par sa famille, dont les membres principaux étaient attachés à la maison du Souverain Pontife, eût décidé le marquis à cacher son union avec une protestante.

Ossoli était officier dans la garde civique. Ses devoirs militaires le retenaient à Rome. La première année Margaret se partagea entre cette ville et Rieti, où il venait quelquefois passer le dimanche avec elle, voyageant la nuit pour cela. Ni l'un ni l'autre n'avait d'argent; elle mit son fils au monde en ces circonstances, ne put nourrir le petit Angiolino et le confia, non sans chagrin, à une *balia* de la campagne. Les événements politiques dont nous avons parlé la rappelèrent à Rome, que son mari ne pouvait plus quitter et où elle devait, en travaillant à un livre sur l'Italie contemporaine, assurer sa subsistance et celle de son enfant.

Le poste occupé par Ossoli sur les murs du Vatican était des plus exposés; il s'y conduisit en brave soldat, refusant de le quitter un seul instant, partageant avec des camarades nécessiteux les provisions qui lui arrivaient par intervalles. Malgré

le peu de sûreté des moyens de communication, Margaret trouvait moyen de lui rendre de périlleuses visites; ils s'affligeaient ensemble d'être séparés par le siège de leur enfant bien-aimé, dont ils n'avaient aucunes nouvelles. Seuls à Rome, Mrs. Story, la femme du sculpteur, et l'attaché d'Amérique à la cour pontificale étaient dans le secret. Margaret avait remis à la première son acte de mariage, qui assurait les droits d'Angelo à l'héritage et au titre de son père; en cas de mort des parents, Mrs. Story devait emmener l'enfant en Amérique, et il s'en fallut de peu qu'ils ne périssent tous les deux en effet, Margaret ayant rejoint son mari, le dernier jour du siège, au poste où il commandait une batterie directement exposée au feu de l'artillerie française.

Margaret retrouva son pauvre enfant à Rieti dans un état lamentable, réduit à l'état de squelette. L'indigne nourrice, ne comptant plus être payée, l'avait abandonné. Pendant un mois, sa mère le disputa passionnément à la mort; elle en oublia tout le reste. Ses soins, sa tendresse triomphèrent; Angelo guérit, l'humiliation d'avoir à cacher son mariage et sa maternité cessèrent pour Margaret.

Les nouveaux époux s'installèrent très simplement à Florence, avec une servante unique, ce qui n'empêchait pas Margaret de travailler à son

histoire d'Italie et de s'occuper dans les moindres détails de son enfant dont l'image riante remplit toutes les dernières pages du journal. Elle recevait aussi la société anglo-italienne de Florence, y compris la marquise Arconati, dévouée au mouvement libéral italien, et l'illustre ménage de poètes, Robert et Elisabeth Browning. Tous les habitués de ce modeste intérieur ont parlé de l'union intime des Ossoli, de l'admiration du marquis pour sa femme, de la tendresse profonde que celle-ci lui témoignait. On eût dit qu'elle se reposait de la *culture* surchauffée, excessive du milieu émersonien, des aspirations transcendantales de la Nouvelle-Angleterre auprès de ce représentant élégant et grave de la race italienne, chez qui dominait avant tout le parfait naturel. Elle a écrit de lui :

« Personne, sauf ma mère et quelques petits enfants, ne m'a jamais aimée de cette façon-là. A quelques-uns j'ai été obligée de m'expliquer et de me faire connaître ; d'autres ont éprouvé pour moi un mélange de fantaisie et d'enthousiasme excité par le talent que je puis avoir d'embellir la vie. Mais Ossoli m'aime par affinité toute simple. Il aime à être avec moi, à me servir et à me consoler... Il a très peu de ce qu'on appelle le développement intellectuel ; mais aucun de ses instincts n'a été faussé, ses affections sont pures et cons-

tantes, et le tranquille sentiment qu'il a du devoir est sans prix pour moi, qui ai vu de très grands défauts chez des gens de génie. »

Ailleurs, Margaret, parlant encore des mille gentillesses d'Angiolino, ajoute : « Je me sens si rafraîchie par cette jeune vie et Ossoli apporte tant de douceur dans chacune de mes journées, que je ne puis encore prendre sur moi de penser à l'avenir. Nous avons résolu de jouir du bonheur d'être ensemble autant que possible dans ce bref intervalle, le seul moment de paix qui nous sera peut-être jamais donné. Je me réjouis de ce qu'Ossoli a fait dans l'intérêt du parti libéral, mais les résultats en sont désastreux, d'autant plus que la force me manque terriblement. Tout mon espoir, c'est de ne plus être, ni dans la vie ni dans la mort, séparée d'Angiolino. »

Elle pensa cependant bientôt à revoir l'Amérique. Le marquis se prêta très volontiers à ce projet. Pour lui, comme pour beaucoup d'Italiens de ce temps, préoccupés d'un gouvernement meilleur, la grande république des États-Unis était une espèce de terre promise.

Au mois de mai 1850, Margaret écrivit à sa mère ce billet où palpite un singulier pressentiment :

« Oui, je crois que je serai la bienvenue avec mes trésors, mon mari et mon enfant. Et moi, j'ai

une telle hâte de vous revoir! Si quelque chose s'oppose à notre réunion en ce monde, pensez à votre fille qui toujours a au moins désiré faire son devoir et qui vous a toujours chérie de plus en plus à mesure que son esprit s'ouvrait pour découvrir l'excellence des choses. »

Suivaient de tendres messages à l'adresse de tous les siens, puis la même note triste et prophétique revenait vers la fin :

« J'espère que nous passerons encore quelque temps réunis en ce monde. Mais, si Dieu en décide autrement, ici-bas et après, ma mère chérie,

« Votre enfant qui vous aime,

« MARGARET. »

Pourquoi cette secrète inquiétude qui se révèle à chaque mot? Un esprit si ferme ne pouvait cependant se laisser émouvoir par ce que lui disait Ossoli de la prédiction d'une bohémienne qui, dans son enfance, lui avait recommandé de se défier de la mer?

Quoi qu'il en fût, on trouve dans le journal une ardente prière pour que son enfant ne périsse pas durant le voyage, soit par quelque maladie, soit parmi les flots, ou du moins pour qu'en cas de malheur, Ossoli, Angelo et elle-même puissent disparaître ensemble.

Hélas! tout ce qu'elle avait vaguement redouté

s'accomplit. L'*Elisabeth*, où ils s'embarquèrent à Livourne, était un bateau marchand. Ils l'avaient choisi pour des raisons d'économie, et aussi parce qu'ils devaient y retrouver des amis. Le capitaine, presque aussitôt, tomba malade et mourut de la petite vérole avant d'avoir atteint Gibraltar, où il fallut relâcher. Le petit Angelo, atteint du même mal, après que l'on eut repris la mer, leur donna de grands soucis. Enfin, pendant une pénible traversée, l'*Elisabeth* fut assaillie, en vue même de New-York, par la tempête. Elle se brisa, le 18 juillet, sur la côte de Fire Island. A quatre heures du matin, un terrible fracas arracha les passagers à leurs cabines, et aussitôt ils se virent perdus.

Margaret fut héroïque : elle enveloppa son fils le plus chaudement qu'elle put et s'efforça, par ses chansons et ses baisers, de l'endormir. Ossoli portait partout des paroles d'encouragement, des soins, de la pitié, en s'oubliant lui-même; il priait avec ferveur d'une façon qui édifia tout l'équipage. Et ces malheureux condamnés causaient entre eux, chargeant de messages à leurs amis ceux qui devaient survivre à l'événement. Margaret s'inquiétait fort de son manuscrit sur l'Italie, plus précieux pour elle que l'argent.

A quelques centaines de mètres cependant on entrevoyait le rivage, mais rien n'indiquait de tentative pour les sauver. Deux ou trois hommes

s'élancèrent à la nage, déterminés à ramener du secours ou à mourir; une jeune femme s'assit sur une planche, en se retenant à des poignées de corde, et un matelot la poussa jusqu'à terre. Le même moyen de salut fut proposé aux autres passagers. Quand vint le tour de Margaret, elle refusa de partir seule. Toujours elle espérait l'arrivée du bateau de sauvetage. Personne apparemment, n'eut le courage de le monter.

De nouveau, le second, qui, depuis Gibraltar, remplaçait le capitaine défunt et dont l'inexpérience avait peut-être causé ce désastre, supplia Margaret d'avoir pitié d'elle-même. Elle refusa une fois de plus de se séparer de son mari et de son enfant ou de livrer ce dernier à des mains étrangères. Elle avait eu le temps de réfléchir pendant une lente agonie, car il était trois heures de l'après-midi, et on savait que le navire naufragé ne tiendrait pas contre le retour de la marée. Alors l'équipage reçut l'ordre d'abandonner le bord.

Tous les hommes, sauf quatre, se jetèrent à la mer; plusieurs d'entre eux, ainsi que le commandant, atteignirent le rivage. Pendant ce temps, le petit groupe des victimes se tenait sur le pont, qui, séparé de la coque, s'abaissait et remontait avec les vagues; au dernier moment, le maître d'hôtel s'empara d'Angiolino, jurant de le sauver;

mais le grand mât tomba au moment même, le pont s'abîma et avec lui disparurent ceux qui s'y trouvaient encore. Le maître d'hôtel et l'enfant furent rejetés morts sur la plage. La vague suivante enleva Ossoli; Margaret fut la dernière que l'on vit au pied du mât, dans sa longue robe de nuit blanche, ses cheveux flottants sur les épaules. Le cuisinier et un matelot assurèrent qu'ils auraient pu l'emporter, si elle le leur avait permis. Mais, jusqu'au bout, l'horreur de survivre peut-être à ses bien-aimés l'empêcha de se séparer d'eux; et son mari attendit avec une ferme constance l'éternité auprès d'elle. Jamais on ne retrouva les corps de ces deux êtres si dévoués l'un à l'autre. Celui d'Angelo a été transporté au cimetière de Mount Auburn, New Cambridge, où, sous de magnifiques ombrages, dans un site enchanteur, reposent tant de morts illustres, poètes et savants, philanthropes, hommes d'État et d'Église.

Un monument de marbre rappelle que la place d'honneur méritée par Margaret Fuller y est occupée par son fils.

Cette histoire d'une existence de quarante ans, si riche, si pleine, si exceptionnelle, qui finit en tragédie, renferme plus d'un enseignement digne d'être médité; mais ce que nous y trouvons surtout, c'est la preuve qu'une femme peut s'élever

jusqu'aux plus hauts sommets intellectuels sans rien perdre de ses qualités natives de tendresse, de dévouement et même d'inconséquence, sans cesser enfin d'être femme dans toute l'acception du mot.

LES FEMMES POÈTES

EN AMÉRIQUE

On sait assez vaguement en France que la floraison poétique qui, à travers les siècles, ne fut nulle part plus riche qu'en Angleterre, s'est continuée en Amérique; Edgar Poe a été rendu célèbre par les traductions de Baudelaire; Longfellow est connu presque autant que Tennyson; on rattache le nom de Whittier à l'abolition de l'esclavage, celui de Walt Whitman retentit comme le nom d'un novateur et d'un prophète; quant à Lowell, à Wendell Holmes, il n'est pas bien certain qu'on les ait rencontrés hors de certains articles de Revues. Mais ce qu'on ignore tout à fait, c'est qu'une pléiade serrée de femmes suit ces astres de première grandeur, dans le pays que de vieux préjugés nous montrent comme le

plus prosaïque qui soit au monde, le plus exclusivement absorbé par la fabrication des machines.

« Ces dames, demanderez-vous peut-être, ont-elles du génie? »

Il faut s'entendre; le génie chez les poétesses, depuis Sapho, est rare. Il n'a encore surgi parmi celles d'Amérique aucune Browning, aucune Ackermann, ce qui ne veut pas dire que le don du ciel ait manqué à quelques-unes; mais sa visite fut intermittente au milieu d'autres œuvres qui s'imposaient. Il y a beaucoup à faire dans un grand pays en formation pour les travailleurs et travailleuses de bonne volonté. A Boston seulement : si Julia Ward Howe n'eut pas été depuis un demi-siècle la représentante infatigable de toutes les grandes causes sociales, ses poèmes rempliraient plus d'un volume; si Annie Fields n'eut pas exercé pour le bien de tous, le genre de royauté qui crée les salons où l'on pense et où l'on cause, si la charité organisée ne l'avait pas eue pour apôtre, elle eut cédé davantage à l'inspiration lyrique.

Mais je ne veux pas parler des contemporaines vivantes, d'une Harriet Monroe, chargée, de préférence à tous ses rivaux masculins, du soin d'écrire l'*Ode colombienne*, lors de l'Exposition universelle de Chicago, sa ville natale; d'une Mrs. Spofford, d'une Miss Guiney, dont les noms

sont en évidence dans l'Est et méritent d'y être, d'une Mrs. E. M. Davis qui, elle, appartient au Sud où la richesse de la végétation tropicale semble s'étendre jusqu'à la poésie, et de tant d'autres. Mon but est de montrer surtout l'éclosion en Amérique de la poésie féminine.

Nous avons vu comment l'austère morale puritaine inspira jadis Anne Bradstreet et quel secours les satires mordantes de Mercy Warren prêtèrent à la Révolution. Voici venir, après ces dames imposantes, une humble figure, celle de la négresse Phillis Wheatley Peters.

Phillis, cette fille du sombre Sénégal, comme la nommait un de ses admirateurs, avait six ans quand elle fut amenée à Boston en 1761 et mise en vente au marché des esclaves. Sa bonne fortune voulut qu'elle fût achetée par la digne épouse de Mr. John Wheatley, riche négociant de la ville. Cette dame se l'attacha, lui fit apprendre à lire et à écrire, puis, charmée de ses progrès rapides, la poussa si bien dans ses études qu'elle lisait Horace en latin. Cette merveille, fréquente aujourd'hui où fleurissent tant d'universités de couleur, s'était donc produite déjà bien avant l'abolition de l'esclavage. La différence c'est qu'aujourd'hui on n'y prendrait plus garde, tandis que la chose fit alors sensation. Phillis devint l'objet de l'intérêt général, toutes les bibliothèques s'ouvrirent à elle,

elle fut en rapport avec des personnages marquants.

Un membre de la famille Wheatley, dont elle portait le nom, selon l'usage, l'emmena à Londres, où son succès s'accentua. Elle fut présentée aux grands seigneurs, aux grandes dames, et l'eût été au roi sans une absence de Sa Majesté. Ses poèmes, — car elle écrivait fort joliment, à grand renfort de mythologie, — furent publiés sous le patronage de la comtesse de Huntingdon.

Les beaux jours de Phillis durèrent peu : elle revint en Amérique pour voir mourir sa maîtresse bien-aimée; puis presque aussitôt le vieux maître s'éteignit. La pauvre fille se trouva sans foyer, sans protecteur, vers l'année 1774. Les événements qui précédèrent la Révolution détournèrent un peu de ce noir joujou l'attention de la société.

A regret, et pressée par le besoin, Phillis consentit au mariage avec un homme de sa race. Les uns disent que ce mari était, lui aussi, une espèce de phénomène du nom de docteur Peters, un avocat qui plaidait en justice la cause des noirs; mais des biographes, probablement mieux informés, prétendent que Peters était épicier, que c'était d'ailleurs un beau nègre portant canne et perruque avec des allures de *gentleman*. S'il en avait les allures il n'en avait pas l'âme; l'infortunée Phillis eut bientôt lieu de s'apercevoir qu'elle

avait épousé un paresseux et un sot. De son côté il trouvait mauvais qu'elle refusât de lui faire la cuisine sous prétexte que sa vocation était d'écrire en vers. Ils se querellèrent et la naissance de trois enfants ne les réconcilia pas. Pour se consoler de sa déchéance et de la misère qui l'accompagna, Phillis relisait sans doute la lettre flatteuse que Washington lui avait écrite en s'intitulant avec respect son humble serviteur. Peut-être le grand homme exagérait-il un peu en lui parlant de son génie; elle avait en tout cas beaucoup de dextérité et excellait dans l'acrostiche. En outre elle était jolie et piquante à sa manière de moricaude; un portrait fait à Londres l'atteste.

Une autre pauvre fille, Maria James, eut, dans sa condition de servante, moins d'avantages peut-être que Phillis comme esclave, mais elle prouva que partout on peut s'élever et atteindre à ce contentement qui chez les petits est un si bel effort de vertu.

Un jour d'été, en 1833, il arriva que Bishop Potter, professeur à Union college, lut avec admiration une ode écrite pour la fête nationale du 4 juillet et que sa femme lui dit être l'œuvre d'une jeune domestique, originaire du pays de Galles. Maria James ne se faisait remarquer que par une extrême timidité, une façon toute craintive de s'effacer, mais on savait que depuis son enfance

elle donnait, comme involontairement, une forme poétique à toutes ses impressions profondes. Le professeur voulut voir les autres poèmes et les trouva suffisamment intéressants pour les faire imprimer sous le titre de *Wales* (le pays de l'auteur), en y ajoutant une préface.

Maria James lui raconta comment ses parents, très pauvres, avaient émigré lorsqu'elle venait d'atteindre ses sept ans; elle avait fait dans les plus rudes conditions une traversée dont elle se rappelait les moindres détails, et d'abord tous ces nouveaux visages d'hommes, de femmes et d'enfants qui avaient éveillé chez elle une première fois la faculté de l'observation. Elle avait remarqué sans jalousie que les enfants, plus jolis et mieux vêtus qu'elle-même, étaient choyés davantage; en revanche elle avait appris un peu d'anglais, elle qui ne parlait que patois, les mots *prends garde* et *va-t'en* lui ayant été répétés cent fois, d'un bout à l'autre du voyage. Tout lui était égal; au milieu du troupeau d'émigrants entassés dans l'entrepont, elle ne rêvait que des fruits et des fleurs de la terre promise où l'on allait aborder; mais ses parents s'établirent près des carrières d'ardoises dans la partie nord de New-York, et là elle ne vit rien qui pût charmer ses yeux.

Le père, très pieux, avait sans cesse à la bouche des conseils tirés de la Bible. La petite Maria fut

avertie de bonne heure que « la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse » et que « renoncer à l'iniquité, c'est comprendre. »

— De pareilles leçons, dit-elle naïvement, ne peuvent jamais être oubliées.

Elle allait à l'école et se pénétrait avec ferveur du Nouveau Testament, son seul livre de classe. Une jeune femme ayant lu devant elle l'admirable paraphrase du vingt-troisième psaume par Addison, il lui sembla qu'un ange parlait. Jamais encore elle n'avait entendu bien lire. Ce fut une fête inoubliable.

A dix ans elle entra en service, et toute sa vie elle a béni les personnes généreuses qui non seulement la formèrent au travail, mais encore la dirigèrent dans sa conduite, surveillèrent ses paroles et furent pour elle des modèles à suivre; ces dames s'exprimaient si bien, elles lisaient avec tant de goût! « Tout enfant capable de sentir naturellement le beau, remarque ces choses, dit-elle plus tard. Peut-être ne parlera-t-il pas lui-même beaucoup mieux que ses pareils, mais soyez sûrs qu'il *pensera* dans le style de ceux qu'il admire. »

N'y a-t-il pas là de quoi encourager chez nous une disposition à donner le bon exemple, à nous acquitter d'un ministère plus utile que bien d'autres?

Les personnes qui formaient ainsi Maria James laissaient à sa disposition quelques livres, quelques journaux; en les lisant, le goût d'écrire lui vint, mais ses premiers essais lui parurent si misérables que le nom de poète qu'on s'amusait à lui décerner l'humiliait comme un sobriquet dérisoire. Elle se défendit de rimer, essaya de devenir couturière; cet apprentissage commencé à dix-sept ans ne réussit pas; elle cousait bien, mais trop lentement, peut-être parce que chaque point mesurait une pensée plus active que l'aiguille. Elle se résigna à devenir bonne d'enfants; et de nouveau se trouva heureuse auprès de gens instruits et humains qui la traitaient avec égards. Il est à remarquer d'ailleurs que ceux qui donnent beaucoup croient toujours beaucoup recevoir, que la reconnaissance est un sentiment naturel chez tous les êtres qui se dévouent. Maria sait gré au petit enfant qu'elle élève avec tendresse de lui inspirer des vers tout pleins d'adoration maternelle, à l'oiseau-mouche qu'elle attrape de lui fournir un sujet; mais c'est surtout le souvenir de la mère patrie, de son cher pays de Galles, qui la hante; elle se revoit enfant dans les montagnes. Le poème d'*Ambition* sortit d'une lecture à haute voix qu'elle entendit faire de la vie de Napoléon par Bourrienne.

Elle jetait pêle-mêle sur le papier, sans presque

interrompre sa tâche, les pensées qui lui venaient. Ces feuilles volantes importent peu, mais la vie et le caractère de Maria James sont d'un poète.

On pourrait en dire autant d'un grand nombre de ses sœurs aux différents degrés de l'échelle sociale et littéraire, Mrs. Brooks, par exemple, que le poète-critique Southey baptisa en Angleterre du joli nom de Maria del Occidente.

Parlant de *Zophiel*, poème en six chants où ne manquent ni les longueurs ni les bizarreries, Charles Lamb écrivait : « Et Southey qui veut nous faire accroire que quelque dame yankee en est l'auteur! Comme si jamais femme avait été capable de faire une si grande chose!

La grandeur, telle est, en effet, la qualité qui surprend çà et là chez Maria Brooks. Ceux qui ont lu l'*Eloa* de Vigny, *le Ciel et la Terre* de Byron et les *Amours des anges* de Thomas Moore ne s'intéresseront peut-être pas beaucoup à l'amour d'un des orgueilleux compagnons de Lucifer, pour une belle juive d'Ecbatane de laquelle il éloigne successivement sept maris en les frappant de mort. Mais il faut considérer qu'il n'y a pas trace d'imitation volontaire dans *Zophiel*, écrit entre les années 1823 et 1825 et qui, par conséquent, n'est point postérieur aux œuvres plus parfaites destinées à le faire oublier. Le second verset du sixième chapitre de la Genèse :

« Et il arriva que les fils de Dieu virent les filles des hommes, qui étaient belles, et qu'ils les prirent pour femmes », paraît avoir, d'un bout du monde à l'autre, inspiré tous les poètes de la même période. L'ambition même de sa tentative, la passion qui vibre dans cette œuvre inégale, suffisent pour assurer à Mrs. Brooks une place parmi le très petit nombre de femmes qu'on peut tout de bon appeler poètes. Il semblerait aussi que son œuvre fut d'un ordre beaucoup moins subjectif que ne le sont d'ordinaire les œuvres de son sexe. Et cependant, en cherchant bien, on y trouve dans les derniers vers, comme dans tout autre *post scriptum*, le secret qu'elle croit cacher. Le voici en simple prose : « Dieu n'a jamais formé une âme sans créer en même temps sa pareille, destinée à former avec elle un tout harmonieux ; mais des esprits de haine font surgir les obstacles du temps, de l'espace, des circonstances, de la destinée, et, à la fin, l'âme lassée se laisse tomber, comme une colombe dont l'aile cède à la fatigue, sur le sable inhospitalier du désert, près d'une source amère, où, faute d'une eau plus pure, elle cherche à étancher sa soif, la soif qui ne s'éteindra jamais. »

Mariée, presque enfant, à un négociant de Boston qui se ruina et la rendit malheureuse, elle a résumé cette situation dans une espèce

d'autobiographie, *Idomen* : « Il fallut se retirer avec une seule servante, dans une demeure modeste où ne vinrent plus nous chercher ceux qui, lors de la prospérité, avaient été nos hôtes habituels. Je regardais autour de moi; le présent, l'avenir, tout me parut bien sombre. Mon père et ma mère étaient morts, le peu de parents qui me restaient vivaient dispersés dans des pays lointains où ils ne songeaient guère à moi. Quant à mon mari, je ne l'avais jamais aimé que comme un protecteur, mais il s'était montré généreux envers ma famille appauvrie, je lui devais tout ce qui avait été un rayon de soleil dans ma vie. Malheureusement, son énergie déclinait et les défauts, qui avaient balancé chez lui des vertus très réelles, augmentaient à mesure que baissait sa fortune. Il pouvait vivre, cependant, beaucoup d'années encore et, si dures que dussent être ces années de misère, j'étais tenue à me dévouer. Je le fis de mon mieux. Il y avait pourtant des instants où mon courage faiblissait, où les visions d'un bonheur qui aurait pu être le mien, traversaient souriantes mon imagination. »

A ces instants-là, il fut heureux pour elle d'être née poète, capable à dix-sept ans de traduire le grec de Moschus et à dix-neuf d'écrire un roman en vers, quitte à ne le publier jamais.

Pour beaucoup de muses américaines la poésie,

bonne ou mauvaise, paraît avoir été une consolation ou une sauvegarde; voici la belle Elisabeth Graeme, cette fleur de la société la plus élégante et la plus polie qui existât avant la Révolution, celle de Philadelphie, qui, à dix-sept ans, prend son parti de l'abandon d'un fiancé, en traduisant le *Télémaque* de Fénelon. Des voyages achèvent de la guérir. Très admirée en Angleterre par le roi George III, liée avec Sterne et d'autres beaux esprits, elle épousa finalement un Écossais, M. Ferguson, de dix ans plus jeune qu'elle, et, à travers tout, elle corrigea, sans se lasser, sa traduction en vers héroïques, un peu diffuse, quoique fidèle, en répétant qu'elle ne se faisait aucune illusion sur son peu de mérite, mais que Télémaque l'avait aidée à traverser une crise pénible en lui fournissant le but nécessaire. Avoir un goût déterminé pour un art quelconque est certainement le secret le plus sûr du bonheur.

Voilà encore, dans une tout autre sphère, Cynthia Taggart, pauvre et infirme. Elle trouve, cependant, moyen de se créer une double vie, la vie intellectuelle la plus riche à côté de sa vie physique si misérable. Tout en subissant des souffrances atroces dans le cottage de Rhode Island où la cloue sa triste destinée, elle rend son esprit indépendant de la matière, au grand étonnement des médecins; elle se passe de son corps

pour ainsi dire. Ses poésies, inspirées uniquement par un mal incurable, qu'elle observe comme du dehors, et par les tempêtes de la mer, ses poésies criées vers Dieu, auraient du prix même si elles n'eussent point été composées dans des circonstances aussi exceptionnelles.

Supérieure comme artiste est Lucy Hooper, qui a laissé un sympathique reflet d'elle-même dans la pièce intitulée *Les dernières heures d'une jeune poétesse*. Elle n'avait jamais cessé de cultiver son esprit, étudiant les langues anciennes et modernes, les sciences naturelles, la botanique surtout, car elle aimait passionnément les fleurs. En même temps, elle se préparait chrétiennement à la mort, tout en jouissant du peu que lui accordait la vie, et bénissait d'avance l'appel que jamais elle n'avait cessé d'entendre : *The summons of death.*

Une carrière intéressante au point de vue moral est celle de Sarah Buell, devenue depuis Mrs. Hale. Après la Révolution il n'existait aucun moyen de s'instruire dans la partie du New-Hampshire qu'habitait sa famille; elle dut le peu qu'elle savait à une mère attentive, puis à son frère aîné, qui avait été à l'université; mais sa véritable éducation fut faite par son mari, avocat distingué, qui consacra les loisirs que lui laissait sa profession à développer les dispositions remarquables qu'il avait découvertes chez la jeune femme : « Il com-

mença, raconte-t-elle, aussitôt après notre mariage, un système d'études que nous continuâmes ensemble toute sa vie, en travaillant régulièrement deux heures chaque soir.

M. Hale mourut subitement (1822), sans laisser à sa femme d'autre fortune que le trésor acquis de la sorte pendant huit ans. Quand celle-ci fut parvenue à dominer son profond chagrin, elle reprit les habitudes studieuses qu'il lui avait données. La littérature, qui avait été d'abord pour elle une passion étroitement liée à celle que lui inspirait son mari, devint en outre une gagne-pain. Elle écrivit beaucoup en prose sur les mœurs et les caractères de l'Amérique de son temps, dirigea une Revue à Boston et publia, parmi des poèmes plus ambitieux, la jolie pièce intitulée *Alice Ray*, qu'on se rappelle encore. A défaut d'invention elle avait du goût et le jugement aussi sain que délicat.

Le même mobile, le devoir d'élever ses enfants, fit prendre la plume à Mrs. Oaks-Smith. Née aux environs de la vieille ville de Portland, elle avait eu pour ancêtres les premiers gouverneurs puritains de la colonie de Plymouth et elle se ressent de cette hérédité austère. Beaucoup moins que la plupart de ses sœurs en littérature, elle a subi les influences européennes du jour. A seize ans elle épousa M. Seba Smith, directeur d'un journal

politique et populaire, connu comme écrivain sous le nom de « Jack Downing ». Avec une imprudence excusable chez un homme d'imagination, il se jeta dans des entreprises qui consistaient à coloniser les parties les plus sauvages du Maine, entreprises désastreuses pour tous ceux qui y participèrent. Mrs. Smith dut réparer les brèches faites à la fortune de la famille. Elle s'y appliqua sous différents noms de plume, car sa modestie reculait d'abord devant la notoriété. Mrs. Howe, dans ses *Réminiscences*, nous la montre prenant la parole dans une assemblée publique, sur un sujet religieux, à la demande du grand prédicateur Theodore Parker, ce qui indique assez qu'elle ne manquait pas d'une certaine éloquence, et quelques-uns de ses poèmes paraissent encore dignes de leur réputation d'autrefois. Malheureusement elle finit par écrire des tragédies, *le Tribut*, cinq actes où se développe un épisode de l'histoire de Byzance, quand Théodose sauva la ville du pillage en payant son prix au victorieux Attila. Il faut au moins admirer chez elle la variété des travaux, l'énergie de l'effort.

Hannah Gould chante une chanson fraîche et gaie comme celle de l'alouette dans le sillon modeste où Dieu l'a placée. Compagne dévouée de son vieux père, un soldat de la Révolution,

elle met sa tendresse pour lui dans des poèmes tels que *le Vétéran et l'Enfant*, *la Blessure de Lexington*, sans s'élever au-dessus du genre intime et familier.

Comme Mrs. Smith, Sarah-Hélène Whitman appartenait à l'aristocratie puritaine. Restée veuve toute jeune, elle se consacra entièrement à l'étude, devint familière de plus en plus avec les littératures française, italienne et allemande et fut influencée surtout par cette dernière. On peut reprocher à ses vers trop de mysticisme et de métaphysique.

Elle faillit, sur le tard, épouser en secondes noces Edgar Poe, toujours ivre et presque mourant. On dit que ce grand poète admirait ses vers, ce qui ne signifie pas grand'chose; la détresse matérielle et morale de Poe à cette époque ne lui permettait guère d'être désintéressé dans ses jugements ni sa conduite.

Mrs. Frances Sargent Osgood, sortie d'une lignée d'écrivains et femme d'un peintre en renom, eut les défauts inséparables de l'improvisation trop hâtive, mais aussi des dons de nature spontanés et charmants.

Il faut remarquer que les poétesses américaines, dont le nombre est légion [1], n'ont jamais puisé

1. Voir, pour s'en assurer, *The female poets of America*, by Rufus Wilmot Griswald, un volumineux in-4°.

d'inspirations malsaines dans les hardiesses où les excentricités d'une vie agitée. Nous voyons même l'une d'elles sacrifier son succès à des devoirs héroïques : Emily Judson quitta tout à coup le cercle littéraire où elle était fêtée pour mettre sa main dans celle d'un pauvre missionnaire, brisé par les labeurs d'une carrière déjà longue, et le suivre en Asie. Ses talents furent consacrés au service du christianisme et de la civilisation, au lieu d'ajouter encore à l'énorme bibliothèque féminine qui, pour une grande part, disparaîtra dans l'oubli.

Quelque chose en restera pourtant. Ceux-là même qui ne connaissent pas l'ode véhémente d'Eliza Townsend savent qu'en 1809 une jeune Américaine eut l'audace de s'attaquer à la gloire colossale de Napoléon; et le couple charmant des sœurs Davidson désarmera éternellement la critique, qui, si sévère qu'elle soit, ne juge pas les anges.

Il n'y a guère de recueils d'*Enfances célèbres*, d'un bout du monde à l'autre, où ne se trouve le nom de Lucretia Davidson; mais qui donc à lu ses vers? Ce petit prodige naquit en 1808 dans le village de Plattsburg. Envoyée à l'école publique dès l'âge de quatre ans, elle fut tourmentée par le génie de la composition avant même de savoir tracer des caractères. Le papier disparaissait

chez ses parents avec une rapidité extraordinaire; on eut le secret de cette mystérieuse consommation le jour où l'on découvrit, soigneusement cachées dans un cabinet noir, les premières œuvres illustrées de Lucretia.

A douze ans elle assiste avec son père à la célébration de la fête de Washington, et l'enthousiasme éveillé en elle remplit des strophes qui indiquent déjà une véritable habileté de facture. Depuis lors, elle continue de chanter toutes ses émotions et toutes ses tendresses, sa santé s'affaiblissant toujours.

Un riche compatriote s'était chargé des frais de son éducation, mais elle ne profita guère des avantages qui lui étaient offerts dans un excellent pensionnat; elle revint chez ses parents pour y mourir avant d'avoir atteint dix-sept ans. Ses meilleurs vers sont ceux qu'elle adressa à sa jeune sœur Margaret; on y trouve le pressentiment d'une fin prochaine. Elle rima jusqu'à sa dernière invocation pour écarter l'épouvantable délire que lui apportait la fièvre, et la main de la mort s'appesantit sur elle au milieu d'une plainte poétique inachevée.

Margaret Davidson n'avait alors que deux ans, et le triste événement produisit sur elle une impression presque incroyable. Jamais elle ne devait oublier sa sœur; toute petite elle parlait de

l'imiter. A six ans elle fit ses délices de Milton, de Cowper, de Thomson et autres poètes graves. La consomption l'enleva dans sa quinzième année. Il faut reconnaître que ses derniers poèmes ne semblent pas supérieurs à ceux qu'elle écrivait dans son enfance. Les génies précoces de cette espèce sont en Amérique plus nombreux qu'ailleurs. A huit ans, à onze ans ces petits prodiges font merveille, puis, sauf exception rare, le développement s'arrête ; on se demande si la floraison eût jamais été complète, si ce bouton plein de promesses se fût ouvert au cas où la mort ne l'eût point fauché.

Mrs. Sigourney, par exemple, écrivait en vers à huit ans ; elle est le type même des poètes auxquels n'a manqué pour ne pas tomber dans l'oubli qu'une seule chose, mais une chose essentielle, la puissance de l'expression, vraiment trop inférieure, chez elle et chez beaucoup d'autres, à la noblesse du sentiment.

Elle naquit à l'époque primitive où son pays demandait, en fait de littérature, des produits abondants et variés plutôt que choisis. Elle posséda les qualités requises, l'à-propos et la facilité. Miss Edgeworth a dit d'elle :

« Peu d'écrivains, parmi les plus célèbres, ont eu ce que possède Mrs. Sigourney, le pouvoir d'improviser brillamment, au moment voulu, sur des

sujets qui passent. Il faut qu'elle soit maîtresse au plus haut degré de sa propre imagination ou capable tout au moins de ce qu'un médecin a nommé l'attention volontaire, qualité dont beaucoup de gens sont si lamentablement dépourvus qu'ils ne peuvent jamais bien écrire sur ce qu'on leur suggère, ni accomplir un effort demandé. Certes quiconque donne avec promptitude donne deux fois. »

On abusa de cette faculté si remarquable de Mrs. Sigourney; elle a raconté gaîment ses expériences : les églises réclament des hymnes, les sociétés charitables et les écoles des discours pour tel ou tel anniversaire ; il lui faut célébrer les expositions, les fêtes du jour de l'an et du 4 juillet, les noces d'or de tel ou tel. Des personnes inconnues la supplient d'écrire une épitaphe, à la mort de leurs proches ; puis c'est la persécution des albums d'autographes. La propriétaire d'un canari mort de faim, par accident, réclame une élégie; une personne dont le fils est décédé à neuf mois, pesant juste treize livres, voudrait un peu de poésie à encadrer au-dessus de la cheminée, afin que les autres enfants n'oublient pas; elle est priée encore d'immortaliser la mémoire d'un petit garçon malheureusement noyé dans l'auge aux cochons; de chanter les vertus d'une seconde épouse défunte, sous prétexte qu'elle a déjà écrit l'éloge de la première; de fournir un tribut à la mémoire

d'un jeune homme mort à la guerre (ce fut même en cette circonstance que la mère la remercia d'avoir écrit quelque chose de si *joli* sur son garçon). Quelquefois elle était bien forcée de refuser quand on lui demandait des choses impossibles, comme par exemple une ode à fournir le lendemain, pour qu'on eût le temps de la mettre en musique, ou un épithalame pour des gens du Maine qu'elle n'avait jamais vus, sur la seule mention que le marié, auteur de la lettre, était le plus jeune de dix frères et sœurs. Mais lors même qu'elle se dérobait à de telles corvées, elle les inscrivait sur un grand livre, où elle a relevé pour notre amusement les notes suivantes :

« Une dame, dont le mari doit s'absenter deux mois, désire que je compose des strophes pour célébrer la joie de son retour.

« On me demande une épitaphe pour un père et ses deux enfants, en m'avertissant que deux cent cinquante mots me sont accordés tout juste, le monument étant trop petit pour une plus longue inscription. »

Parfois même les exigences de ses correspondants portaient sur des choses tout à fait étrangères à la poésie. Un monsieur, voulant mettre sa fille en pension dans telle ville, la priait d'écrire une étude sur la valeur comparative des divers pensionnats de cette localité.

« S'il y a une cuisine au Parnasse, dit dans ses *Souvenirs* Mrs. Sigourney, ma muse doit y figurer comme bonne à tout faire. Manquant de fermeté pour dire non, je consentis si souvent que je n'eus bientôt plus le droit de refuser. Pour ceux qui n'écrivent pas, la composition de quelque vers n'est qu'une bagatelle, mais ces bagatelles accumulées font le total des choses humaines, elles supposent de la pensée, du travail et du temps... »

Après tout c'était une preuve de popularité. Tous les gens de talent connaissent le genre d'indiscrétion qui les rendrait, s'ils y cédaient trop, esclaves de ceux qui n'en ont pas, mais il va sans dire que dans une ville de province du Connecticut, au commencement de ce siècle, l'indiscrétion était peut-être plus agressive qu'ailleurs.

Mrs. Sigourney prenait sur son sommeil les instants nécessaires pour suffire à un commerce épistolaire qui, entretenu bon gré mal gré avec des étrangers importuns, comportait plus de deux mille lettres par an.

« L'habitude d'écrire *currente calamo*, ont dit avec un certain pédantisme les critiques de cette aimable femme, est funeste aux ambitions littéraires, elle empêche le labeur de la pensée, par lequel on arrive à l'excellence intellectuelle. »

Aussi n'eut-elle pas d'ambitions littéraires; elle s'en tint à satisfaire un goût impérieux. Parlant de la multitude de ses ouvrages en vers et en prose, elle dit : « La presse affamée demandait pâture et ne voulait pas attendre. Apaiser cet appétit démesuré des *Magazines*, sans négliger mes autres devoirs, n'était pas facile. Je trouvai pour cela mon tricot très secourable. Il se prêtait à la méditation et au traitement de thèmes légers. Tout en complétant douze ou quinze paires de bas par an au profit des pauvres ou de ma nombreuse famille, je suspendais ma besogne pour saisir au passage l'aile d'une pensée fugitive, pour arrêter le courant d'une stance rapide. Cependant je corrigeais ensuite et recopiais plus d'une fois ces effusions spontanées, me faisant conscience de jeter d'aussi rudes ébauches à la tête du public. »

Le public se déclarait content, surtout à l'étranger, d'où les plus grands personnages, des têtes couronnées, lui envoyèrent l'hommage de leur admiration. En Amérique on n'admettait encore que difficilement qu'une femme se fît imprimer.

N'importe, Mrs. Sigourney déclara toujours que les encouragements qu'elle avait reçus dépassaient son attente et ses droits. La pédagogie lui avait procuré aussi de grandes satisfactions. De bonne heure, Lydia Huntley — c'était son nom de jeune

fille — s'était vouée à l'enseignement, d'abord à Norwich, sa ville natale, puis à Hartford, où elle dirigea un pensionnat. En 1819, vers la trentaine, elle épousa M. Sigourney, un banquier des plus honorables; arrivée à l'âge mûr elle voyagea en Europe. Sa vie fut, somme toute, pleine et heureuse; jamais elle ne connut la solitude, étant toujours occupée. A soixante-dix ans, elle se dit plus heureuse qu'à dix-sept, et jusqu'au bout elle fit ses délices d'apprendre, « d'apprendre toujours, de sentir toujours et de plus en plus qu'elle n'était qu'une commençante, une élève en retard ». Quant aux épreuves, elle n'en a pas subi, dit-elle, plus qu'il n'était nécessaire pour son bien.

Ce qui charme chez Mrs. Sigourney, c'est sa gaieté douce et constante au milieu de la terrible gravité puritaine qui força un jour certain ecclésiastique, président d'université, de recommander le rire comme un devoir : « Ne négligez pas le devoir du rire chrétien ». — Le charme de la gaieté se trouve d'ailleurs dans sa prose, dans ses lettres plutôt que dans ses vers. Le grand poème descriptif, historique et didactique sur les aborigènes d'Amérique n'offre rien d'amusant; elle le reconnut sans doute, car il ne figure pas parmi les pièces choisies qu'elle détacha de plusieurs volumes précédemment parus pour indiquer au public ce qui de son œuvre trop considérable la satisfaisait le

plus. On estime sa *Pocahontas*, qui est certainement la moins mauvaise des innombrables compositions poétiques dont cette célèbre sauvagesse fut l'héroïne.

Peut-être, soit dit en passant, aurions-nous dû placer Pocahontas parmi les femmes célèbres de l'Amérique, bien qu'elle ne fût qu'une simple Peau-Rouge, mais son histoire tient trop de la légende. Que celles de nos lectrices qui ne connaissent pas la fille du chef indien Powhatan lisent le poème de Mrs. Sigourney. Ils y verront comment, à douze ans, Pocahontas sauva la vie du grand aventurier colonisateur de la Virginie, le capitaine John Smith, condamné à mort par son père; elle se jeta bravement entre la victime et le tomahawk déjà levé. Devenue femme, Pocahontas se convertit au christianisme, épousa un Anglais, le suivit dans son pays, s'accoutuma fort bien à la civilisation et, jusqu'à sa mort, qui arriva très vite, se comporta partout en fille de roi; des témoins oculaires l'attestent.

On pourrait allonger indéfiniment la liste des femmes poètes américaines du passé; il serait facile aussi de s'égayer au dépens de quelques-unes qui n'eurent que des prétentions, mais je m'en garderai par respect pour toutes celles qui tinrent d'une main vaillante, quoique mal assurée, le flambeau de l'idéal. N'est-ce donc rien, dans

une république où prédomine le souci des intérêts matériels, où le culte de l'argent a grand besoin d'un contrepoids? Beaucoup de Muses, aujourd'hui encore, n'ont qu'une renommée toute locale. Celles-là exercent néanmoins une noble influence et il faut leur en savoir gré.

Sur Lucy Larcom, la muse des vergers du Massachusetts, longtemps employée dans une fabrique et devenue ensuite institutrice, écoutons parler le poète Whittier :

« Le fait d'avoir été écrits par une femme dont la vie, loin d'être une suite de loisirs, fut toute de labeur et de privations, n'ajoute rien au mérite intrinsèque de ses vers, mais il augmente ce mérite d'un intérêt particulier aux yeux de ceux qui, comme nous, souhaitent de voir les préjugés de caste disparaître. L'exclusivité aristocratique, qui partout est déraisonnable et anti-chrétienne, devient ridicule en outre dans un pays comme le nôtre où elle devrait s'effacer devant la vraie noblesse de l'esprit, les grâces naturelles d'un bon cœur et d'une vie utile, la courageuse dignité d'un esprit trop supérieur pour considérer le travail comme une dégradation et l'utilité comme un vice. Rien n'est ignoble des devoirs que Dieu a sanctifiés. »

Ces belles paroles, qui laissent entrevoir, par parenthèse, les faiblesses de la grande République,

pourraient s'appliquer aussi bien aux deux sœurs Carey, Alice et Phœbé. N'ayant jamais fréquenté que l'école de leur village, sans protections littéraires, vivant à la campagne, orphelines et pauvres, elles firent un paradis de leur humble vie en y donnant sa place à l'idéal. Au milieu d'occupations fort prosaïques, elles ont écrit, sans compter leur charmant *Journal*, près de quatre cents poèmes à titre de passe-temps. S'il y en a beaucoup de négligés, quelques-uns témoignent d'une imagination créatrice. Tel un arbuste donne ses fleurs sans effort et sans vanité.

Mais nous n'arrêterons pas nos yeux pour finir sur de pâles et douces nébuleuses. Parmi elles, bien au-dessus d'elles, d'un feu intense et profond brille une étoile d'Orient qui ne ressemble en rien aux autres. On peut dire d'Emma Lazarus qu'elle naquit poète. Tous les morceaux qui composent un premier volume publié sous son nom furent écrits par une enfant de quatorze à dix-sept ans. Il y a beaucoup de traductions dans le nombre, les meilleures traductions qui aient été faites de Heine, « Heine le Grec, Heine le Juif, Heine le Romantique », comme l'appelait Emma, juive elle-même et attirée à la fois vers la beauté classique et la désespérance. Chez elle ce n'était pas de l'affectation. Comme l'a fait remarquer une de ses proches, cette mélancolie sans motif existe

souvent chez les êtres d'une sensibilité excessive, dont l'imagination, encore ignorante de la réalité, dépasse le but; en outre il y avait là une question d'hérédité, l'empreinte d'une race née pour souffrir. Le second volume, *Admète*, fit son chemin jusqu'en Angleterre.

Puis vinrent *les Époques*, portant pour épigraphe ces paroles d'Emerson : « Les époques de notre vie ne sont pas dans les faits visibles, mais dans les pensées silencieuses qui, à mesure que nous avançons, nous accompagnent sur le chemin. » Ce poème marque une évolution décisive pour ce jeune talent qu'attirait le drame intérieur de l'âme humaine. Emerson s'intéressa dès lors à elle et lui donna des conseils. Timide et sans expansion, elle avait vécu jusque-là d'une vie absolument cachée, tantôt à New-York, tantôt au bord de la mer, au milieu de sa nombreuse famille. Depuis, bien qu'elle continuât à se tenir à l'écart, le public lettré eut les yeux sur elle. En 1874, elle publia son roman d'*Alide*, dont le héros est Gœthe. Malgré l'imprudence qu'il y a toujours à faire agir et parler un grand homme, Emma Lazarus mérita les éloges de Tourguéneff, qui lui écrivit : « C'est à la fois très sincère et très poétique; la vie et l'esprit de l'Allemagne n'ont pas de secrets pour vous, les caractères sont dessinés d'un trait aussi délicat

que vigoureux. » Mais ce n'est ni le roman d'*Alide* ni le drame en vers de *l'Espagnolet* (*The Spagnoletto*) qui ont placé Emma Lazarus hors pair. Il fallut la persécution des Juifs en Russie, le rappel de scènes évoquées du moyen âge et reproduites en Allemagne vers la fin du XIXe siècle, pour que cette Américaine, élevée dans un pays libre et tolérant, sentît tout à coup s'éveiller son génie avec un amour passionné pour « son peuple ». Oui, elle était de ceux-là, de ces malheureux exilés, massacrés, traqués comme des bêtes fauves; la guerre anti-sémite était dirigée contre ses frères, et tout à coup s'éleva un appel splendide, invitant les fils des Macchabées à l'action et à l'unité. Depuis lors, elle suivit toujours la même voie où son originalité s'affirme.

« Les formes mortes ressuscitèrent dans *Ros Hashanah*, le jour de l'an juif, et *Hanuckah*, la fête des flambeaux... Tout son être s'était renouvelé, rafraîchi à sa source; elle s'était jetée dans l'étude de la race entière, de sa langue, de sa littérature, de son histoire, allant droit au cœur de la foi des ancêtres et de sa miraculeuse durée ». — C'est une de ses sœurs qui parle, une femme de talent que j'eus l'occasion de rencontrer, et qui, au Congrès des religions, se fit l'interprète du néo-judaïsme.

L'émigration amenait par milliers les Juifs

expulsés, bien souvent la lie de la nation, sur les rivages d'Amérique. Emma visitait ces misérables, elle les secourait et, loin d'être rebutée par le spectacle d'une déchéance dont elle n'avait pu avoir jusque-là aucune idée, elle sentait le sentiment de la solidarité grandir chez elle.

Il en sortit *la Danse de la mort*, le drame de la persécution au XIIe siècle qui, dédiée à George Eliot, parut avec de belles traductions des poètes hébreux de l'Espagne au moyen âge, dans un volume intitulé : *Chants d'une Sémite*. Comme George Eliot qui, née protestante, a consacré cependant l'un de ses romans à développer le rêve d'une nationalité juive, Emma Lazarus souhaitait le rapatriement de son peuple en Palestine. Ses éloquentes *Épîtres aux Hébreux*, publiées en série plusieurs mois de suite, eurent pour but de relever chez lui l'idéal écrasé. Malheureusement les forces physiques d'Emma n'étaient pas à la hauteur de son zèle. Un voyage en Europe parut la reposer des fatigues qu'elle avait imprudemment prises. Mais bientôt une maladie, depuis longtemps menaçante, la ressaisit, et la mort de son père l'acheva très vite. Elle adorait ce père; nul n'avait su l'encourager comme lui. Cependant elle lutta contre sa peine profonde et réussit par intervalles à la dominer. Elle retrouva des heures délicieuses en Italie où

on l'emmenait chercher la santé. Incapable de travailler désormais, oppressée d'une fatale langueur, elle voyagea en Angleterre, en Hollande, souffrant toujours, mais ignorante du péril et ne cessant de faire des projets.

A Paris, elle se sentit renaître; du reste, il y eut toujours ouverte chez elle, pour employer son expression, une petite fenêtre qui donnait sur la vie. Elle se reprenait à la beauté des choses avec une sorte d'ivresse : — Rien de tel pour guérir du pessimisme, disait-elle, rien de tel qu'une maladie grave. Les plaisirs les plus simples suffisent : respirer l'air, voir le soleil.

Il fallut la ramener en Amérique; les siens la savaient perdue, et jamais dans ce corps ravagé l'esprit n'avait brillé d'une flamme plus vive; toutes ses facultés semblaient aiguisées maintenant par l'approche de la mort; ses amis l'entendirent causer avec une verve toute nouvelle. Elle s'éteignit soudain et, dans les deux mondes, partout où sont compris de beaux vers écrits en langue anglaise, on loua cette fleur d'Israël qui s'était fait une distinction suprême d'être née juive.

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE EN AMÉRIQUE

HARRIET BEECHER STOWE

LYDIE-MARIA CHILD. — MRS CHAPMAN. LUCRETIA MOTT. — LUCY STONE, ETC.

En ce moment où la publication des lettres de Mrs. Beecher Stowe et celle des intéressants souvenirs de son amie, Mrs. Annie Fields [1], prêtent en Amérique comme un regain de popularité à l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, il semble opportun de faire connaître en France l'histoire intime, trop peu répandue jusqu'ici, de cette vaillante antagoniste de l'esclavage. Avoir provoqué de façon si puissante et si active une pareille révolution morale, — révolution qui, considérée au seul

1. *Life and Letters of Harriet Beecher Stowe*, by Annie Fields, 1 vol., Boston.

point de vue historique, serait encore un des grands événements du siècle, — c'est un titre de gloire dont plus d'une femme aux États-Unis peut, du reste, revendiquer sa part. Nous allons essayer de rendre justice à toutes, après avoir mis au rang qui lui convient l'instigatrice du mouvement, celle dont Mrs. Fields a résumé l'œuvre en quelques lignes si éloquentes : « L'instinct de son âme voulut et sut agir, plus fort que sa pensée ou que sa volonté. L'attitude que lui avait donnée la nature était toute contemplative, mais son cœur fut comme un charbon ardent déposé sur l'autel de l'humanité. Elle se leva dans la nuit, pourrait-on dire, et l'offrit, ce cœur, pour le salut de l'esclave avec des larmes, avec des prières. Et, dans sa foi profonde, elle n'éprouva ni crainte ni surprise quand, le matin venu, elle vit à la place un grand feu qui, en brûlant, éclairait de ses vives lueurs la terre entière. »

— Ainsi, dit le président Lincoln, lorsqu'elle lui fut présentée, au moment le plus terrible de la lutte entre Nord et Sud, qui devait se terminer par l'union de tous les États et par l'affranchissement de la race de couleur, — ainsi voilà cette petite femme qui a fait cette grande guerre?

Personne, à première vue, ne paraissait moins capable de remuer le monde que cette frêle et délicate créature aux épaules un peu voutées comme

par la fatigue, mise très simplement toujours et sans aucun souci de la mode, si peu pénétrée, d'ailleurs, de son propre mérite, qu'après avoir été adulée dans toutes les langues, par les peuples et par les princes, elle répondait à un admirateur qui la félicitait d'avoir écrit ce livre de rédemption, *La Case de l'oncle Tom* :

« Ce n'est pas moi qui l'ai écrit.

— Ce n'est pas vous? Qui donc en ce cas?

— C'est Dieu. Je n'ai fait qu'obéir à sa dictée. »

Elle était absolument sincère; son éducation, son entourage, sa vie d'efforts, de sacrifices constants, de parfait oubli d'elle-même, l'avaient préparée à croire aux miracles.

Elle appartenait à une famille où la vertu était héréditaire, sans préjudice de l'esprit. Émigrés dès l'origine de la colonie, les ancêtres de Mrs Stowe paraissent avoir été, sans exception, des gens de grand savoir et dévoués au bien public. Son père, le docteur Beecher, ministre de la religion protestante, était fixé à Litchfield (Connecticut), quand elle vint au monde le 14 juin 1811. L'enterrement de sa mère fut presque le premier événement qui marqua dans la mémoire de la petite fille; vaguement elle se rappelait la douceur angélique de cette jeune mère, son amour pour les fleurs, son adresse à toute sorte de jolis ouvrages conservés dans la maison comme des reliques. Quand le

docteur Beecher voulait obtenir quelque chose d'elle, venir à bout du caractère assez difficile qu'elle montrait avec tout autre que lui, il n'avait qu'à parler de sa mère. Harriet était un enfant impétueux, turbulent, mais d'un cœur tendre, qui s'ouvrit tout de suite au dévouement. On la vit soigneuse et déjà maternelle envers son petit frère Henry, plus jeune qu'elle, quand tous deux commençaient seulement à trottiner, la main dans la main, jusqu'à l'école.

Huit enfants, c'était une bien nombreuse marmaille à régenter pour le pauvre pasteur. Cette nichée de poussins rustiques, se suivant de tout près, également turbulents, à la fois gauches, brusques et timides, fut couvée par un oiseau de toute autre espèce, véritable oiseau de paradis dont l'arrivée imprévue produisit une sensation extraordinaire. Harriet avait six ans quand elle fut réveillée, une nuit, dans le dortoir où étaient rangés plusieurs petits lits côte à côte, par un bruit qu'elle interpréta tout de suite joyeusement. Le père était en voyage depuis quelque temps : sans doute il revenait à la maison. Oui, c'était bien sa voix! Petits frères et petites sœurs se dressent sur leur séant :

« Papa! Voilà papa! »

Une voix gaie répond :

« Et voilà maman! »

La belle dame qui venait d'entrer les embrassa tous, leur dit qu'elle les aimait, qu'elle serait leur mère et, lorsqu'ils voulurent se lever pour lui faire fête, les pria de rester tranquilles, vu qu'ils la retrouveraient le lendemain matin. Mais cette scène avait tellement le caractère d'un rêve que, le lendemain, ils ne pouvaient en croire leurs yeux quand cette princesse, cette fée leur abandonna ses mains d'un blancheur de perle et leur permit de jouer avec ses bagues.

Jamais belle-mère ne fit une plus jolie apparition et, toute sa vie, elle sut rester à la hauteur de ce premier moment, sans relâche occupée de sa nombreuse famille adoptive. Harriet et son frère Henry se suffisaient d'ailleurs à eux-mêmes, ne se quittant pas une minute. Le jour vint cependant où cette intimité fut rompue; la petite sœur passa de l'école mixte dans une académie de jeunes demoiselles où elle se distingua par sa précoce intelligence. Là, il était d'usage de lire en réunion publique les meilleures compositions des élèves. Quelques pages sur un sujet élevé, l'immortalité de l'âme, provoquèrent, de la part de son père qui était dans l'auditoire, cette question : — Qui a écrit cela?

« Votre fille », lui répondit-on.

Harriet ne put se méprendre à l'expression d'étonnement joyeux qui éclaira le visage du doc-

teur Beecher. Ce fut peut-être l'unique minute de sa vie où elle connut l'orgueil.

Litchfield, qu'habitait la famille du ministre, est un village pittoresque, situé dans une région de lacs, de collines boisées. Harriet eut de bonne heure le sentiment exalté de la nature. La vie que l'on menait au presbytère était très simple; les enfants travaillaient au bûcher ou à la cuisine en guise de récréation, les petites filles aidant leurs frères à rentrer le bois et à faire de rudes besognes, tandis que le père stimulait leur activité par de merveilleuses histoires. La récompense, c'étaient des promenades ou des parties de pêche; les soirées de lecture, les concerts en famille s'ajoutaient à ces passe-temps et, tout en s'évertuant des bras, Harriet était capable, à treize ans, de traduire Ovide. Elle écrivit même un drame en vers qui se passe à Rome sous Néron et où éclate cette ferveur religieuse, brûlante chez elle à l'état de passion. Chercher le devoir, l'accomplir coûte que coûte, tel fut son souci continuel. Elle s'efforçait d'aider une sœur aînée dans la direction de l'école qu'avait fondée celle-ci.

Le docteur Beecher, cependant, s'était transporté à Boston, où son originalité reste dans le souvenir de tous. Persuadé de l'utilité d'une double lutte physique et morale pour mater les nerfs et maintenir un juste équilibre, l'excellent homme

surprenait souvent ceux qui venaient lui parler de leurs affaires spirituelles, en accomplissant devant eux à l'improviste des prouesses de gymnastique. D'autres fois, on le trouvait lançant de côté et d'autre de grandes pelletées de sable ou sciant du bois avec fureur. Devait-il prêcher, il était toute la journée, comme de coutume, à la disposition de ceux qui disaient avoir besoin de lui, puis, deux heures avant de monter en chaire, il se précipitait dans son cabinet, et, après avoir fait un peu d'haltères ou de trapèze, couvrait d'hiéroglyphes un nombre considérable de petits bouts de papier, en réclamant à grands cris une épingle pour les réunir. La cloche sonnait; au dernier coup, il descendait l'escalier comme un ouragan, tous ses petits papiers cachés dans le fond de son chapeau, son habit de travers, sa cravate dénouée; il échappait, avec des protestations impatientes, aux mains qui voulaient corriger ce désordre, prenait sa femme sous son bras comme un sac, et l'entraînait dans une course à perdre haleine jusqu'à l'église, où il se frayait un chemin au milieu de la foule. Tout cela ne l'empêchait pas d'être un grand prédicateur.

Devenue vieille, Harriet, par ses absences et ses bizarreries, rappela son père de plus en plus, mais cette originalité n'eut jamais rien d'agressif ni de gênant pour personne.

A vingt ans, l'excès de travail, l'absence de distraction, le surmenage, en un mot, lui avait fait perdre la robuste santé de son enfance. Le garçon manqué qu'était Harriet à Litchfield se transformait peu à peu en jeune fille délicate; elle ne reprit jamais le dessus, tout en continuant, sans mesurer ses forces, à se charger de très lourds fardeaux. L'une des charges qu'elle s'imposa ainsi fut de consoler dans son deuil le professeur Stowe, veuf depuis peu. La défunte avait été sa meilleure amie et le désespoir du pauvre abandonné lui faisait une telle pitié qu'elle s'acharna résolument à le guérir. Elle y réussit, puisqu'elle devint sa femme.

Le docteur Beecher était alors président d'une école de théologie à Cincinnati, et Mr. Stowe y professait. C'était un original, lui aussi, quelque peu visionnaire.

« J'épousai, racontait plus tard Mrs. Stowe, un homme riche en grec, en hébreu, en latin, en arabe, pauvre de tout le reste. » Elle disait gaîment qu'elle était entrée en ménage avec si peu de vaisselle et de batterie de cuisine que le tout valait bien cinquante francs. « Le premier argent que je gagnai, ajoutait-elle, fut consacré à l'achat d'un lit de plumes, car nous avions des bibliothèques très bien garnies, mais peu de matelas! »

En fait de richesse, elle eut sept enfants qui ne

lui laissaient pas un moment de tranquillité, vu la presque impossibilité, pour les gens de condition modeste, de se faire servir aux États-Unis. Quand ses difficultés paraissaient le plus insurmontables, elle s'écriait : « Eh bien, je ne changerais pas mes enfants pour toute l'aisance, le loisir et le plaisir que je pourrais avoir sans eux. »

La vie conjugale des Stowe avait commencé par un sacrifice. A peine mariés, ils durent se résigner à une longue séparation, le professeur ayant été délégué en mission pour visiter les écoles européennes, en vue de réformes nécessaires dans celles de Cincinnati. Comme il s'attristait assez naturellement, sa jeune femme, avec le manque d'égoïsme qui demeura toujours le trait principal de son caractère, fit ressortir toutes les raisons qui lui imposaient d'être satisfait, affirmant qu'elle voudrait être un homme et à sa place, le conjurant de profiter de l'aubaine sans regarder derrière lui. Pendant son voyage, elle mit au monde deux filles jumelles, ce qui ne paraît pas avoir gêné sa collaboration au journal de la localité.

Elle écrivait à l'absent des lettres quotidiennes où nous voyons poindre et se développer le thème de l'abolition de l'esclavage. Mrs. Stowe ne s'y donnait pas encore comme elle le fit plus tard; la possibilité d'en finir avec une institution qui passait pour légitime, au Nord comme au Sud,

était fort discutée dans ce temps-là. On se rendait bien compte du crime qu'il y avait eu à transporter jadis, de la vieille Afrique ténébreuse dans le Nouveau Monde, une marchandise humaine exploitée, maltraitée, vendue et revendue, toujours à la merci du maître, de son caprice et de ses exigences; mais on ne voyait pas de remède au mal accompli; on distinguait très clairement, au contraire, les inconvénients, les périls, les injustices qui pouvaient résulter de l'émancipation. Il était encore loin, le jour où le président Lincoln, dans un message mémorable, jeta ces énergiques paroles : « Si la volonté de Dieu est que la guerre se prolonge jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un foyer debout, jusqu'à ce que rien ne reste de tous les trésors amassés par le labeur sans rétribution de l'esclave, jusqu'à ce que chaque goutte du sang qui a coulé sous le fouet soit expiée par le sang qui coulera sous le sabre, nous ne pourrons que nous incliner et dire : « Seigneur, tes voies sont justes et infaillibles ».

Non, Mrs. Stowe ne portait pas en elle, même à l'état de germe, *La Case de l'oncle Tom*; cependant, ce fut à Cincinnati, au bord du grand fleuve qui sépare l'Ohio du Kentucky, qu'elle emmagasina, comme à son insu, les paysages, les caractères, les scènes évoquées plus tard dans son célèbre roman. Les écrits moins ambitieux qu'elle

publiait alors n'avaient d'autre but que d'apporter un peu de bien-être à sa famille, chaque année plus nombreuse. Une de ses amies a raconté drôlement comment elle venait à bout de cette tâche, malgré les obstacles. Il s'agit, par exemple, d'un récit commencé dont l'éditeur attend la fin. L'amie trouve Mrs. Stowe tout au métier de nourrice, son plus jeune enfant sur les genoux, et surveillant les deux autres, qui commencent à marcher.

« Allons, Harriet, vous avez donné votre parole. Exécutez-vous de bonne grâce.

— Comment faire? C'est jour de nettoyages, et baby perce une dent!

— Les nettoyages peuvent être remis à demain; quant aux dents de baby, cela n'en finira pas. Voyons, en trois heures, vous pouvez avoir achevé; il y a certainement économie à le faire : deux dollars la page, pensez-y...

— Mais j'ai une nouvelle bonne à former. Les affaires de cuisine...

— Nous les expédierons. Descendez votre encrier, ma chère, et, tout en dirigeant la nouvelle bonne, vous écrirez au moins quelques lignes par-ci par-là. »

Je l'entraîne, et, dix minutes après, la voici installée dans la cuisine; devant elle, une table avec de la farine, un rouleau à pâtisserie; d'un

côté, des œufs et du gingembre; de l'autre, du porc, des haricots et différents ingrédients. Le four chauffe; Mina, une nymphe de la plus belle couleur chocolat, attend les ordres.

« Tenez, Harriet, prenez ce buvard, écrivez sur vos genoux, peu importe l'écriture.

— Bon, soupire la pauvre femme avec résignation. Mina, faites comme je vous ai dit. Où en étais-je?

— Voilà : Frédéric avait lancé sa déclaration, il appelait Hélène son ange gardien.

— Oui, oui, dit-elle en réfléchissant pour ressaisir le fil de l'histoire.

— Madame, est-ce que le porc se servira sur les haricots? demande Mina.

— Vous voyez-bien, dit Harriet, découragée. C'est impossible. Il faut y renoncer.

— Non, de grâce, encore une épreuve. Je vais poser baby sur le tapis, puisqu'il consent à rester tranquille, et vous me dicterez. Votre dernière phrase est celle-ci : « Elle appuya sa tête sur ses mains, les larmes ruisselaient entre ses doigts. » Que dois-je ajouter?

— Mina, versez un peu plus de lait, dit Harriet.

— Allons, ma chère, j'expliquerai à Mina ces sortes de choses; reprenez la plume.

Patiemment, Harriet se remet à écrire et mes connaissances culinaires viennent tant bien que

mal au secours de l'inexpérience de Mina jusqu'à ce que la seconde page soit couverte.

« A la bonne heure ! C'est à vous de lui apprendre maintenant. Je suis au bout de mon rouleau. Dictez encore.

Sans un mot d'objection, la docile Harriet plonge ses mains dans la farine.

« Vous vous êtes arrêtée là-dessus, lui dis-je : « Mes enfants sont ma dernière consolation ici-bas. »

— Madame, qu'est-ce qu'il faut que je fasse du gingembre? demande Mina.

— Rien du tout.

— Et ces coquilles d'œufs?

— Jetez-les. »

Je répète :

« Ma dernière consolation ici-bas ! »

Elle dicte :

« Laissez-les moi encore... un peu plus longtemps.

— Combien de temps dites-vous qu'il faut laisser le pain d'épices dans le four, madame?

— Encore cinq minutes, Mina.

— Un peu plus longtemps !

Sur ces mots que je répète d'une voix suppliante, nous éclatons de rire.

Ainsi, en faisant la cuisine, en griffonnant, en berçant les enfants et en riant, nous achevâmes le manuscrit. »

Cependant son mari lui répétait avec conviction :

« Vous êtes née pour être femme de lettres; Dieu le veut et il n'y a pas à contrecarrer sa volonté. De grandes œuvres seront signées Harriet Beecher Stowe. Allez droit devant vous. Du courage! »

Ce n'était pas le courage qui lui manquait. C'était le temps et la force. Il s'aperçut enfin qu'elle n'en pouvait plus et lui conseilla d'aller se reposer chez un de ses frères; mais à peine fut-elle partie qu'il lui écrivit :

« Ma chère, revenez aussi vite que vous le pourrez. Le fait est que je ne puis vivre sans vous. Il n'y a pas de femme qui vous ressemble dans le vaste monde. Qui donc a tant de talent avec si peu de vanité, tant de réputation avec si peu de pédantisme, tant de littérature avec si peu d'extravagance, tant de douceur avec si peu de faiblesse, tant des meilleures choses avec si peu des autres?... »

Rien n'égalait la tendresse involontairement égoïste de Mr. Stowe pour sa femme. Il ne cessait de répéter qu'elle était la personne la plus intelligente et la plus agréable qui existât dans tout le cercle de ses connaissances. A quoi Mrs. Stowe répondait : « Si vous n'étiez déjà mon mari bien-aimé, je deviendrais certes amoureuse de vous. »

Jamais sympathie plus parfaite n'exista entre deux époux, mais justement l'opinion si haute que Mr. Stowe avait d'Harriet l'empêchait d'admettre qu'il pût y avoir des limites à ses prouesses dans tous les genres, comme ménagère, mère de famille, ou écrivain ; rien ne l'étonnait de sa part, quoiqu'elle fît. Mrs. Stowe était loin de posséder la même confiance en elle-même ; malgré les instances de son mari qui flattaient chez elle une vocation naturelle, elle hésitait beaucoup à se consacrer aux lettres. Il y avait ses enfants, tous très délicats, très nerveux, de caractères compliqués et bizarres ; elle ne se trouvait pas le droit de leur dérober une parcelle de son temps, persuadée que l'éducation est œuvre de contact et d'exemple, que les enfants ne font pas ce qu'on leur dit, mais ce qu'ils voient faire.

En outre, le malheur s'acharnait contre eux tous. Le collège, dont son père était président et où enseignait son mari, fut infesté par la fièvre typhoïde ; il fallut soigner les malades. Le salaire du professeur Stowe était assez incertain ; la gêne, presque la misère, les pressait de plus en plus et ni l'un ni l'autre, avec cela, n'avait à un degré quelconque ce qu'on appelle le sens pratique. Ils faisaient passer avant tout le devoir et, avant tous les devoirs, la charité ; le reste ne les touchait guère. Mrs. Stowe, avec six enfants et deux bonnes,

était souvent forcée de faire la cuisine elle-même, de laver la vaisselle, de vaquer aux plus grossières besognes. Les responsabilités de toute sorte qui pesaient sur elle l'écrasaient; plus d'appétit, plus de sommeil. Le professeur s'efforçait bien de l'aider, mais maladroitement, on peut le croire.

« Mon mari, écrit-elle quelque part, fait des progrès merveilleux dans son rôle de bonne d'enfants. Vous ririez de le voir, ses lunettes sur le nez, conduire au lit la petite troupe de bambins en robe de nuit, les rassemblant comme une poule appelle ses canetons.

Et elle le plaint d'avoir une femme si incapable.

Un secours tombé du ciel, pour ainsi dire, lui permit cependant d'aller prendre certaines eaux qu'on lui recommandait et qui eurent raison d'une faiblesse toujours croissante; mais ensuite Mr. Stowe tomba malade à son tour. Quand on voit les détails de cette lutte misérable et terre à terre, renouvelée à toutes les heures, on ne comprend pas comment le cerveau de la vaillante femme put y résister. Pour comble de malheur, le choléra éclata à Cincinnati et elle perdit un de ses fils.

Ce dernier événement acheva de dégoûter les Stowe d'un pays où ils avaient déjà tant souffert. Ils quittèrent l'Ouest pour gagner New-Brunswick. Le professeur y avait été nommé à un nouveau

poste ; alors vinrent les difficultés de l'installation en pays inconnu, avec de minces ressources. Les lettres de Mrs. Stowe sont à ce sujet amusantes et pathétiques ; on assiste à ses expériences ; elle est tour à tour tapissier, peintre, décorateur, elle se moque d'elle-même, elle fait étudier ses enfants, elle écrit dans les journaux. A travers tout cela, elle souffre jusqu'à l'angoisse et elle a des jouissances non moins intenses pour un rien. Cette riche organisation, vibrante, épanouie, ressent ce qui l'atteint, ce qui l'effleure seulement avec une vivacité merveilleuse et, quoiqu'il arrive, un rayon de soleil est toujours prêt chez elle à luire dans le ciel sombre. De plus en plus surtout, une pitié sans bornes pour le malheur général d'une race condamnée la détourne des préoccupations particulières. Sur ces entrefaites, quelqu'un des siens lui dit :

« Si je savais écrire comme vous, j'écrirais quelque chose qui ferait sentir à tous que l'esclavage est une malédiction. »

Longtemps après, ses enfants se rappelèrent avec quel élan elle répondit à cet appel :

« Oui, j'écrirai quelque chose, je l'écrirai si je vis ! »

Ce quelque chose fut *La Case de l'oncle Tom.* Elle disait plus tard à son fils Charles :

« Je me rappelle l'hiver où tu étais petit et où

je travaillais à *L'Oncle Tom*. Mon cœur éclatait sous le poids de l'injustice et de la cruauté témoignées aux malheureux esclaves et je priais Dieu de permettre que mon cri en leur faveur fût entendu. Il y eut bien des nuits où je pleurais, tandis que tu étais là endormi près de moi; je pleurais parce que je pensais aux mères esclaves que des barbares privent de leurs enfants. »

On peut dire qu'elle mit dans l'œuvre qui soudain prit possession d'elle toutes les aspirations de son être, tout le sang de ses veines. Elle la vécut en l'écrivant. Il ne s'y trouve pas un fait qui n'ait été saisi dans la réalité. Par exemple, son frère Henry, devenu ministre, avait rencontré un vieux nègre tout en larmes : on allait vendre aux enchères ses filles de seize et dix-huit ans. Il prend le vieillard par la main, l'emmène dans une réunion publique, raconte la lamentable histoire et, en deux heures, a réuni la somme nécessaire pour racheter et rendre à leurs parents les deux pauvres créatures. Bien souvent, malgré la loi qui défendait de donner asile et protection aux esclaves fugitifs, Mrs. Stowe avait reçu de ces malheureux, son mari les aidant à s'échapper. Les souvenirs du passé, dans l'Ohio et le Kentucky, lui fournirent les scènes comiques qu'elle entremêlait au drame.

Tout contribuait à stimuler sa verve, tout, jus-

qu'au danger couru, car, à cette époque de crise, il y avait péril à se déclarer anti-esclavagiste. Une populace effrénée se portait aux pires violences, allait assaillir les bureaux de tel journal qui combattait un droit prétendu constitutionnel, brisant les presses, menaçant la vie des rédacteurs, ce qui n'empêcha pas le succès immédiat et complet de *L'Oncle Tom*, aussitôt qu'il parut en volume au mois de mars 1852. Trois mille exemplaires furent vendus en un jour et trois cent mille dans le cours de la première année. Des souscriptions s'ouvrirent de tous côtés pour le rachat des esclaves et cet enthousiasme ne se borna pas à l'Amérique, il gagna l'Europe.

D'un bout du monde à l'autre, des félicitations arrivaient à l'auteur. Les femmes d'Angleterre, pour exprimer leur enthousiasme, signèrent, de 562,448 noms appartenant à toutes les classes de la société, depuis les plus hautes jusqu'aux plus modestes, une volumineuse adresse qui resta parmi les trophées de Mrs. Stowe.

George Sand écrivit dans un article non moins précieux pour elle : « Ce livre est dans toutes les mains, dans tous les journaux, il aura des éditions dans tous les formats, on le dévore, on le couvre de larmes, il n'est déjà plus permis aux personnes qui savent lire de ne l'avoir pas lu... Mme Stowe a du génie comme l'humanité sent le besoin d'en

avoir; ce n'est peut-être pas un homme de lettres, mais c'est une sainte. »

Il y avait beaucoup de vrai dans ce jugement. De si loin, le grand romancier français avait deviné la qualité maîtresse de Mrs. Stowe, le génie du bien, et aussi la puissance de l'instinct chez cette femme simple qui, en réalité, n'avait rien prémédité, rien combiné. Un jour, elle avait lu à ses enfants le récit de la mort d'un vieil esclave. Ils avaient pleuré. De là était sorti tout le livre. Il s'était, pour ainsi dire, écrit de lui-même, tout ce qui se passait alentour contribuant à nourrir l'action; vraiment, elle pouvait déclarer de bonne foi qu'elle n'avait été qu'un instrument presque passif.

Si elle fut louée, bénie, proclamée sublime dans toutes les langues, Mrs. Stowe fut aussi abreuvée d'outrages et de calomnies par ceux qui avaient intérêt à soutenir que son œuvre était dangereuse et mensongère. Elle ne se laissait pas plus abattre par les injures qu'elle ne s'enorgueillissait du triomphe; mais Mr. Stowe ne montrait point la même philosophie. L'année qui suivit la publication de *L'Oncle Tom*, il avait accepté au séminaire d'Andover (Massachusetts) une situation de professeur de littérature sacrée; il se trouvait là dans un milieu académique qui eût été infiniment de son goût, sans cette guerre faite à sa

femme. Celle-ci s'en affligeait par contre-coup : « Je ne suis vulnérable, disait-elle, qu'à travers lui. »

Elle eut tort de perdre son temps à écrire un livre très inférieur au premier, *La Clef de la Case de l'oncle Tom*, qui renferme, trop consciencieusement enregistrées, toutes les preuves à l'appui d'un récit véridique ; mais d'autres ouvrages attestent que le zèle de l'apôtre ne paralysait pas chez Mrs. Stowe les qualités géniales du romancier. Sans doute, elle restera par excellence devant la postérité l'auteur de *L'Oncle Tom*; cependant, beaucoup de bons juges, parmi lesquels la reine d'Angleterre, ont placé encore plus haut l'admirable récit intitulé *Dred*, où elle montre l'effet général de l'esclavage sur la société, comment il produit la démoralisation de toutes les classes, comment il corrompt jusqu'au christianisme, quand celui-ci le tolère. *La Fiancée du Ministre* renferme des portraits supérieurement tracés; la moitié au moins de *La Perle de l'île d'Orr*, une idylle des côtes de la Nouvelle-Angleterre, est un pur chef-d'œuvre. George Eliot prisait fort *Old town folks*, cette peinture des mœurs de petite ville, et il y a des scènes intimes délicieuses dans *Ma femme et Moi*. Nul romancier ne possède plus que Harriet Beecher Stowe l'art de rendre vivants ses personnages; elle a au suprême degré

la puissance dramatique et elle excelle dans l'analyse des sentiments; elle sait nous faire passer des pleurs au rire avec cette verve entraînante qui est l'un des principaux éléments de l'*humour*. Ce qui lui manque, c'est le souci des proportions, l'ordonnance de l'ensemble, et ce défaut résulte d'un excès de spontanéité, de l'absence d'effort, de ce don le plus séduisant, mais aussi le plus dangereux de tous, qu'on appelle la facilité.

Une noble et généreuse imprévoyance semble l'avoir caractérisée en tout. De *L'Oncle Tom*, par exemple, elle aurait pu tirer une fortune, mais l'idée de faire de l'argent avec un plaidoyer où elle se jetait corps et âme ne lui vint jamais. Faute de précautions prises d'avance, elle reçut en tout la part modeste de dix pour cent, pendant que ses éditeurs, tant anglais qu'américains, s'enrichissaient à sa place; encore, dès le premier signe de succès, se déclara-t-elle prête à prélever sur ce qui lui revenait les fonds nécessaires à la création d'une école normale pour l'éducation des instituteurs et institutrices de couleur.

La gloire, du moins, ne lui a pas été marchandée. Elle fit trois voyages en Europe, et chacun d'eux fut un long triomphe; l'Angleterre, l'Écosse surtout, la fêtèrent comme une souveraine. Au débarqué, les ovations de la foule com-

mencèrent. Les plus grands personnages, les écrivains les plus illustres voulurent la connaître; elle fut reçue avec honneur dans les châteaux de cette aristocratie britannique qui n'ouvre pas facilement ses portes; la duchesse de Sutherland lui mit au bras un lourd bracelet d'or en forme de chaîne, avec l'inscription : « En mémoire d'une chaîne qui sera bientôt brisée. » Les écoles, les associations la comblaient de souvenirs symboliques. Des sommes considérables lui furent remises pour la cause qu'elle défendait. A Paris, en Suisse, en Italie, elle rencontra, dans une mesure plus modérée, les témoignages d'un grand respect et d'une vive sympathie. Nulle part cet encens ne semble l'avoir enivrée.

« Que doit-on penser en me voyant, — disent ses lettres de ce temps-là, — sinon que Dieu choisit pour instruments les faibles? »

Elle se moque d'elle-même, de ses bévues dans le beau monde, où elle traite par habitude les grandes dames de mistress au lieu de lady telle ou telle, et elle s'accuse de la distraction qui lui a fait agiter par la fenêtre une serviette en guise de mouchoir pour répondre aux acclamations. Ce qui la ravit, c'est qu'en la voyant, on la trouve moins laide qu'on ne l'avait craint sur la foi de ses portraits. Elle avait en commun, avec les deux grands écrivains féminins du siècle,

George Sand et George Eliot, une physionomie absorbée qui lui nuisait, quand l'entrain de la conversation ne faisait pas briller le feu de son regard. Chacun s'accorde à dire que Mrs. Stowe causait à ravir, qu'elle racontait avec un esprit, un charme inimitables, et qu'à l'écouter, on avait le meilleur d'elle-même, sa pensée n'arrivant que refroidie sur le papier. Tout parlait en elle, les yeux, le geste, le sourire. Son âme devenait visible, ce qui justifie cette exclamation jetée par une dame en la rencontrant dans un salon : « Vous ne m'aviez pas dit que Mrs. Stowe fût belle ! » En revanche, son visage au repos devenait, pour ainsi dire, un masque pétrifié que ne réussissait pas à embellir le caprice d'une abondante chevelure naturellement frisée.

« Une vraie Gorgone ! » s'écrie-t-elle en présence de ses photographies.

Les lettres de Mrs. Stowe étaient à la hauteur de sa conversation. Elle eut aussi un succès populaire quand elle entreprit de lire elle-même dans différentes villes, à des multitudes assemblées, ce qui était déjà presque de l'histoire ancienne, car la guerre de Sécession avait eu lieu, mettant fin une fois pour toutes à un horrible abus, délivrant des millions d'opprimés. Aux yeux de ses compatriotes, Harriet Beecher Stowe incarnait en sa personne la cause anti-esclavagiste, — adorée par

ceux-ci, maudite par ceux-là, selon les convictions de chacun, mais prenant de plus en plus, à mesure que le temps apaisait les rancunes et cimentait l'Union américaine, toute l'importance d'une figure historique.

Ses dernières années se passèrent surtout dans la propriété qu'elle avait achetée en Floride pour y veiller sur la santé de son fils, qu'une blessure incurable, reçue pendant la guerre, minait lentement. Elle eut la douleur de perdre ce fils, et déjà un tragique accident lui avait enlevé son aîné parvenu à l'âge d'homme. Dans sa peine profonde, elle ne rencontra pas de consolation plus efficace que les paroles d'une vieille négresse, qui lui dit : « J'avais des enfants, moi ! Dieu m'en a pris plusieurs ; ceux-là sont en sûreté, mais il y en a cinq de vendus... et je ne sais pas où les chercher. »

A Mandarine, la maisonnette que nous fait bien connaître le petit volume intitulé : *Palmetto Leaves* (feuilles de latanier), entourée de soins par ses filles, qui lui épargnaient désormais tout souci domestique, elle put jouir, jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingt-cinq ans, de la beauté d'une végétation quasi tropicale, de la douceur d'un climat enchanté; elle descendit pas à pas vers l'éternel repos avec la sensation « d'être dans l'état d'un ver à soie qui n'a plus rien à filer », sentant son

esprit affaibli errer comme un ruisseau qui s'échappe. « Mon soleil est couché, dit-elle dans une de ses délicieuses lettres, le temps du travail est passé pour moi; j'ai écrit tous mes mots, j'ai pensé toutes mes pensées, et maintenant je me repose à la clarté fugitive des tisons qui s'éteignent, dans un calme si profond que, seule, une voix amie peut momentanément me réveiller, puis je retombe... »

Elle avait toujours été sujette à de singulières absences. On raconte qu'il lui arriva, ayant été invitée à un grand dîner, de s'oublier à rêver dans l'appartement qui lui avait été ouvert pour arranger sa toilette. Tout le monde était réuni et attendait l'héroïne de la fête; ses hôtes, inquiets, allèrent enfin la chercher. Elle se tenait là, son châle sur le dos, son chapeau sur la tête, telle qu'ils l'avaient laissée, debout devant la bibliothèque où un livre avait fixé et retenu son attention. Cet effacement de l'heure présente alla chez elle en augmentant jusqu'à ce qu'elle fut, on peut le dire, perpétuellement absente, en communion sans doute avec la nature, mais de plus en plus séparée des hommes. Son vieux et cher compagnon avait déjà rejoint trois de leurs fils et une fille chérie sur les « rives d'or », dont elle parlait toujours, en disant qu'elle y renouerait le fil de ses affections avec ceux qui l'attendaient et ceux

qui devaient la suivre. Doucement, silencieusement, elle s'y laissa glisser à son tour.

Et dans cette paix suprême de l'au-delà, qui a suivi leur carrière terrestre toute d'activité bienfaisante, il faudrait aussi chercher aujourd'hui presque toutes les femmes qui ont pris part, en Amérique, à l'œuvre de l'abolition de l'esclavage. En quelques mots, j'indiquerai les plus célèbres : Lydie-Maria Child d'abord, qui, bien avant Mrs. Stowe, scandalisa le pays par la publication de son éloquent *Appel en faveur de la classe d'Américains qu'on appelle Africains*. Blâmée par le monde qui l'avait longtemps admirée, elle garda jusqu'au bout la même force d'âme, consacrant sa plume alerte, sa voix persuasive à l'œuvre philanthropique par excellence, s'intéressant en même temps à l'éducation des masses, à toutes les grandes réformes qui peuvent faire avancer la marche de l'humanité. Devant la persécution conduite par les esclavagistes, elle trouva un mot de suprême dédain : « Si nombreux que soient ceux qui nous persécutent, il n'y en a pas un qui nous fasse peur et j'en remercie Dieu. »

Son biographe, le poète Whittier, abolitionniste comme elle, a dit que personne ne rendit plus de services à la cause de la liberté et ne lui fit d'aussi grands sacrifices; son temps, ses talents, sa for-

tune, tout ce qu'elle possédait, n'était entre ses mains qu'un dépôt que Dieu lui avait confié au profit des pauvres et des petits. Quand elle n'avait plus d'argent, elle travaillait pour en gagner et le donner. Pendant des années, elle dirigea le journal de combat *National anti-slavery Standard.*

La guerre de Sécession fut précédée, on le sait, par l'entreprise extraordinaire d'un fermier du Kansas, John Brown, qui essaya ce que Washington s'était proposé de faire au cas où les colonies eussent été vaincues dans leur lutte contre l'Angleterre : atteindre avec les insurgés les montagnes de la Virginie et s'y défendre. Ceci eût été purement héroïque; ce qui devient discutable, c'est la prise d'une ville et le pillage d'un arsenal pour armer des esclaves fugitifs; mais la merveille est encore d'avoir effectué ce coup de main à la tête de vingt-deux nègres en tout. Il se défendit contre les troupes régulières envoyées contre lui, avec une intrépidité à laquelle ses ennemis les plus acharnés ont rendu hommage. Couvert de blessures, il fut fait prisonnier et condamné à être pendu. Mrs. Child demanda comme une grâce d'aller soigner et servir le condamné dans sa prison. Sa correspondance à ce sujet avec le gouverneur de la Virginie et avec John Brown lui-même donne l'idée d'un courage qui n'a d'égal que son ardente charité. Elle dit alors aux esclavagistes :

« Le génie de Mrs. Stowe a emporté d'un coup les ouvrages de défense de votre institution et ouvert la citadelle aux assiégeants qui l'envahissent de toutes parts. »

De fait la citadelle était prise, puisque, un an après, le Nord et le Sud en venaient aux mains. La lutte fut gigantesque, elle dura quatre ans et laissa aux États-Unis une dette de plus de deux milliards sept cents millions de dollars; elle coûta la vie à un demi-million d'êtres humains, mais elle mit fin à l'esclavage. Lorsqu'on louait Mrs. Child d'avoir tout sacrifié à l'œuvre maintenant accomplie, elle prétendait n'avoir fait que gagner, « car, dit-elle, il est impossible d'estimer ce que notre caractère gagne à une lutte qui tient l'intelligence en éveil et nous force de réfléchir fortement à des principes moraux ». Être élevée au-dessus du niveau de la vie commune par la glorieuse inspiration d'un zèle désintéressé, elle ne voyait que cela.

Mrs. Child mourut à un âge avancé, mais toujours jeune d'esprit, dans l'humble maison de campagne dont elle a écrit quelque part :

« Nous y avons passé, mon mari et moi, vingt-deux années heureuses, entièrement seuls, sans domestiques, nous servant réciproquement et dépendant l'un de l'autre pour les distractions intelligentes; son cerveau, si richement meublé,

me fournissait, sur tous les sujets, l'information demandée. Il était mon dictionnaire ambulant en plusieurs langues, ma vivante encyclopédie universelle. Dans sa vieillesse il me fut aussi tendrement dévoué que l'avait été l'amant de mes jeunes années. Souvent il chantait :

Il n'y a rien de si doux dans la vie
Que le rêve ancien de l'amour...

« ... Ce que je me rappelle avec le plus de reconnaissance, c'est sa patience, son indulgence inépuisable envers moi et mes défauts. Jamais il ne voulut voir que les meilleurs côtés de mon caractère. Tout ce qui sortait de ma bouche était, à l'en croire, raisonnable et spirituel. Il s'extasiait même devant le plus pauvre jeu de mots; par exemple, le jour où je répondis à ce qu'il disait :

— Je voudrais pour toi, chérie, être riche comme Crésus.

— Tu es Crésus, puisque tu es roi de Lydie ! »

« Combien de fois a-t-il rappelé ce mauvais calembour ! »

En toutes choses, ils étaient d'accord, étroitement unis dans leurs sympathies et leurs convictions. Parlant de la vie future, Mrs. Child, devenue veuve, disait souvent : « Elle aurait peu de prix pour moi si je ne devais pas le rejoindre. »

Auprès de Lydie-Maria Child se dresse, grande,

vigoureuse et fière, la figure de Mrs. Chapman, le capitaine Chapman, comme l'appelaient quelques railleurs, qui fut intimement liée avec elle et toute dévouée à la même cause. Dans une réunion publique, elle sauva la vie à l'orateur abolitionniste Wendell Phillips, elle se tint entre lui et la populace qui le menaçait. L'apparition de cette majestueuse beauté, toute vêtue de blanc, frappa de stupeur les furieux. Wendell Phillips put s'échapper.

Le pendant de cette anecdote se trouve dans l'histoire de Lucretia Mott. C'était en 1838 et déjà il existait à Philadelphie une société anti-esclavagiste. La réunion annuelle fut interrompue par un de ces tapages comme il s'en produisait souvent en ce temps-là. Les émeutiers jetaient des pierres dans les vitres, du vitriol dans l'assistance et couvraient de hurlements la voix de l'orateur; parfois ils mettaient le feu ainsi qu'il arriva pour la Pensylvania Hall, un édifice dédié, trois jours auparavant, à la liberté et aux droits de l'homme. Le soir dont nous parlons, il n'y eut qu'une violente bousculade. Lucretia Mott ne s'effrayait pas pour si peu, elle dont la maison avait été, une fois déjà, assaillie comme suspecte. Elle pria l'ami qui l'escortait de protéger d'autres femmes plus timides qu'elle-même.

« Mais qui donc vous accompagnera? demanda-t-il.

— Cet homme-ci », répondit-elle avec tranquillité, en prenant hardiment le bras du plus violent parmi les braillards. « Il m'aidera bien à sortir d'ici. »

Sa confiance lui porta bonheur. L'étrange cavalier qu'elle s'était choisi resta déconcerté une minute devant l'audace de cette frêle petite créature aux si beaux yeux, puis il finit par la conduire très respectueusement hors de la bagarre. Elle entama une conversation avec lui qui fit dire à ce vaurien, après qu'il se fut informé de son nom : « Une brave femme tout de même, et qui a du bon sens! »

En 1839, une conférence générale eut lieu à Londres sur la question de l'esclavage. Les abolitionnistes de tous pays y furent conviés. Deux états d'Amérique envoyèrent des délégués hommes et femmes, ayant jugé que le conseil et la discussion en pareille matière concernaient également les deux sexes. James et Lucretia Mott assistèrent à cette convention universelle, ainsi qu'une autre femme qui a, jusque dans la vieillesse, pris la parole avec une force extrême en faveur de tous les opprimés : Elizabeth Stanton.

Il n'y eut pas de plus noble vie que celle de ce ménage de Quakers, James et Lucretia Mott. Ils

avaient eu à lutter contre la pauvreté durant les premières années de leur mariage et, quoique Lucretia ait toujours dit : « Ces épreuves au début de la vie ont l'excellent effet de discipliner l'esprit et de faire apprécier à leur juste valeur les plaisirs mondains », elle se réjouissait de voir enfin son mari prospérer dans le commerce, lorsqu'un cas de conscience délicat vint les ruiner.

La plupart des Quakers étaient résolument opposés à l'esclavage, ils se défendaient de le favoriser en n'achetant de marchandises dans aucun des magasins qu'approvisionnait le travail des esclaves; par exemple ils se contentaient de très mauvais sucre et de non moins mauvais calicot, fruits du travail libre; à plus forte raison James Mott devait-il s'interdire d'acheter du coton aux planteurs. Renoncer à des affaires qui prosperaient, cela équivalait pour lui à se couper la main droite; il n'hésita pas cependant dès que sa conscience eut parlé. Encouragé par sa femme, il triompha de la tentation et, comme il était laborieux et intelligent, trouva bientôt moyen de faire vivre les siens en vendant de la laine, sans avoir rien à se reprocher.

Le seul point sur lequel les époux Mott se ressemblassent était ce point important de la conscience; d'ailleurs, *il* était aussi taciturne, aussi réservé, aussi doux, qu'*elle* était vive, expansive

et résolue. Il se plaisait à écouter, elle parlait admirablement. Malgré ces différences, ils marchaient d'un même pas vers le même but, appuyés l'un sur l'autre. Lucretia prenait d'ordinaire la parole pour James, quand il s'agissait de traiter les thèmes qui leur étaient chers à tous les deux : l'abolition de l'esclavage, la promotion de la paix universelle, la tempérance, l'égalité des sexes, etc.

Lucretia fut une des premières Américaines qui se firent entendre aux réunions publiques. Elle s'exprimait avec un singulier mélange de modestie et d'autorité, toujours vouée à une simplicité presque monastique dans son costume de Quakeresse : robe grise ou brune, petit bonnet de gaze blanche et grand fichu croisé. Le fait d'appartenir à cette secte lui permettait de prêcher publiquement. Elle voyageait de côté et d'autre à cet effet, entremêlant toujours aux sujets de religion et de morale son plaidoyer en faveur des noirs vendus, maltraités, dépossédés de leurs enfants. Ceci ne l'empêchait pas plus que Mrs. Stowe elle-même de vaquer à la cuisine et de tirer l'aiguille : ce furent même de somptueuses aiguilles à tricoter en or qui lui furent offertes comme bijou commémoratif pour le cinquantième anniversaire de son mariage, qu'elle célébra entourée d'une couronne d'enfants et d'arrière-petits-enfants.

Il est à remarquer que toutes ces aïeules du mouvement qu'on appelle chez nous le *féminisme*, (car, aussitôt qu'elles eurent délivré les nègres, ces énergiques missionnaires de la liberté se mirent en devoir de réclamer pour la femme le droit de vote), il est remarquable, dis-je, que toutes ces personnes, qu'on appellerait en France « avancées », eurent, sans exception, les vertus de leur sexe et trouvèrent moyen de se dévouer à la famille autant qu'à l'humanité. Elles furent généreusement secondées, d'ailleurs, par leurs maris, toutes, même Lucy Stone qui resta Lucy Stone jusqu'à la fin, bien que mariée à Henry Blackwell, celui-ci estimant que la femme doit garder dans le mariage son individualité, par conséquent son nom personnel.

Lucy Stone, dévorée du désir d'apprendre, avait gagné, comme sous-maîtresse d'école dans les villages, de quoi entrer au collège d'Oberlin, la première université où les femmes furent admises. Son père, pour mettre à l'épreuve le désir qui la dévorait, et qu'il n'approuvait pas, d'étudier l'hébreu et le grec, ne voulut l'aider d'aucune façon. Elle faisait le ménage des autres pensionnaires à six sous l'heure pour se nourrir, et, pendant ses quatre années d'études supérieures, n'eut qu'une seule robe.

Dans cette ville de l'Ouest, où se trouvait l'uni-

versité, fut fondée une école pour les esclaves évadés. Lucy Stone accepta de la diriger, ce qui ne plut qu'à demi tout d'abord à ses noirs élèves, de grands diables, humiliés d'avoir une femme pour professeur ; mais elle leur persuada doucement qu'il leur serait utile de savoir lire, de quelque côté que leur vînt la lumière, et ils s'attachèrent à elle bien vite. Pendant quarante-six ans, Lucy Stone se tint, avec son mari, à la tête d'un mouvement d'émancipation dont, aujourd'hui, Mrs. Ward Howe est la doyenne. Ce fut au son de l'*Hymne des Batailles*, composé par cette dernière, que les soldats du Nord marchèrent à la victoire. On peut donc dire, sans exagération, que l'abolition de l'esclavage en Amérique a été, pour une grande part, œuvre de femmes. Elles jouèrent aussi leur rôle dans la guerre civile et non pas seulement comme infirmières, mais par les sommes considérables qu'elles rassemblèrent pour les blessés au moyen de ces ventes qu'on appelait *Sanitary fairs* et qui furent d'un si puissant secours pendant les quatre années terribles. Toutes les femmes que nous avons nommées s'y distinguèrent et bien d'autres encore.

De fait, aucune femme ne se déroba au devoir de servir la patrie à sa manière, tandis que combattaient les hommes. Mais, pour être juste, il ne faudrait pas se borner à faire l'éloge des femmes

du Nord; celles du Sud les égalèrent par leur courage et leur dévouement dans des circonstances bien plus critiques, quand autour d'elles tout sombrait. L'accusation d'indolence et de futilité portée contre les reines charmantes des plantations louisianaises ou géorgiennes[1] tomba devant les preuves d'abnégation qu'elles prodiguèrent sans compter. Toutes ces femmes du monde, alanguies par la richesse et par la vie facile dans un trop doux climat, furent vaillantes quand il le fallut. La guerre fratricide, ruineuse et meurtrière, eut l'avantage de faire naître beaucoup de vertus, d'anéantir beaucoup de préjugés et de forcer les adversaires à s'entre-respecter.

1. Accusation mal fondée dans bien des cas, car la maîtresse d'une plantation avait des devoirs très compliqués, dont elle s'acquittait souvent d'une façon admirable. L'esclavage est en lui-même une monstruosité, mais beaucoup de propriétaires d'esclaves aux États-Unis furent de bons maîtres.

UNE INSTITUTRICE :

LUCRETIA CROCKER

La première fois que j'entendis le nom de Lucretia Crocker ce fut à un de ces *luncheons* de dames qui comptent parmi les traits principaux de l'hospitalité américaine. La femme éminente par excellence de Boston, Mrs. Ward Howe, avait réuni chez elle pour rencontrer l'étrangère une douzaine de femmes distinguées en diverses branches : littérature, philanthropie, science, beaux-arts, etc., et toutes, s'exprimant plus ou moins couramment en français par politesse, semblaient prendre à tâche de prouver qu'une très haute supériorité n'empêche pas d'être aimable.

J'avais pour voisine à table l'une des plus âgées parmi les personnes présentes, une femme à la

physionomie intelligente et ouverte, qui se singularisait un peu par l'extrême simplicité de sa mise en rébellion contre la mode, et je regardais Ednah Cheney avec un respect infini, car elle me représentait une des dernières survivantes de ce groupe qui combattit l'esclavage, conduisant contre lui une véritable croisade, côte à côte avec des hommes tels que les Garrison, les Wendell Phillips, les Whittier. Mrs. Ednah Cheney, comme Mrs. Howe, était à la hauteur des Lydia Child et des Maria Chapman.

Je voulus la faire parler des temps glorieux où elle avait pris part à la libération d'une race, mais les Américaines ne s'attardent pas dans la contemplation du passé. A quoi bon revenir sur une victoire remportée, sur un grand fait accompli? Ce qui intéresse maintenant Mrs. Cheney ce sont les conquêtes à entreprendre, l'éducation médicale des femmes, par exemple. Avec un enthousiasme juvénile elle me parla de l'hôpital pour les femmes et les enfants dirigé par des femmes, m'engageant à le visiter avant de quitter Boston et se gardant bien de me dire tout ce qu'il lui devait. A propos des illustres personnalités féminines dont s'enorgueillit la Nouvelle-Angleterre, elle m'apprit que de bons juges plaçaient au-dessus même de Margaret Fuller son amie Lucretia Crocker. Et elle ajouta, évidemment poussée par un vif désir de

me la faire apprécier : « Je vous enverrai les mémoires qui ont paru sur elle. »

Le soir même, en effet, je reçus, réunis par Mrs. Cheney sous ce simple titre : *Lucretia Crocker, institutrice*, les rapports des notabilités de l'École normale et de la Société pour l'avancement des sciences, d'autres jugements encore portés sur cette femme si vénérée en son pays, si parfaitement inconnue ailleurs. Mrs. Cheney a tout rassemblé sans commentaires, comme si elle craignait qu'on pût la soupçonner d'engouement et de partialité; elle a laissé parler les autres, ne portant témoignage que pour certaine mission qu'elle accomplit en commun avec Miss Crocker. Les premières lignes cependant m'ont frappée comme pouvant s'appliquer à d'autres femmes dont la vie est consacrée à l'enseignement, sans que l'on fasse assez de cas autour d'elles de cette carrière la plus haute et la plus naturelle à la fois pour les personnes de notre sexe. Bien comprise, elle implique en effet les devoirs de la maternité, une maternité sans égoïsme, élevée au-dessus de l'instinct.

« L'éducation, dit Mrs. Cheney, fut éminemment l'œuvre de cette noble femme qui se trouva heureuse par la droiture de ses vues et la parfaite adaptation de ses facultés à la tâche qu'elle aimait. Pour beaucoup d'esprits le nom d'institutrice n'évoquera pas la gracieuse image de notre amie,

car rien ne lui ressemblait moins que le type généralement admis du pédagogue sévère, dictatorial, sans larges sympathies et tout raidi de pédantisme. Elle enseignait, parce qu'elle-même était, à son insu, tout ce qu'elle souhaitait que devinssent les autres. Si séduisante en sa personne et ses manières, si cordiale et si tendre dans tous ses sentiments, si doucement gaie qu'il fallait connaître ses travaux et sa pensée pour découvrir la mathématicienne et la moraliste sous cette agréable enveloppe. Le succès qu'elle obtint dans l'enseignement vint d'abord de son propre amour de la science, et secondement d'un pouvoir particulier pour communiquer avec clarté ce qu'elle possédait à fond. Le plaisir que lui procurait sa tâche en illuminait l'aridité. »

Que voilà un joli portrait de pédante par profession !

Je résume ici ce que j'ai lu et entendu sur Lucretia Crocker, en même temps que quelques traits généraux concernant le professorat féminin en Amérique.

Lorsqu'on songe que dans le Massachusetts seulement soixante-seize pour cent des professeurs occupés dans les écoles publiques ont été des femmes à partir de 1858, et que l'entrée de ces dernières dans les écoles normales depuis treize ans varie de quatre-vingt-trois à quatre-vingt-cinq

pour cent, on a peine à croire qu'aucune école normale ne leur ait été ouverte aux États-Unis avant 1839. C'est à Horace Mann, président du Sénat, placé à la tête du Bureau d'éducation, qu'il faut faire remonter ce progrès. Le don d'un particulier avait mis à la dispositon de l'Instruction publique une somme de dix mille dollars; il proposa de l'appliquer à former des professeurs féminins, qui, selon lui, ont une supériorité marquée sur les hommes pour instruire les jeunes enfants. Cette première école normale fut établie à Lexington et commença avec trois élèves au milieu de beaucoup d'obstacles : difficultés d'argent, préjugés, fanatisme religieux.

Il y a maintenant, dans le Massachusetts, deux écoles normales destinées exclusivement aux jeunes filles et quatre où sont reçus ensemble les deux sexes. Parmi ceux qui instruisent dans les écoles publiques 380 000 enfants de cinq à quinze ans, on compte 9 973 femmes pour 992 hommes. Ce fut vers 1847, quand la machine nouvellement organisée fonctionnait encore de façon assez médiocre, que Lucretia Crocker fut admise à Lexington. Elle se trouva presque immédiatement à la tête de sa classe. Son calme, son air de dignité modeste lui donnaient, malgré sa jeunesse, une sorte d'autorité. En 1850 elle passa les examens d'usage et commença dès lors à

enseigner. Ses qualités spéciales s'affirmèrent aussitôt : conscience, dévouement au devoir, ordre dans les idées, perception nette des choses, diction parfaite, pouvoir inné d'organisation et de classification. La nature l'avait formée pour être un *leader* et cependant tout en elle était féminin ou pour mieux dire virginal. Sa force tranquille et réservée était revêtue de grâce. Elle enseignait la géographie et la géologie de manière à exciter l'admiration d'Agassiz, le grand naturaliste, et ses maîtres s'accordaient à dire qu'elle était capable d'occuper avec éclat une chaire de mathématiques dans quelque université que ce fût.

Celle qu'on lui offrit après ses quatre années d'enseignement à l'École normale était au Collège d'Antioche, nouvellement fondé et ouvert aux deux sexes. Les élèves y affluaient de toutes parts, il ne manquait que de bons professeurs. Les premiers engagés étaient, vu la modicité des salaires, d'une incapacité déplorable; à peine si le professeur de grec savait lire en cette langue, et quant au professeur de mathématiques que Miss Crocker fut chargée de remplacer, il avait une manière pompeuse de dire en guise d'explications : « Un examen plus approfondi de cette matière vous permettra sans doute de comprendre », qui cachait mal l'excès de son ignorance.

Quelle fut la surprise des étudiants d'Antioche en apprenant que c'était une femme qui allait faire le cours de mathématiques spéciales! La surprise se changea en admiration quand cette grande jeune fille svelte et distinguée vint, avec une parfaite sérénité, prendre possession de sa chaire. Dès la première leçon ils se sentirent entre les mains d'un maître dans toute la force du terme. Parmi eux se trouvaient quelques jeunes gens doués d'aptitudes marquées pour les mathématiques transcendantes. Ils trouvèrent à qui parler. A ceux qui demanderont si ce genre d'autorité accordé à une jeune fille sur des hommes porte de bons fruits en Amérique, nous répondrons : Oui, à la condition que cette jeune fille ait non seulement la supériorité intellectuelle, mais les hautes qualités morales, le tact souverain d'une Lucretia Crocker.

Quant aux étudiantes, elles avaient en leur professeur une amie. Miss Crocker ne se bornait pas à les instruire, elle les secourait en toute circonstance par ses conseils et son affection. Le Collège d'Antioche était malheureusement trop pauvre pour garder bien longtemps des professeurs de ce mérite; d'ailleurs Lucretia dut revenir chez elle pour soigner ses parents infirmes, auxquels, dans une vie surchargée d'affaires, elle fit toujours la meilleure part, puis elle paya son tribut à une

grande œuvre patriotique qui s'imposait après la guerre de Sécession.

Jamais on ne pourra dire assez quelle fut la part des femmes dans la réorganisation des États-Unis. Tant qu'avait duré le conflit entre Nord et Sud, elles s'étaient montrées infatigables, prodiguant leur fortune et, à défaut d'argent, leur travail, leurs talents, leurs forces. Les Bostoniennes, et en général les femmes du Massachusetts, se distinguèrent entre toutes : Mrs. Livermore tirait de sa plume et de son éloquence des ressources merveilleuses, elle dirigeait la commission sanitaire; Clara Barton organisait le mouvement de la Croix Rouge, à la tête duquel, tout récemment encore, durant la guerre hispano-américaine, elle rendit tant de services dans Cuba même. Une admirable fille dont le nom ne peut être assez loué, Abby May, interrompit pour un temps les œuvres de philanthropie qu'elle créait avec une ingéniosité inépuisable pour aller, malgré sa santé délicate, soigner les blessés qu'on entassait sur des bateaux de transport organisés en ambulances. Elle devint ensuite vice-présidente d'un comité exécutif qui se proposait pour but de subvenir aux besoins des troupes de couleur. Puis la guerre s'étant terminée par la triomphante abolition de l'esclavage, elle s'occupa des écoles de nègres libérés; et ce fut sur ce terrain qu'elle retrouva Miss Crocker

dont plus d'une fois, là et ailleurs, les travaux côtoyèrent les siens pour ainsi dire, de sorte qu'il est impossible de ne pas les nommer ensemble.

Lucretia Crocker n'avait pris aucune part active, malgré ses sympathies personnelles, au mouvement anti-esclavagiste, étant trop occupée des devoirs de sa profession; mais elle offrit spontanément d'aider à instruire les nègres libérés qui montraient pour apprendre une singulière ardeur, sentant bien que le savoir pouvait seul les élever réellement au rang de citoyens. On voyait des vieillards de soixante ans se presser dans les écoles pour pénétrer les mystères de l'alphabet, côte à côte avec les petits enfants. Il y eut à cette époque beaucoup d'illusions, d'engouements et de promesses qui ne devaient être qu'à demi suivies d'effet. Lucretia était aussi éloignée des préjugés qui empêchent de considérer le nègre comme un homme que des folles espérances qui comptaient avoir raison en un jour des vices séculaires de l'esclavage. Ses études ethnologiques l'avaient conduite à comprendre mieux qu'une autre les différentes races; sans décourager personne, elle concentra ses efforts d'éducatrice sur les jeunes gens dans la force de l'âge dont une vie d'ignorance et de servitude n'avait pas encore eu le temps de paralyser les facultés. Elle s'efforça d'en faire, au moyen d'une judicieuse sélection,

des instituteurs et des institutrices qui pussent travailler au relèvement de leurs pareils dans des écoles publiques soutenues par les États du Sud et, autant que possible, par les gens de couleur eux-mêmes, afin d'écarter l'idée d'aumône et de dépendance. Ce but est aujourd'hui atteint. Il faut, pour s'en rendre compte, avoir vu à l'œuvre les *gradués* des deux sexes dans les universités nègres.

En 1869, Miss Crocker fut chargée d'inspecter les nouvelles écoles du Sud. Mrs. Cheney l'accompagnait dans cette mission, et les détails qu'elle en donne sont des plus intéressants. Elle alla de ville en ville, d'école en école, ne se reposant qu'aux heures de sommeil, examinant les élèves, conseillant les maîtres et maîtresses, dressant des programmes. L'hospitalité nègre, avec son abondance de lait de beurre sûri, ne la rebutait pas. Le dimanche, des réunions étaient organisées pour qu'elle y parlât, chose qu'elle redoutait fort, étant naturellement timide; mais, dit Mrs. Cheney, elle prononçait quelques paroles qui allaient droit à tous les cœurs, des paroles d'encouragement où débordait le sentiment religieux très simple qui était le sien; puis elle se résignait au *shake-hands* général, ni plus ni moins qu'un candidat politique.

Naturellement gaie, elle s'amusait des drôleries nègres. Ces pauvres gens priaient tout haut dans

leurs églises afin que le bon comité qui avait traversé les mers pour venir à eux reçût des bénédictions particulières et revint sain et sauf dans ses foyers. — Un jour, à certaine station du chemin de fer, une voix retentissante s'éleva de la foule et interpella l'officier ministériel important qui escortait les voyageuses : « Adieu, frère! Continue à bien souffler le feu! »

Il arriva que dans un hôtel intransigeant ces dames furent congédiées par le propriétaire, sous prétexte qu'elles recevaient des nègres, c'est-à-dire des instituteurs et des institutrices de couleur. Une multitude indignée s'attroupa aussitôt et toute l'école, y compris les pères, mères, oncles, tantes et cousins, reconduisirent les inspectrices au chemin de fer en leur décernant la plus bruyante ovation. Ce fut une pénible épreuve pour Lucretia, si raffinée dans ses manières, si hostile au tapage, mais elle en prit son parti et marcha en tête du noir cortège avec son aisance accoutumée, sans paraître s'apercevoir qu'il existât, et absorbée dans sa conversation avec l'institutrice. Son conseil à ses humbles collègues, de quelque couleur qu'elles fussent, était toujours le même : faire régner une stricte discipline, élever le niveau de la moralité, exciter l'enthousiasme pour l'étude, tenir compte de la tension mentale et de la fatigue physique des élèves, leur apprendre d'abord à penser.

Mrs. Cheney raconte à propos de ce voyage une touchante anecdote. A Sumter, dans la Caroline du Sud, il y avait sur les bancs de l'école un vieux nègre aveugle, ministre de la religion, et qui avait prêché pendant beaucoup d'années sans savoir lire. La maîtresse, avec une patience infinie, était parvenue à lui faire reconnaître les lettres sur un alphabet en bosse envoyé de Boston, puis elle avait obtenu de la générosité du Docteur Howe, le grand éducateur des aveugles, une Bible que Scipion (c'était son nom) ouvrit avec transport, car la parole même de Dieu lui était donnée ainsi. Jamais il ne l'avait reçue que par l'intermédiaire d'autrui pour la transmettre ensuite à son troupeau.

La maîtresse d'école le fit lire devant Miss Crocker, et il se mit à épeler laborieusement les premiers versets de l'Évangile selon saint Luc. Les mots « très excellent Théophile » l'arrêtèrent, il ne comprenait pas. Et voici Miss Crocker qui courbe sa jolie tête sur le livre tout près de la vieille tête crépue et qui se met à lui expliquer comment Luc écrivait à son ami Théophile qu'étant à même de connaître ceux qui avaient suivi Jésus, il voulait lui raconter fidèlement la vérité sur Notre-Seigneur.

Aussitôt le visage de Scipion s'éclaira d'intelligence; il ne pouvait assez exprimer sa joie; il

chargea cette nouvelle amie, qui lui ouvrait l'entendement, de ses bénédictions pour la donatrice de l'alphabet : « Dites à cette bienheureuse dame que si je ne la rencontre jamais sur la terre, je pense bien la voir au ciel. » Puis, parlant de Miss Crocker, il ajouta : « Et je dirai au bon Dieu : Seigneur, voici la dame qui m'a aidé à apprendre à lire ! » — Scipion suivit la multitude qui l'accompagnait en louant Dieu, et toutes les voix se joignirent à la sienne.

N'est-ce pas beau comme une scène de l'Évangile, ce miracle de la science appuyée sur l'éternelle charité?

Dans un autre village de la Caroline, à Newbern, Miss Crocker trouva l'école en désarroi, l'institutrice s'étant absentée pour se marier. Sans hésiter, l'inspectrice prit sa place et se chargea de la première division; elle était composée principalement d'hommes, des athlètes noirs comme de la suie et dont le zèle pour apprendre se manifestait par la plus parfaite indiscipline; mais elle devait en venir à bout. Ses questions si pénétrantes, ses explications si claires les ravirent; tous se précipitaient vers le tableau pour montrer qu'ils avaient compris, et ils s'en approchaient si bien, craignant de perdre leur tour, que nez, fronts, mentons, habits étaient barbouillés de craie, ce qui amusait fort les assistants, mais

sans que le professeur ni les élèves s'en aperçussent.

Jamais la classe de Miss Crocker n'a été oubliée à Newbern.

Les deux amies visitèrent aussi, dans une île de la Caroline du Sud, l'espèce de colonie nègre formée autour d'une noble femme, Miss Elizabeth Botume, qui vivait volontairement reléguée sur la plantation d'Old Fort et, de là, initiait des individus de tout âge aux devoirs et aux travaux de la vie de famille, — entreprise individuelle qui, poursuivie avec patience et sans fracas, presque sans ressources, porta de bons fruits comme tout ce qui est fondé sur l'absolu sacrifice.

Quand on félicitait Lucretia de ses succès parmi les gens de couleur, elle déclarait leur devoir beaucoup, ces neuf années d'un travail très différent de celui de l'École normale et de l'Université ayant élargi sa connaissance de la vie humaine. « Elle avait pu, en effet, dit Mrs. Cheney, appliquer des théories d'éducation, depuis longtemps formées, à des expériences nouvelles et se préparer mieux encore à ce qui fut le couronnement de sa carrière, la haute direction des écoles publiques de Boston. »

En qualité d'inspectrice de ces écoles, elle exerça une heureuse influence sur l'enseignement de l'histoire naturelle, sur le développement du

Muséum, et prouva que, sans être spécialiste, on peut faire avancer la science élémentaire, d'autant plus peut-être qu'on ne se place pas à un point de vue trop technique. Ses leçons de minéralogie, en collaboration avec d'autres professeurs, dans une douzaine d'écoles à la fois, étaient regardées comme les modèles du genre.

Quand Miss Anna Ticknor inaugura son excellent système d'études par correspondance qui permet aux personnes éloignées des villes d'entrer en rapport avec les professeurs et les bibliothèques, de passer même des examens dans telle ou telle branche, Lucretia Crocker se chargea de la section scientifique. Pendant dix ans elle fit partie de la Société pour l'avancement des sciences, rendant là comme ailleurs de grands services. Quoiqu'elle ne se mît jamais en avant pour des communications personnelles, — car elle n'eut ni le temps, ni l'occasion d'entreprendre aucun travail original, — plus d'un géologue, plus d'un chimiste profita des observations de cette personne modeste qui n'aspirait pas au titre de *savante*, se bornant à posséder le véritable esprit scientifique. Son lot, joyeusement accepté, était de communiquer à d'autres ce qu'elle-même avait reçu, de se répandre généreusement; elle exerçait sur ses élèves une sorte de magnétisme bienfaisant qui les forçait à la curiosité. L'absence

absolue d'égoïsme et de vanité l'empêchait de penser jamais à elle-même. Elle suffisait à tout, enseignant la botanique et les mathématiques dans une école particulière de jeunes filles, présidant la Commission de dames chargée de choisir les livres pour les bibliothèques de l'école du dimanche, s'intéressant activement à l'instruction des sourds-muets. Dans le club scientifique dont elle faisait partie, elle s'entendait mieux que personne à stimuler chez les autres l'esprit d'investigation.

Et ce n'était pas seulement son savoir, son expérience, ses grandes spécialités pédagogiques qui rendaient partout son concours si précieux, c'était plus encore la sympathie prompte, l'oubli d'elle-même, une facilité d'assimilation qui, en causant, lui permettait d'aider chacun à se produire sous l'aspect le plus avantageux. Peut-être son empressement à répondre aux appels de toute sorte qui venaient la chercher, l'effort qu'elle devait faire pour se multiplier ainsi mina-t-il peu à peu sa constitution. Elle posait pourtant en principe qu'on doit ménager son corps comme un précieux instrument de l'esprit.

En 1874, les femmes ayant été admises dans le conseil de l'Instruction publique, à Boston, Lucretia Crocker et Abby May furent très justement élues les premières. Et, pour revenir à Miss May, remarquons que celle-ci ne se distinguait

par aucun talent spécial, mais par l'admirable équilibre d'une haute intelligence, d'un jugement sain, d'une extrême sagacité pratique et d'une fermeté inébranlable dans l'exécution ; tout ce qu'elle possédait était au service d'établissements utiles et en particulier des instituts agricoles, où elle voulait qu'une place fût faite aux femmes.

Lucretia Crocker, elle aussi, était généreuse, sa main gauche ignorait toujours ce que donnait sa main droite. Le traitement attaché à l'emploi public considérable qu'elle était appelée à remplir la mit à même de faire plus de bien encore. Le zèle qu'elle apporta dans ses nouvelles fonctions, sans négliger les autres, ne laissait soupçonner à personne que ses forces s'éteignissent rapidement. Ceux qui l'aimaient le plus ne l'épargnaient guère. Elle trouvait, en rentrant au logis, vers l'heure du repas, des institutrices, solliciteuses de conseils qu'elle ne refusait jamais, tant était grand l'intérêt qu'elle prenait à ses jeunes collègues. L'extrême politesse de Miss Crocker était fondée sur la bienveillance; elle réservait sa fermeté, inflexible au besoin, pour le cas où elle pouvait avoir à lutter contre le mal ou contre des abus. Si douces étaient ses manières que les gamins avec qui ses tournées d'inspection la mettaient en rapport se ressentaient de cette inconsciente leçon. Quelques-uns répondirent en chœur à la question : « Vous

représentez-vous bien ce que c'est qu'une vraie dame?...

— Oh! oui! C'est Miss Crocker!

Les chagrins ne lui manquèrent pas. Une de ses lettres renferme cette phrase : « Il y a des moments dans la vie où l'on a besoin de se serrer très près de la nature, et où un peu de savoir aide à découvrir en elle de telles beautés qu'on a soudain l'âme remplie, comme rien au monde ne pourrait la remplir, d'une sorte de ravissement sacré... »

Toujours elle se retrempa victorieusement à cette source. En pleine activité l'éternel sommeil la prit; elle n'était âgée que de cinquante-sept ans. L'École normale où elle avait été élève, puis professeur, lui a dédié une salle commémorative qui porte son nom. Cette « vieille fille », comme on dirait chez nous, qui ne trouva jamais le temps d'être autre chose qu'institutrice, a fourni une carrière féconde entre toutes. Les paroles prononcées à l'enterrement d'Abby May, deux années plus tard, pourraient aussi bien s'appliquer à elle : « Nous ne dirons pas : Repose en paix, — car ce ne fut jamais au repos qu'elle aspira, — nous dirons : Monte vers une vie plus pleine, plus glorieuse, plus noble encore que celle qui t'a été donnée ici-bas. »

UNE COMÉDIENNE :

ANNA CORA MOWATT

Il est à remarquer qu'aux États-Unis la profession théâtrale est tenue en beaucoup plus haute estime que chez nous. On ne relègue pas les acteurs dans une catégorie d'êtres à part qui ne sont point tenus aux vertus communes; on ne juge pas que leur talent les dispense d'être honnêtes gens et, quand une certaine absence de valeur morale est découverte chez quelqu'un d'entre eux, l'artiste se ressent du mépris encouru par l'individu; personne ne l'applaudit plus qu'à regret. Peut-être la ligne de démarcation qui existe ailleurs entre le monde et le théâtre vaut-elle mieux, car elle permet de prendre l'art seul en considération, sans trop scruter la vie privée.

N'y a-t-il pas quelque enfantillage à s'enquérir, après avoir frémi devant les fureurs de Phèdre, si elle mérite par sa tenue que vous l'invitiez à dîner? Est-il vraiment bien nécessaire d'échanger des cartes avec *Carmen* et *Manon*? J'ai toujours vu, pour ma part, qu'un artiste perdait beaucoup à devenir l'enfant gâté des coteries élégantes et nul ne niera que les femmes du monde risquent de se fourvoyer dans la société des actrices. Bien entendu, j'établis ici une règle générale; il y a des cas particuliers devant lesquels je m'incline. Et ces cas-là sont certainement plus fréquents aux États-Unis qu'en Europe. Pour ne citer que quatre personnalités qui suffisent à ennoblir la corporation en masse, Edwin Booth fut traité en ami par les plus hauts placés et les meilleurs de ses compatriotes. Sa correspondance avec sa femme, qui appartint aussi au théâtre, les lettres à sa fille, récemment publiées, révèlent toutes les vertus privées qui accompagnaient chez lui le génie dramatique; Charlotte Cushman, proclamée, même en Angleterre, la plus grande des tragédiennes contemporaines [1], était en rapports d'intimité avec des Bostoniennes distinguées qui parlent encore

1. Il s'agit, cela va sans dire, de la tragédie anglaise. Le physique de Charlotte Cushman ne lui permettait de jouer que des rôles énergiques et marqués, comme *lady Macbeth* ou *Meg Merrilies*; elle aborda même un rôle d'homme, *Roméo*, où elle se surpassa.

non pas seulement de son talent, mais de son salon et de ses qualités de femme; l'illustre comédien Jefferson est un homme du monde dans la plus complète acception du terme; j'ai eu l'occasion d'en juger par moi-même; enfin, l'autobiographie laissée par une actrice, Anna Cora Mowatt, peut passer pour un monument achevé d'amour conjugal. Le caractère qu'elle reflète doit être bien rare au théâtre, car la modestie et la sincérité y dominent.

Cette autobiographie, où nous prendrons les éléments du récit qui va suivre, fut écrite pour accomplir la dernière volonté de celui à qui Mrs. Mowatt avait, presque dès l'enfance, dévoué sa vie. Elle termine ainsi une préface touchante : « Si quelqu'une de mes sœurs, luttant comme moi, peut y trouver du courage, si elle y apprend à considérer les épreuves comme autant de bénédictions déguisées, si elle s'y fortifie dans l'acceptation du devoir quotidien, même chèrement payée, si elle y puise la foi dans le pouvoir que donne une volonté forte dont la fin est le bien, je serai amplement récompensée de ma peine. »

*
* *

Toute la vie d'Anna Cora Ogden fut singulièrement romanesque. Son père, Samuel Ogden, riche

négociant de New-York, fournit les capitaux pour la téméraire expédition du général Miranda qui devait libérer du joug espagnol l'Amérique du Sud. L'expédition échoua et ses promoteurs furent poursuivis comme coupables d'avoir attaqué une puissance alliée des États-Unis. Le procès finit par un acquittement, mais pour M. Ogden les pertes matérielles ne laissèrent pas d'être considérables. Il alla passer une dizaine d'années à l'étranger.

Les premiers souvenirs d'Anna la reportaient vers la France; elle était née à Bordeaux, et son enfance s'écoula au château de la Castagne. Les descriptions qu'elle en fait sont tellement enchanteresses qu'on peut supposer qu'elle vit ce parc immense, ces vergers, ces vignes, ces sources jaillissantes, tout l'ensemble de ce Paradis gascon, à travers le prisme qui colore et embellit outre mesure nos premières impressions.

La pauvre enfant passa sans transition du rêve le plus riant à un terrible cauchemar. Ses parents retournèrent en Amérique et, dès le commencement de la traversée, une tempête éclata qui aboutit à un naufrage. Deux des frères d'Anna y périrent. Remontés sur un mauvais voilier, les malheureux Ogden mirent quarante jours pour atteindre New-York. On devine dans quel état ils se trouvaient en débarquant. New-York étonna d'une façon désagréable les plus jeunes d'entre

eux, à peine capables de comprendre l'anglais; tout leur semblait laid, triste et ennuyeux. Ils répétaient sans cesse : « Faudra-t-il toujours vivre ici? Ne retournerons-nous jamais en France? »

L'école réussit cependant à distraire Anna, mais elle avait, trop jeune, traversé des émotions trop fortes, et sa santé s'en ressentit. Ses fréquentes maladies ne l'empêchaient pas toutefois de se maintenir à un bon rang dans les classes d'histoire, de récitation et de littérature. Rentrée chez son père, elle lisait sans relâche. En se rappelant par la suite ce qu'elle avait dévoré, dès l'âge le plus tendre, d'ouvrages sérieux et profonds, elle ne pouvait comprendre qu'un esprit d'enfant y eût trouvé plaisir. De bonne heure aussi elle sentit s'éveiller en elle une sorte de vocation poétique, écrivant ce qu'elle croyait être des vers parce que la rime s'y rencontrait. Chaque événement survenu dans la famille, mariage, baptême, décès, lui servait de prétexte; mais elle n'osait montrer ce fatras à personne; tout au plus laissait-elle, avec un grand battement de cœur, tomber dans la *nursery* quelque feuille chiffonnée. A une certaine époque, les murs du jardin furent couverts de son écriture. Elle recueillait peu de compliments.

Le plaisir favori des douze enfants de M. Ogden était de jouer la comédie. Déjà, en France, à la

Castagne, Anna, âgée de cinq ans, avait fait ses débuts dans l'*Othello* de Ducis. Les principaux rôles étaient tenus par ses frères et sœurs aînés; on avait affublé les quatre plus jeunes de robes rouges et de perruques poudrées pour siéger dans la scène du jugement, et il paraît que la petite Anna montra la gravité nécessaire. A New-York, ses dispositions naturelles se développèrent; elle réglait les représentations, ajoutant de temps en temps à la pièce une scène ou un rôle de son cru; elle modifiait les dénouements selon les moyens de la troupe. Parfois, aussi, elle se bornait à fournir un sujet, historique ou autre, sur lequel les acteurs improvisaient. Du public, on n'avait cure; généralement il n'existait pas; ce n'était là qu'un jeu comme un autre et qui n'exigeait pas de témoins. Cependant, à quatorze ans, Anna conçut un ambitieux projet. Il s'agissait de choisir une vraie pièce, de l'étudier avec soin pour la fête de son père et de la jouer devant « les grandes personnes ». Quelques camarades de pension furent engagées dans la troupe exclusivement féminine. On répéta très activement *Alzire*. Les costumes manquaient; mais une députation enfantine fut envoyée à la femme d'un directeur de théâtre qui demeurait dans le voisinage, et celle-ci promit que son mari prêterait à ces demoiselles tout ce qu'il fallait pour se déguiser. Quant aux

décors, on convint de s'en tenir à des draperies d'écarlate, et de prier le public d'imaginer une forêt ou un cachot, selon les nécessités de l'action. Les parents, qui étaient dans le secret, consentirent à prier leurs amis, et à donner un bal après le spectacle.

Anna, dans le rôle d'*Alzire*, arracha aux assistants presque autant de larmes que de bravos. Pour la première fois, elle éprouva ce qui devait lui arriver si souvent par la suite : la perte de sa propre identité, à laquelle se substituait absolument celle du personnage. Et, le plus curieux, c'est que cette enfant n'avait encore été qu'une fois au théâtre. Très pieuse, elle se souvenait d'une parole entendue au catéchisme : « Le théâtre est un lieu de perdition », et refusait résolument de jamais y accompagner son père et ses sœurs. Il fallut le passage de la célèbre actrice anglaise Fanny Kemble pour qu'elle manquât, avec un mélange de remords et de délices, à la promesse qu'elle s'était faite.

Anna Ogden n'avait guère que douze ans quand survint l'incident le plus important de sa vie.

Sa sœur Charlotte, mariée à un Français, étant venue en visite cet été-là, avait conduit ses deux petits enfants aux bains de mer sur la plage de Rockaway. Dans le même hôtel se trouvait un jeune avocat du nom de James Mowatt, riche et

de bonne famille. Il la crut veuve et lui témoigna une admiration significative, à laquelle, en riant, elle répondit : « Je ne manque pas de sœurs à la maison; l'une d'elles me ressemble beaucoup, et celle-là est libre ».

Mr. Mowatt prit au sérieux la plaisanterie. Un jour que les petites filles étaient à l'école, juste en face de la maison paternelle, un domestique vint chercher celle des sœurs qui ressemblait à Charlotte. La plus vive curiosité s'empara d'Anna. Elle suivit son aînée, s'aperçut qu'elle changeait de robe avant d'entrer dans le salon, et apprit qu'un monsieur se trouvait là, Mr. Mowatt. Ce nom ne lui était pas inconnu, on avait déjà beaucoup parlé de lui; elle n'y put tenir; sous prétexte de chercher un livre, elle traversa le salon en courant.

« Qu'est-ce que cela? s'écria une voix d'homme.

— Une des plus petites! répondit-on.

— De grâce, rappelez-la. »

Mais elle s'enfuyait à toutes jambes.

« Anna, venez dire bonjour à Mr. Mowatt!

— Que m'importe votre Mr. Mowatt! » répondit-elle avec dédain.

Cachée dans sa chambre, Anna Ogden attendit que le visiteur eût pris congé; mais, lorsqu'elle repartit pour l'école, il se tenait dans la rue, devant le perron, et la saisit au passage. Point de retraite possible; elle dut répondre à de nom-

breuses questions, tout en le suppliant de la lâcher. Comme il n'y consentait pas, elle glissa lestement sous son bras, traversa la rue en courant et, avec un éclat de rire moqueur, le regarda de loin tout déconfit.

James Mowatt raconta bien souvent devant elle cette première entrevue; il ajoutait que, le jour même de sa visite aux Ogden, un ami lui ayant demandé s'il se marierait jamais, il avait répondu : « Je me marierais tout de suite si une petite fille que j'ai rencontrée tout à l'heure voulait grandir un peu. » A partir de ce moment, il forma un triple projet : diriger l'éducation de cette enfant de la façon qui convenait le mieux à ses propres goûts, gagner son affection, et faire d'elle sa femme. Il fut dès lors assidu dans la maison, lui apportant des livres, l'interrogeant sur ses lectures, examinant ses compositions, et obtenant d'elle des progrès rapides. Bien entendu il fut invité à la fameuse représentation d'*Alzire* et jugea probablement ce soir-là qu'il pouvait précipiter sa demande, bien que la fiancée de ses rêves n'eût encore que quatorze ans.

M. Ogden refusa, vu la grande jeunesse de sa fille, mais l'amoureux ne se laissa pas décourager et manœuvra si bien qu'à quinze ans, avant d'avoir débuté dans le monde, Anna Ogden devint Mrs. Mowatt.

Sa vie d'étude continua sous la direction de ce mari très cultivé qui tenait à faire d'elle son égale. Comme Anna aimait la campagne, il l'installa aux environs de New-York ; une société choisie se réunissait à Melrose ; c'étaient des soirées de musique, de petites fêtes dramatiques et littéraires dont la maîtresse de maison était toujours la reine. Encouragée outre mesure, elle entreprit assez follement d'écrire un poème épique, *Pelayo*. Tous les soirs, avec le talent instinctif qu'elle avait pour la déclamation, elle lisait à Mr. Mowatt son travail trop facile du matin, et le mari, trompé par la magie de cette voix qui le charmait, crut l'œuvre digne d'être imprimée. Avec un peu d'effroi, mais plus de contentement encore, la femme-enfant choisit le pseudonyme d'Isabel : il ne porta pas bonheur à l'histoire en vers du premier roi des Asturies qui recueillit le ridicule qu'elle méritait. Personne ne s'en est moqué plus que son auteur lorsqu'elle la relut des années après, mais, au premier moment, les jugements de la presse lui parurent fort injustes et elle y répondit par un morceau plein de verve : *Reviewers reviewed*, *La critique critiquée*. De nombreuses pièces fugitives parurent ensuite sous la signature de Cora dans les journaux et revues. Un état alarmant qualifié de consomption arrêta la plume débridée de Mrs. Mowatt; elle toussait, crachait du sang, déclinait à vue d'œil. On lui

recommanda la panacée habituelle, un séjour en Europe.

Ses notes de voyage sont charmantes par la vivacité juvénile, par l'aptitude à jouir de tout. Quand elle parle de théâtre, elle est toujours supérieure; pour le reste, son jugement laisse souvent à désirer; mais elle a de l'esprit quand même et un parfait naturel.

La jeune femme visita Londres, l'Allemagne et Paris, où elle applaudit cette sublime Rachel dont le souvenir lui resta comme celui de la perfection inimitable. Tout en voyant le Paris du règne de Louis-Philippe, à la hâte, sans grand discernement, mais avec un enthousiasme soutenu, Mrs. Mowatt continuait d'écrire. Elle rapporta dans sa malle un drame qu'elle voulait faire jouer à Melrose par ses sœurs et dont les décors, les riches costumes furent faits à Paris. L'action de *Gulzara ou l'esclave persane*, se passant au sérail, la troupe féminine pouvait suffire; on y parle beaucoup du sultan, mais il est à la guerre. Le sexe fort n'est représenté que par un jeune prince de dix ans dont le rôle fut composé de manière à faire valoir le talent précoce de la petite Julia Ogden, élève de sa sœur et qui, ce jour-là, cueillit tous les lauriers.

Ce fut la dernière fête donnée à Melrose. Peu de temps après, Mr. Mowatt, atteint d'une oph-

talmie grave, devint presque aveugle et dut renoncer au barreau. De grands malheurs s'ensuivirent. Le goût qu'il avait toujours eu pour la spéculation se transforma, faute de tout autre intérêt, en véritable fureur. Il gagna beaucoup, perdit davantage et tomba dans des alternatives d'exaltation et de découragement qui alarmèrent sa femme. Tout fut expliqué quand il annonça leur ruine à peu près complète.

En racontant l'impression que lui fit cette ouverture, Mrs. Mowatt dit bravement : « La mauvaise fortune fait germer chez la femme des forces qu'elle ne soupçonnait pas auparavant. » — *Wake up and be doing*, pensa-t-elle. « Levons-nous et agissons. »

Une des sœurs d'Anna, cette Charlotte à laquelle elle devait d'être devenue Mrs. Mowatt, lui donnait l'exemple. Son mari ayant éprouvé des revers, elle avait trouvé à Paris, dans son talent de peintre en miniature, le moyen de faire vivre ses enfants.

« N'y a-t-il pas en moi quelque don que je puisse utiliser? » se demanda Mrs. Mowatt.

Elle pensa au théâtre, mais repoussa aussitôt cette tentation comme coupable. La mode était alors aux lectures; eh bien, elle ferait devant un public étranger ce qu'elle avait fait si souvent en famille. Seulement elle ne voulait pas commencer

par New-York, où elle avait trop de relations : elle craignait un excès d'indulgence. Elle irait à Boston, la plus intellectuelle de toutes les villes d'Amérique, et là elle verrait si elle devait tout de bon compter sur ses forces.

Son mari n'opposa qu'une objection sérieuse, la santé délicate d'Anna. Mais, dit-elle, je ne m'arrêtais pas aux obstacles, je regardais par-dessus et au delà; le devoir m'apparaissait à leur place. »

Elle fit un choix de pièces dans l'œuvre de ses poètes favoris, en prenant de préférence les poètes américains, pour se concilier le sentiment patriotique si fort aux États-Unis, elle présenta quelques lettres d'introduction, puis, plus morte que vive, aborda la plate-forme pour la première fois.

D'aimables vers, ceux de Mrs. Frances Osgood, qui lui furent dédiés, la montrent tout de blanc vêtue, sans autre bijou que l'or de sa merveilleuse chevelure tombant en boucles autour de son visage et jusque sur ses épaules; avec cela, des yeux pleins de flamme, une sveltesse exquise, et cette voix qui se prêtait comme un instrument docile à toutes les émotions. Elle parut trois soirs de suite, et chaque fois ce fut de l'enthousiasme. On la suppliait de prolonger son séjour à Boston; mais, rassurée maintenant, elle avait hâte d'abor-

der la vaste scène de New-York, de faire consacrer son succès naissant par cette société brillante à laquelle elle avait appartenu. Hélas, elle découvrit vite la vérité du proverbe : « Nul n'est prophète en son pays ». Elle vit que la louange sur laquelle il semble qu'on ait le droit de compter est toujours la plus tiède. Personne ne put nier son talent, mais on trouva sa résolution hardie, on affecta de ne pas croire à la ruine totale de James Mowatt, on accusa sa femme d'un caprice excentrique, et plus d'une porte, jadis amie, se ferma devant elle, plus d'une compagne d'enfance se détourna.

Ce fut un coup cruel pour cette sensitive; les crachements de sang la reprirent, elle dut interrompre ses lectures. Cependant son triomphe, tout empoisonné qu'il fût, s'affirmait, puisqu'elle avait déjà des imitatrices; l'une d'elles annonçait en guise de réclame que ses lectures et récitations seraient dans le style de Mrs. Mowatt.

Comme il fallait vivre et comme les bribes d'une fortune gaspillée ne suffisaient pas, elle reprit la plume et, sous le pseudonyme de Helen Berkley, fournit une suite d'articles assez bien payés. Sur ces entrefaites, un journal de New-York offrit cent dollars pour le meilleur roman en un volume qui lui parviendrait. La somme était infime, surtout si l'on réfléchit aux condi-

tions imposées : il fallait que le titre fût *la Chasse à la fortune*, que l'action se passât à New-York, que le roman fût prêt avant six semaines; n'importe, c'était une occasion de s'essayer. Anna Mowatt envoya son manuscrit à l'heure dite et reçut les cent dollars.

Elle écrivait avec une facilité incroyable, sans s'exagérer la valeur de ce qu'elle composait ainsi sur commande. Les sujets n'étaient pas toujours à son goût; on réclamait d'elle les besognes les plus hétéroclites, des recettes de ménage, un manuel de cuisine, un code de l'étiquette, des conseils pour les petits travaux à l'aiguille. Tout cela parut sous divers pseudonymes; elle n'en était pas fière, mais elle n'en rougissait pas non plus, car ces compilations bâclées à la douzaine lui permettaient de prodiguer les soins, le confort nécessaires à son James.

Mr. Mowatt gâta un peu les choses par la malheureuse idée qui lui vint de publier lui-même les livres de sa femme sous prétexte d'en tirer plus de profit. Ce mari, dont elle ne parle jamais dans ses mémoires qu'avec autant de tendresse que de respect, nous apparaît comme un spéculateur imprudent, un songe-creux entiché de magnétisme et de rêveries swedenborgiennes; mais celle qui, dès son enfance, avait été pour lui l'*élue* l'approuvait en tout.

De temps à autre Mrs. Mowatt essayait de remonter des manuels de cuisine à la littérature, et elle ne trouvait point de preneur pour cette marchandise-là. Influencée par les romans de Frederika Bremer, elle écrivit son *Evelyn*, dont la fortune ne fut rien moins que rapide. Elle l'avait offert à un éditeur anglais, qui l'accepta volontiers pourvu qu'elle y ajoutât un volume, les romans en trois volumes étant les seuls qui se vendissent à Londres. Cette exigence lui parut absurde; elle s'y refusa. *Evelyn* revint en Amérique, mais n'y parut qu'après que l'auteur fut entrée au théâtre.

Si pauvres que fussent les Mowatt, leur charité était grande. Avec une imprévoyance admirable, ce couple persécuté par le sort avait recueilli trois orphelins sans asile, ramassés dans la rue et, avec une persévérance plus admirable encore, la bonne œuvre fut poursuivie jusqu'au bout, à travers toutes les vicissitudes, chacun des enfants mis en état de gagner sa vie. Merveille non moins grande, les trois protégés se montrèrent si reconnaissants que Mrs. Mowatt n'a jamais parlé que des consolations qu'elle leur dut, jamais des services qu'elle leur rendit.

Une si bonne âme devait rencontrer des secours providentiels. L'idée lumineuse lui vint d'écrire une comédie. Elle avait ce qu'il faut pour cela, de

l'entrain, un ton simple et rapide, le sentiment du ridicule et savait manier l'ironie. *Fashion*, qui flagelle par la bouche d'un rustique les parvenus des grandes villes, fut acceptée à Park Theatre, puis jouée de nouveau à Philadelphie. La vogue en fut considérable et prolongée. Le métier d'auteur dramatique amena Mrs. Mowatt à faire connaissance avec les planches, où elle devait monter elle-même deux mois après. Plusieurs fois déjà elle avait refusé les offres tentatrices des directeurs de théâtre qui pressentaient chez elle une vocation, mais sa résistance faiblit peu à peu en voyant de près le monstre qu'elle avait tant redouté. Il lui sembla, comme elle l'a toujours soutenu, qu'il n'est pas plus dangereux que le monde lui-même. Du qu'en dira-t-on elle avait appris à faire peu de cas, depuis que la célébrité lui avait ramené un à un tous ses détracteurs. Seule, l'opinion de son père la tint longtemps dans une cruelle perplexité. Elle n'osait s'en informer, craignant de la trouver contraire à ses désirs. Cependant M. Ogden ne s'était pas opposé aux *lectures* en public, lui promettant au contraire qu'elle aurait l'aide de Dieu, tant qu'elle ne perdrait pas de vue le but élevé qu'elle se proposait. Cette fois, quand elle se confessa timidement à lui, il n'en dit pas si long; il l'embrassa en s'écriant : « Ma brave fille! »

Son début eut lieu en juin 1845. Elle s'y était préparée par tout le travail possible dans un pays qui ne possède pas de conservatoire. *The lady of Lyons*, où elle parut d'abord, est un drame fameux en Angleterre, et le principal rôle de femme lui permettait de déployer à souhait quelques-unes de ses qualités, dont Edgar Poe, qui n'était cependant pas un critique indulgent, a fait le plus complet éloge : « Sa sympathie avec les passions de l'âme est d'une intensité extraordinaire. Cet enthousiasme, cette source vive de sentiments profonds lui vaudra un inépuisable succès. Sa démarche est la perfection de la grâce. Souvent, j'ai fixé sur elle des heures de suite l'attention la plus soutenue, et jamais je n'ai remarqué dans son attitude un instant de gaucherie, la moindre contrainte. Ses gestes, tout impulsifs en apparence, révèlent la femme de génie, le poète capable de comprendre la beauté dans le mouvement. Et il est impossible de concevoir un plus aimable, un plus radieux sourire. »

De bons camarades lui avaient prédit qu'elle aurait peur, qu'elle perdrait la tête.

« J'ai un talisman pour me préserver de cela, répondit-elle : le motif qui me guide. »

La description qu'elle donne, dans ses Souvenirs, d'une loge d'actrice, telle qu'on l'entendait alors au Park Theatre, semblerait incroyable

aujourd'hui : un étroit cabinet, garni d'un tapis usé, une planche rudement rabotée servant de toilette; un miroir terni, un lavabo, deux mauvaises chaises, et, par faveur spéciale accordée à l'*étoile*, un canapé si dur qu'on le reconnaissait tout de suite pour un accessoire de théâtre.

Elle remporta un de ces triomphes américains qui dépassent de beaucoup tous les autres en tapage : les femmes agitaient leurs mouchoirs, les hommes leurs chapeaux, les fleurs pleuvaient sur la scène. Le lendemain, les journaux retentirent de prédictions flatteuses, des propositions lui vinrent de tous les théâtres. Elle fit le tour des États-Unis, et ce ne fut qu'une ovation ininterrompue, mais à quel prix! Cette première année, elle joua deux cents fois, c'est-à-dire presque toutes les nuits qu'elle ne passa pas en chemin de fer, obligée d'apprendre les rôles d'un répertoire énorme et sans cesse changeant : répétition le matin, représentation le soir, obligation, en rentrant exténuée, d'étudier encore un rôle pour le lendemain. Elle n'arrivait à se tenir éveillée qu'en baignant d'eau glacée ses paupières appesanties et lorsqu'elle joua, dans *l'École de la Médisance* de Sheridan, Lady Teazle, qui reste un quart d'heure cachée derrière un paravent, il lui arriva de s'endormir en oubliant que sa situation était des plus critiques et que le paravent allait tomber. Au

moment nécessaire, dit-elle naïvement, la Providence la prenait toujours comme par la main pour la tirer de peine. Elle ressentait une paix intérieure qui défiait les fatigues du corps; sa santé, si délicate, se maintint contre toute attente.

Mrs. Mowatt donna la mesure de ce qu'elle valait le jour où, avec un respect craintif et presque religieux, elle aborda Shakespeare et le rôle de *Juliette*. Son sentiment de la réalité fut tel qu'à plusieurs reprises, durant le dernier acte, elle se blessa jusqu'au sang; le poignard n'était cependant qu'un poignard de théâtre. Gaiement elle a raconté combien de fois Juliette fut entre la vie et la mort. Oubliant que son balcon n'était pas de pierre, elle faillit être précipitée dans le vide; un autre soir, la fiole fatale s'étant égarée, on lui passa, faute de mieux, avec des recommandations qu'elle n'entendit point, une bouteille d'encre dont elle avala le contenu, laissant dans l'esprit du public une terrible idée de ce poison assez fort pour lui noircir les lèvres. Mrs. Mowatt nous fait remarquer qu'il y a deux espèces d'acteurs : celui qui s'abandonne à toutes les émotions qu'il interprète, ne donnant pas toujours pour cela d'ailleurs l'impression de la sincérité, car la capacité de sentir et la faculté d'exprimer cette sensation sont choses distinctes; et l'artiste qui garde son sang-froid au milieu des orages qu'il soulève, qui reste

maître de lui, tout en électrisant son auditoire. « Le second, dit-elle avec une impartialité charmante, est le plus grand; Talma était ainsi. »

Les États-Unis étant une bonne fois conquis par elle du nord au sud et de l'est à l'ouest, Mr. Mowatt décida sa femme à partir pour l'Angleterre, où il avait conclu des engagements en son nom. Tous les voyages en mer devaient être périlleux pour Anna Cora; chacun de ceux qu'elle fit fut marqué par quelque accident grave. Presque aussitôt arrivée cependant, il lui fallut débuter à Manchester, devant un public fort mal disposé à l'égard des Yankees, mais elle eut raison de la moquerie et du dédain : « Heureusement, dit-elle, le trait caractéristique de John Bull est ce genre de droiture qui sur le champ de courses fait de lui un juge incomparable. Fût- il battu, il acclamera le vainqueur aussi bruyamment que s'il avait été de son côté. »

A Londres, mêmes préventions. Les acteurs transatlantiques ne pouvaient, d'un consentement unanime, être que grossiers et exagérés, comme si l'exagération n'était pas aussi au théâtre une qualité anglaise! La mauvaise volonté, le mépris, commencèrent à se donner carrière le premier soir dans la loge même de Mrs. Mowatt, où une insolente habilleuse lui apporta un jupon ouaté pour l'empêcher « d'avoir l'air aussi insignifiant »

et l'avertit que sa coiffure serait huée. L'acteur qui jouait avec elle posa une chaise sur sa traîne afin d'empêcher un de ses meilleurs effets; tous les pièges lui furent tendus pour la conduire à *avoir peur*; elle connut ce sentiment atroce, elle se sentit perdue, mais, par un effort surhumain, elle rompit le charme, et le public, stupéfait de sa transformation soudaine, la fêta comme elle ne l'avait peut-être jamais été. Cette première victoire fut suivie de beaucoup d'autres. La presse entière s'agenouilla devant la piquante Béatrice de *Beaucoup de bruit pour rien*, devant la Rosalinde exquise de *Comme il vous plaira*, devant la Viola travestie en page de *la Veillée des rois*.

On décida qu'avant tout elle était shakespearienne, faite pour la haute comédie, avec le don de passer du rire aux pleurs, avec des rappels de réalisme dans l'idéal pur. Elle pouvait aussi cependant incarner les caractères dramatiques : *Desdémone*, la chaste et pathétique *Imogène* de *Cymbeline*; mais elle n'eut jamais la témérité d'aborder certains rôles véhéments, comme celui de Lady Macbeth, par exemple, qu'elle considérait comme au-dessus de ses moyens. N'importe, elle était tragédienne quand elle le voulait; elle le prouva dans une *Virginie* traduite de La Tour Saint-Ybars et dans l'*Ariane* de Thomas Corneille, dont les *adaptateurs* firent, en la modifiant, une pièce à

trucs et à *sensation*. Ariane se précipitait dans la mer du haut d'un pic si élevé qu'il fallait, pour l'atteindre, toute la gymnastique d'une figurante du corps de ballet qui, revêtue du costume grec de Mrs. Mowatt, lui ressemblait trait pour trait. Quant à la chute finale, c'était une troisième actrice, une poupée de cire moulée à l'image des deux autres qui s'en chargeait. Il paraît que la lorgnette la plus attentive n'eût pu découvrir cette double substitution. Quand Ariane s'élançait, il y avait des cris de terreur : « Grand Dieu, elle s'est tuée ! »

Mrs. Mowatt, comédienne et auteur dramatique, réussit successivement sur trois scènes différentes : sa comédie, *Fashion*, plut à la façon d'un curieux tableau de mœurs, et son drame d'*Armand ou l'Enfant du peuple* fit fureur, encore qu'il fallût y supprimer quelques tirades qui, bien accueillies dans la républicaine Amérique, eussent beaucoup moins charmé la monarchique Angleterre. Anna Cora reçut à Marylebone Theatre une coupe d'argent doublée d'or et surmontée d'une statuette de Shakespeare. Admirée comme actrice, entourée, comme femme; d'égards et de sympathie, elle était cependant malheureuse, car l'état de Mr. Mowatt s'aggravait toujours; l'un des yeux était à jamais perdu. En outre, à l'heure où sa femme, liée par un nouvel engagement, allait

reparaître à l'*Olympic*, il entreprit, sans qu'elle pût le suivre, un voyage aux Antilles, les médecins lui conseillant d'essayer des climats tropicaux.

Quand il revint, sa malheureuse femme était depuis quatre mois entre la vie et la mort : l'inquiétude constante, les ennuis et les jalousies de métier, contre lesquels cette absence de son mari la laissait sans défense, une lutte désespérée contre sa mémoire, imperturbable d'ordinaire et qui brusquement lui échappait, tout cela l'avait conduite à la fièvre cérébrale. En reprenant connaissance, sa première sensation fut d'avoir la tête rasée. C'en était fait de cette étonnante chevelure blonde, la plus belle de toutes les couronnes. Elle découvrit ensuite que le directeur de l'*Olympic* s'était tué après l'éclat d'une banqueroute. Mr. Mowatt lui avoua plus tard qu'il avait cru bien faire en laissant entre les mains de cet individu l'argent si péniblement acquis. Tout était à recommencer, et elle recommença, sans un reproche, sans une plainte.

Son mari n'était plus seulement aveugle, il devenait impotent; tout le regret de l'héroïque épouse fut de le laisser à des soins étrangers pendant qu'elle gagnait le pain quotidien. Pour lui obéir, elle s'en alla, le cœur serré, à Dublin, où elle était engagée. Là, on l'acclama doublement, comme artiste et comme Américaine. L'Irlande

garde une grande reconnaissance au pays adoptif de tant de milliers de ses enfants. Mrs. Mowatt fut accueillie dans *Armand* aux cris de : « Vive l'Amérique! Bravo l'Amérique! Longue vie à la jeune Amérique! » Et, quand elle eut joué, on lui jeta du parterre et du paradis les compliments les plus expressifs; dans la rue, la foule entourait sa voiture, on se précipitait pour lui serrer les mains.

Au sortir de cette manifestation, elle se dirigea sur Newcastle, inquiète d'un retard du courrier, car elle ne vivait pas dans l'intervalle des lettres qui lui arrivaient tous les jours et auxquelles, non moins exactement, elle répondait. Son angoisse n'était que trop justifiée. En se rendant à une répétition, elle reçut la nouvelle de la mort de son mari. Le nom familier qu'il lui donnait, Lily, était le dernier qu'il eût prononcé.

Après avoir rempli tous les engagements qui la retenaient encore en Angleterre, elle repartit pour l'Amérique le 9 juillet 1851 ; elle revit son père, ses sœurs, qui maintenant étaient toutes mariées et mères de famille. M. Ogden, quand il se rendait le dimanche à l'église du village qu'il habitait, était suivi par vingt-deux de ses descendants.

Pendant un mois, elle se retrempa dans le calme de cet intérieur heureux; puis, pour obéir

aux injonctions expresses de son mari défunt, elle rentra au théâtre. Le récit des tournées d'artistes de ce temps-là, à travers les États-Unis, donne l'idée de fatigues effrayantes; ce sont d'immenses distances parcourues, de brusques changements de climats. Tantôt le bateau qui la porte est arrêté par les glaces sur la rivière Ohio, tantôt elle voyage sous la neige, en charrette à bœufs, elle essuie de périlleux accidents de diligence; victime du mauvais air à la Nouvelle-Orléans, elle traîne une fièvre lente à Boston, à Buffalo, à Syracuse, à Washington, luttant contre la bronchite qui par moments éteint sa voix; à Memphis, elle devient complètement aphone; force lui est bien alors de se reposer.

C'est à ce point de sa carrière qu'elle arrête son *Autobiographie d'une actrice* : huit années de théâtre aboutissant à la ruine de sa santé, à l'épuisement complet. Mais il y a encore une grande douceur à jouir de la vie de famille, à se laisser soigner dans la maison paternelle. Ne pouvant quitter sa chambre, elle écrit, moins pour parler d'elle-même que pour adresser aux femmes de sa profession d'utiles conseils, et les faire profiter de son expérience. Elle déclare qu'elle ne s'est jamais complètement satisfaite, qu'elle voudrait encore travailler; elle cite le mot de Mlle Mars qui, à soixante ans, atteignait le sommet de la

perfection dramatique : « Si j'avais ma jeunesse, je n'aurais pas mon talent ». Jeune encore, elle veut, si sa santé revient, jouer une dernière fois de son mieux, dans les principales villes de son pays, ses rôles préférés, puis quitter la carrière, pour les mêmes motifs nobles qui l'ont conduite à l'embrasser, parce que le devoir qu'il fallait remplir est désormais accompli.

Ajoutons que l'*Autobiographie d'une actrice* se termine en 1853 et qu'une année après, Anna Cora Mowatt épousait en secondes noces M. William F. Ritchie, de Richmond, Virginie.

UNE AMIE DE LA NATURE

CELIA THAXTER[1]

De toutes les figures féminines créées par Shakespeare, la plus étrangement séduisante est l'héroïne fantastique à demi de la *Tempête*, cette Miranda jetée toute petite sur les plages d'une île déserte où, jusqu'à quinze ans, elle ne voit que son père, le magicien Prospero, servi par les bons esprits dont Ariel est le chef, et par Caliban, un monstre informe que sa basse nature voue aux travaux d'esclave. Sauf que Celia Laighton, qui devint plus tard Mrs. Thaxter, avait non seulement

1. *Letters of Celia Thaxter*, edited by her friends. — *Celia Thaxter*, by Annie Fields. — *An Island Garden*, — *Among the Isles of Shoals*, — *Poems*, — *Drift Weed*, — *The Cruise of the Mystery*, by Celia Thaxter.

un père, mais aussi des frères, une mère surtout, une mère adorable et adorée, son enfance ressemble beaucoup à celle de Miranda. Vers l'âge de cinq ans (1840) elle aborda aux îles de Shoals, non pas poussée par la tempête, mais au gré de la volonté inflexible de son père, un personnage presque aussi étrange, quoique moins puissant, que Prospero.

Portsmouth, le port de mer du Nouveau-Hampshire, une petite ville des vieux temps coloniaux, située près de l'embouchure de la Piscatauqua, passe pour avoir vu naître plus d'excentriques, mâles et femelles, que tout le reste de la Nouvelle-Angleterre, où pourtant la banalité n'a pas cours; or M. Laighton était de Portsmouth. A la suite d'un désappointement dans la carrière publique qu'il se croyait en droit d'atteindre, il jura de fuir à tout jamais le commerce des humains, au moins de ceux du continent. Rien ne put le faire revenir là-dessus et, avec une résignation exemplaire, sa douce et excellente femme accepta l'exil auquel il la condamnait, elle et leurs enfants. Cet exil ne fut pas lointain, les îles de Shoals n'étant qu'à dix milles du rivage, mais une longue traversée n'aurait pas conduit la famille Laighton dans une retraite plus sauvage.

Il y a neuf de ces îles : Appledore, Smutty-Nose (nez noirci), Star Island (l'île de l'Étoile),

White Island (l'île Blanche), etc., autant d'écueils que redoutent les bateaux. Un navigateur français, Pierre de Guast, les entrevit en 1605, mais le fameux capitaine Smith, qui dressa la première carte des côtes de la Nouvelle-Angleterre, fut le véritable explorateur de ces hauts rochers blanchâtres contre lesquels se brise en écumant la mer furibonde. Leur historienne et leur peintre est Celia Thaxter. Dans un livre qui mérite de figurer parmi les meilleurs qu'ait produits en Amérique la bibliothèque si saine et si abondante dite de plein air (*Outdoor library*), elle a fait, ce que résume admirablement son amie et biographe, Annie Fields : « elle a peint, dans une prose dont la richesse et la beauté ont bien peu de rivales, le développement de sa propre nature sous les influences du ciel, de la mer, de la solitude, d'une liberté sans entraves, conditions que ne connaît guère l'humanité civilisée. »

En effet, quelle éducation ressembla jamais à celle de cette enfant? A peine débarquée, elle apprit à se passer de ses semblables. C'était, dans l'île Blanche (qu'habitèrent les Laighton avant de se fixer à Appledore), une nécessité absolue. Levée dès l'aube, elle travaillait selon son âge et ses forces jusqu'au coucher du soleil. Toute la famille en faisait autant. Lisez cette page de *Parmi les îles de Shoals* :

« Après que l'hiver s'est établi une bonne fois, les habitants solitaires des îles n'ont qu'à rassembler ce qu'ils ont de forces, étant entièrement réduits à leurs propres ressources.... On s'endort bercé par le rugissement de la tempête, on s'éveille pour l'entendre qui gronde encore avec une fureur insensée.... Le temps qu'il fait est de première importance sur ce rocher. Les variations du ciel et des flots, le va-et-vient rapide des caboteurs, les visites du gibier de mer, le lever et le coucher du soleil, les changements de lune, les clartés boréales, les constellations qui évoluent dans leur splendeur à travers la nuit d'hiver, — tout cela est noté avec un soin, une précision, un amour que ne connaissent pas les habitants de cités populeuses.... Car ces choses sont notre monde à nous : point d'opéras, de concerts, de théâtre, aucune musique d'aucune sorte, sauf ce que les vagues peuvent murmurer dans leurs rares instants de douceur; pas de musées, pas de rues, de boutiques, de voitures; pas de facteur, pas de voisin, jamais un coup de sonnette!... L'intelligence humaine la mieux équilibrée risque de perdre son élasticité et de devenir stagnante à ce régime. On apprend donc vite la valeur du travail pour se garder l'esprit net, ferme et dispos. S'il est partout avantageux d'imposer à son corps tout le mouvement qu'il peut supporter, cette activité

ici est indispensable.... Nul ne saurait imaginer d'ailleurs le charme que l'on trouve à soigner des animaux favoris, des oiseaux chanteurs et des plantes dans ce grand recueillement; combien chaque feuille, chaque graine, chaque bouton est étudié, admiré, chéri! Toute une série éblouissante d'azalées, de camélias, des plus merveilleux exotiques ne procurerait pas les délices que j'ai connues auprès d'une seule rose dépliant ses pétales par le froid aigu d'une journée de février, alors que ce côté de la planète semblait à l'apogée de la désolation et que les îles de Shoals étaient certes ce qu'il y avait encore sur toute sa surface de plus désolé. On va si près du cœur des choses! Elles vous deviennent presque aussi précieuses que le fut Picciola au prisonnier, elles répandent une joie fraîche et constante que les chercheurs de plaisirs dans les villes ne trouveraient pas au cours de toutes leurs distractions. Avec un intérieur propre et gai, un bon feu, des livres, des tableaux, des fenêtres remplies de plantes en fleur et de lierre grimpant, une famille d'oiseaux qui gazouillent, beaucoup de besogne, un esprit ouvert et une bonne conscience, on est parfaitement heureux, même dans la solitude. Les livres bien entendus sont inestimables. Nulle part on ne suit avec plus de plaisir une pièce de Shakespeare, car elle amène autour de vous le monde entier qui

vous manque. Doublement salutaires sont alors les pensées profondes que les sages nous ont léguées en guise de secours, doublement délicieux sont les chants des poètes, car rien n'intervient pour nous en distraire. »

Quelle exquise leçon de philosophie trouveront là tous ceux qui se plaignent des rigueurs ou de l'ennui de leur destinée!

Il est vrai que Celia ne restait pas un seul instant inoccupée. Quant à ses récréations, elles étaient ce que durent être celles de Miranda; elle se faisait des bijoux de coquillages dignes d'une Néréide; elle pêchait, elle recueillait ces algues que plus tard elle devait réussir à peindre sans modèles, tant elles étaient photographiées dans son esprit. Ses premières impressions d'enfant se retrouvent toutes fraîches dans le joli livre dont j'ai déjà parlé. Elle raconte combien elle s'intéressait douloureusement aux oiseaux qui venaient frapper dans leur vol la lanterne du phare. Ils s'y heurtaient d'aventure avec tant de force qu'ils retombaient morts. Combien de fois, sur les rochers, au pied de la haute tour, ramassa-t-elle de petits cadavres emplumés qu'elle rassemblait dans son tablier en les baignant de ses larmes! Un jour, un grand aigle se jeta si violemment contre la lanterne qu'il fit voler la glace en éclats.

Elle décrit aussi l'apparition d'une flottille de

bateaux de pêche ancrée sous le vent d'Appledore et essayant ainsi de tenir tête à la tempête. « Ils étaient, ces bateaux, en continuel péril, et c'était chose émouvante que de les contempler de loin tandis que le crépuscule s'abaissait sur la vaste et bruyante désolation de la mer, de voir les mâts frêles se balancer sans défense de côté et d'autre. Quelques-uns des hommes avaient femme et enfants, et ceux-ci les guettaient des fenêtres éclairées de Star. Quelle nuit épouvantable pour eux! Ils ne pouvaient constater d'heure en heure à travers les épaisses ténèbres si les câbles tenaient encore, ils ne devaient savoir qu'à l'aube si la mer n'avait pas englouti leurs trésors. »

Ces pauvres pêcheurs des îles étaient tous ses amis; elle s'attacha particulièrement à une petite colonie de Norvégiens qui lui rendait en véritable adoration ses bons offices. Dans cette colonie se trouvait une certaine Mine Burntssen dont on l'entendit souvent dire : « Que ferais-je en ce monde sans Mine Burntssen? J'espère qu'elle sera auprès de moi à l'instant de ma mort! » — Et en effet, Mine, toujours fidèle, reçut son dernier soupir.

Mais comment supposer à l'heure dont nous parlons qu'un être débordant d'exubérante vitalité comme l'était Celia pût jamais mourir?

L'enthousiasme et la gaité pétillaient en elle,

son rire, qui éclatait à la moindre provocation, était musical et perlé, mais bruyant aussi comme un cri d'oiseau de mer; ce ne fut pas trop pour l'atténuer de toutes les tristesses de la vie; ses yeux perçants semblaient saisir et absorber tout ce qui l'environnait. Son épaisse chevelure brune avait le mouvement des vagues; elle la relevait, même lorsqu'elle fût devenue toute blanche, avec un art instinctif pour découvrir la forme parfaite de la tête fière et bien attachée. Les narines frémissantes, l'arc serré de la bouche exprimaient une ardente énergie; elle ne porta jamais que des robes faites par elle, des robes sans garnitures ni fanfreluches d'aucune sorte et qui s'adaptaient à sa taille comme les souples draperies d'une statue. L'embonpoint de l'âge mûr respecta chez elle les lignes élégantes de sa svelte jeunesse. Jamais, en aucun temps, on ne lui vit porter d'autres couleurs que le noir, le blanc et le gris, comme si elle avait été vouée à la mer, à la sombre mer du Nord.

Elle en était aux robes blanches, aux tresses flottantes et aux colliers de coquillages nacrés, quand, presque enfant encore, elle fut enlevée à son île chérie, non pas comme Miranda par un fils de roi, mais par un missionnaire protestant qui venait exhorter aux vertus chrétiennes les pêcheurs d'une île voisine, celle de Star. M. Thaxter

était un homme de bonne famille et d'une culture intellectuelle très distinguée, fort réservé, austère, comme il convenait à son état. Cette aimable créature qui avait grandi en liberté l'éblouit; il lui parla, remarqua qu'elle écoutait avec plaisir et répondait avec intelligence; bref, il se persuada que cette enfant si peu formée encore deviendrait aisément, sous sa direction, la digne épouse d'un *clergyman*. Il avait compté sans la vigoureuse originalité d'une nature aussi indomptable que celle de l'hirondelle de mer : jamais Celia ne put s'habituer tout à fait à vivre sur le continent, dans les terres.

Il y a des légendes d'ondines revêtues d'une enveloppe mortelle sous laquelle, d'aventure, elles se font aimer; ces légendes rappellent beaucoup l'histoire de Celia. Elles finissent toujours, on le sait, par le retour de l'héroïne à son élément natal. Celia regagna par la suite Appledore et le révérend Thaxter la suivit sans trop de résistance, mais auparavant il se trouva devant des problèmes insolubles qu'il n'avait pas soupçonnés. Certes sa femme était bonne et docile, elle lui donna trois beaux enfants, elle eut soin de sa maison; cependant, elle dépérissait privée de la vie au grand air, de la chanson de la mer et du spectacle de ce perpétuel combat que les flots livrent aux rochers. Tout cela lui manquait trop

et elle éprouva soudain le besoin de le dire, non pas à son mari, mais à tous, aux amis inconnus qu'elle devait avoir dans ce vaste monde que maintenant elle brûlait de connaître, tandis que le compagnon de sa vie ne songeait qu'à s'en retirer de plus en plus pour s'ensevelir dans l'étude. Sa plainte prit tout naturellement forme de vers et, grâce à l'heureuse indiscrétion d'une confidente, on la vit paraître bientôt dans l'une des grandes revues américaines, l'*Atlantic*. Le directeur l'avait acceptée sans connaître la poétesse et celle-ci n'en sut rien jusqu'à ce que le numéro du *Magazine* lui tombât sous les yeux. Elle en éprouva une joie folle et depuis lors elle écrivit.

Traduire seulement le titre de cette pièce est difficile. *Land-Locked* veut dire à peu près : Prisonnière de la terre.

Noires sont les collines; rapide, le jour fuit. — Et saisissant les lueurs d'un sourire expirant, le dernier sourire du soleil, — A travers l'ombre terrienne, sur de longues distances changeantes, — La rivière court doucement vers la mer.

O rivière heureuse que ne puis-je te suivre! — O cœur chargé de désirs qui ne sait se calmer! — Regards d'envie qui, fixés sur la solide montagne, — Aspirent à la ligne plane de la fuyante mer!

Patience! voici des fleurs et des chansons d'oiseaux, — La beauté, le parfum, richesses pour l'oreille et pour les

yeux. — Toute la gloire de l'été est à toi, de l'aurore à la nuit — Et la vie déborde de joies au-dessus de toutes paroles.

Non, je ne suis pas ingrate, mais je rêve — Délicieusement au crépuscule qui tombe ce soir — Sur l'eau miroitante, à la lumière — Qui s'éteint radieuse, jusqu'à ce qu'il me semble

Sentir la brise saline contre ma joue, — Surprendre le son de la voile qui claque dans l'ombre, — Un clapotement de rames, — Des voix que le vent porte — Au loin, appelant tout bas : elles disent mon nom!

O terre! Ton joyeux chant d'été peut planer — Et sonner triomphalement jusques aux cieux. — Mais je demande, moi, le triste et caressant murmure de la vague — Qui se brise en musique sur les grèves.

Dans sa correspondance si pleine d'esprit, d'originalité, d'exubérance, de laisser-aller, voici les fragments de lettres qui correspondent à cette éclosion poétique :

« Oh! les ménagères exemplaires, combien sont-elles surchargées! Je crois pécher contre ma conscience quand j'écris une lettre tout autre jour que le dimanche, parce qu'il est inévitable que je néglige pour cela quelque devoir important; aussi je ne le fais jamais que dans les cas graves. Il est doux après d'héroïques efforts d'entendre un mari vous proclamer « vertueuse », alors que vous avez fait de votre mieux. N'im-

porte, c'est chose assommante que d'être exemplaire. »

En guise de correctif, elle ajoute tout de suite que son mari est le meilleur et le moins égoïste des mortels, que ses enfants sont des « jardins du paradis », et que les longues soirées passées au coin du feu à coudre, pendant que M. Thaxter fait la lecture, ont beaucoup de charme. Mais bientôt un mot indique qu'elle souffre de la gêne d'une existence médiocre qui n'a rien de commun avec la vie libre des îles. Demandant à une amie si elle n'est pas atteinte par certaine panique financière qui vient de se produire, Mrs. Thaxter ajoute : « Quant à nous, n'ayant rien à perdre, nous n'avons rien perdu,... n'ayant rien à faire avec rien, ni avec personne pour gagner notre vie, nous ne nous trouvons ni mieux ni plus mal qu'avant la catastrophe... Les petits sont très émus dans l'attente de Saint-Nicolas [1] et de ses trésors. J'aurais bien envie, moi aussi, de suspendre mon bas [2] dans la cheminée. Si je n'étais si sûre, hélas, que Saint-Nicolas passera indifférent, je n'y manquerais certainement pas... »

Et encore :

« Cet endroit-ci me semble le bout du monde, abandonné, inaccessible, sans intérêt, sans une

1. Le bonhomme Noël, en Amérique.
2. En guise de soulier.

figure aimée dans le voisinage, sans enfants qui puissent jouer avec les nôtres. Je ne voudrais pourtant pas être ingrate, le ciel m'en préserve. Avec un pareil baby! Il est trop ange pour que des paroles puissent en donner l'idée! N'est-ce pas curieux qu'il soit si drôle, si gai, si aimable, quand sa maman était si sombre avant qu'il ne lui fût donné? »

Même lorsqu'elle gémit d'avoir à faire la lessive de ses mains, même lorsqu'elle se déclare fatiguée à périr, vraiment à moitié morte, si maussade devant les choses qui ne vont pas toutes seules, et grondant, et s'agitant, et manquant de patience, laide et mauvaise, ses lettres sont amusantes, mais elles prouvent qu'on a grand tort de prendre généralement les débuts d'un mariage pour le temps le plus heureux de la vie; souvent, au contraire, mille difficultés, issues d'une certaine opposition dans la manière de voir et de sentir, surgissent entre les époux avant que l'entente puisse se fonder sur des concessions réciproques.

Le plaisir d'écrire des poèmes charmants, dans l'intervalle de ses devoirs rigoureux de ménagère et de mère de famille, aida Mrs. Thaxter à se réconcilier avec le continent où l'enchaînait son mariage. Elle se consola d'être éloignée de la mer en la chantant; aucun autre sujet ne la tentait beaucoup : « J'ai grand'peur, dit-elle, de ne

jamais pouvoir mettre mon cœur dans rien qui n'appartienne pas à la mer », ingénûment surprise de son succès, d'ailleurs, et le croyant toujours prêt à lui échapper comme un don des dieux qu'elle ne méritait guère.

Du 23 octobre 1862 : « Les feuilles tombent, tombent sèches et flétries après une soudaine gelée; dehors tout a l'air refroidi et crispé, le vent siffle, nous nous rassemblons autour du feu, à la nuit, pour raconter des histoires aux enfants, comme en plein hiver. Je ne puis dire combien je hais le froid. Oh! si j'étais seulement cigogne ou hirondelle! Mais ces champs gelés, cette neige blanche, dure, éblouissante, étendue sur toutes choses, des mois et des mois de suite!... J'aspire à la lumière, à la vie, à la couleur changeante, aux bruits à jamais délicieux de la mer, ma vieille amie fidèle; elle me manque plus encore l'hiver que l'été. Ni gelée ni neige ne peut l'atteindre, celle-là! »

Mais, deux jours après, elle adresse un manuscrit à son éditeur en disant :

« Je suis fâchée de n'avoir pas de prose à vous envoyer; prenez patience encore un peu. En attendant, voici quelques vers qui ont vu le jour au milieu des casseroles et des bouilloires d'une cuisine où vous serez le bienvenu, si vous la trouvez digne de vous. Les vers peuvent éclore où

la prose ne vient pas... Les rimes qui me dansent dans la tête sont ce qui me tient en vie, je crois. Elles m'élèvent dans une demi-inconscience au-dessus de mon tas de cendre, de sorte que je ne me rends plus compte qu'il est si sec et si poudreux. Il y a toute une semaine que je suis sans domestique... »

Son éditeur, J.T. Fields, un Bostonien éminent marié à une femme de talent, bonne et délicate autant que belle, répondait quelquefois par telles invitations qui procuraient à Mrs. Thaxter le plaisir de rencontrer chez ses hôtes des célébrités de toute sorte, d'entendre parler Emerson, d'assister à une conférence de Dickens alors en Amérique, ou de satisfaire la passion qu'elle eut toujours pour la musique classique. Elle allait aussi à Amesbury chez le noble poète quaker Whittier, celui qui a dit des vers de Celia Thaxter : « Ils sont uniques sous bien des rapports. Nos côtes rocheuses et découvertes de la Nouvelle-Angleterre, avec les changements merveilleux de l'atmosphère et de la mer n'ont jamais été jusqu'ici rendues de cette façon tendre et musicale. »

Elle s'écrie : « Oh! quels amis Dieu m'a donnés dans cette petite vie qui est la mienne! » Mais c'est surtout envers Mr. Thaxter que son cœur déborde maintenant de reconnaissance, car il lui a permis de retourner seule dans son île pendant un

voyage d'hiver que sa santé délabrée le force à entreprendre en Floride. Il y tuera beaucoup d'oiseaux pour le plus grand honneur de l'ornithologie; cela fait frissonner sa femme qui juge que rien ne compense la destruction d'une petite vie ailée et gazouillante. Toujours elle s'emporte contre les massacreurs d'oiseaux, elle exprime la plus violente indignation contre les élégantes qui, pour se faire des têtes de sauvagesses, n'hésitent pas à provoquer de sanglants sacrifices, quand des rubans ou des fleurs produiraient sur leurs chapeaux un tout aussi bon effet. Et les oiseaux sentaient sa sympathie; comme George Sand, elle exerçait sur eux un charme, les attirait et les apprivoisait.

Elle revit donc les Shoals. Sa mère, veuve et malade, avait grand besoin d'elle, cette mère qu'elle chérit par-dessus tout, vivante et morte, et dont elle semblait être tellement inséparable que, plus tard, ses fils annoncèrent ainsi son décès : « Sa mère est venue la reprendre! »

En retournant dans l'île d'Appledore, Celia eut donc le rare bonheur de mettre son inclination d'accord avec le devoir. Et quel ravissement à la vue du vieux « home »! Quel plaisir d'habiller cette maman bien-aimée, de raccommoder le linge de la maison! Ah! elle ne se plaint plus de trop de besogne! Et elle n'a plus besoin d'écrire. La vue

de l'encre et du papier lui est, dit-elle, désormais odieuse.

Pourtant ses lettres d'Appledore sont ravissantes. Elle décrit la chambre qu'elle arrange pour sa mère, une traînée de passiflores en fait le tour à hauteur du plafond, « courant à la vitesse de sept nœuds à l'heure », et ce sont des gerbes de roses, de géraniums, des nuages de fleurs indigènes. Chaque jour elle s'applique à décorer les dix fenêtres. Sa perruche est suspendue à l'une d'elles : « Elle est si drôle! Elle a appris mon malheureux rire, elle le répète du matin au soir, éclat sur éclat, et, de quelque humeur que nous soyons, force est bien de nous y joindre, car il est irrésistible. »

Elle découvre l'île de nouveau, elle en fait connaître à ses amis de la terre les aspects, les habitants; il ne s'agit pas que d'idylles; un drame très noir s'est produit dans le village norvégien, Smutty Nose. Deux jeunes femmes ont été tuées pendant que leurs maris étaient à la pêche, assassinées dans des circonstances particulièrement atroces par un misérable Prussien dont elles étaient les bienfaitrices. Elle raconte ce crime qui eut la cupidité pour mobile, l'agonie des victimes, le vol d'un peu d'argent gagné chez Mrs. Laighton, la fuite d'une jeune fille poursuivie par le meurtrier, pieds nus, en chemise, sur les roches glacées,

à la clarté de la lune d'hiver. On assiste à la tragédie, on en voit chaque figure...

Certaines descriptions de naufrages ne sont pas moins émouvantes dans leur simplicité, et quelles tempêtes soufflent à travers tout cela ! Quel tableau de l'hiver âpre et violent qui enserre les îles dans une blanche ceinture de glaces étincelantes ! Mais Mr. Thaxter après tout a été habile autant que généreux en la rendant à son rêve des Shoals. Elle souffre maintenant de n'avoir de lettres que tous les quinze jours au plus, le *noroit*, ce démon, n'en permettant pas davantage. Ses grands fils restés auprès de leur père lui manquent, sa première ivresse tombe; elle ne redevient heureuse que lorsque les communications avec la terre sont rétablies. Voilà les Shoals baignées de brouillard tiède; les glaces se fondent enfin, le printemps ramène les moineaux chanteurs qui n'ont rien de commun avec les moineaux importés d'Angleterre, ces bécasseaux (*sandpipers*) mélodieux qui, lorsqu'ils s'appellent dans le crépuscule, ne lui laissent « plus rien à désirer au monde ».

« Je n'ai pas vu cette année un panache de lilas, pas une fleur de pommier, mais qu'on me donne plutôt mes bécasseaux, si je ne peux pas avoir les deux ensemble. On me dit qu'ailleurs la campagne est magnifique; je me déclare contente de ce que j'ai; je n'envie rien à personne. Mon

petit jardin s'est éveillé brusquement à la vie; toutes les graines que j'ai semées et un million d'autres s'élancent hors de terre si vite que je ne sais plus comment en venir à bout. J'ai dû jeter assez de fleurs pour garnir une demi-douzaine de jardins, afin de laisser à mes plantes la place nécessaire à leur développement. Des tapis de pensées! Et ce pavot enflammé de Californie envahit tout. Cela me fend le cœur d'en arracher un seul. J'ai d'innombrables rangs de pois de senteur et du réséda au boisseau. Pourvu que je puisse seulement tenir les mauvaises herbes en respect! Oh! comme je voudrais vous montrer ma jolie tendine sur la piazza, si gaie, si pittoresque avec ses larges bandes alternées bleues et blanches et sa bordure d'écarlate! On fauche l'herbe de la pelouse aujourd'hui et l'air est embaumé des odeurs réunies de la terre et de la mer! »

Ce jardin-là inspira le livre charmant *An Island garden*. Elle l'avait cultivé toute petite, elle y a travaillé jusqu'à son dernier jour, et tout ce qu'il lui a rendu trouve place dans le magnifique volume aux illustrations en couleur que je vis préparer dans l'une des plus belles imprimeries qui soient au monde, celle de Houghton, la *Riverside Press* de Cambridge. Toutes les annales de l'été sont là, du mois d'avril à l'automne, avec de

minutieux détails sur les plantes, sur les oiseaux de chaque saison, et la précision technique ne nuit en rien au sentiment.

Les lettres de Mrs. Thaxter, écrites pendant son séjour aux Shoals en 1874, portent de jolies vignettes et enluminures, feuillages grimpants, vues des îles, herbes, fleurs et roseaux. Elle s'était prise de passion pour l'aquarelle, étudiant et rendant avec une fidélité japonaise les modèles que lui offraient son jardin et la mer. Tout ce qu'elle croyait si bien connaître auparavant prenait à ses yeux un intérêt décuplé : « C'est un monde qui s'ouvre, je le sens en moi! Quelle ressource pour les tristes jours d'hiver! » Elle n'en était pas encore à la perfection; pour juger du résultat qu'elle atteignit, il faut voir la charmante édition de ses *Drift weeds* (*Algues en dérive*), avec toutes ces mousses, ces grappes, ces rubans, ces délicates merveilles que roule la mer, jetées en travers de petits poèmes qui semblent en retenir les arômes subtils et forts, le dessin glissant sur le texte sans avoir l'air seulement de toucher le papier.

Tout absorbée qu'elle fût par cette fureur de peindre, Celia Thaxter lisait Tyndall et Huxley, intéressée par la science, avide de « creuser à la racine des choses ».

La peinture lui fut une ressource plus sérieuse

qu'elle n'avait cru d'abord. Elle était incapable d'écrire pour écrire, sans que la coupe de l'inspiration fût pleine et débordante, et pourtant il lui fallait compter avec la terrible question d'argent, car de lourdes charges pesaient sur elle. Les directeurs de magazines discutaient quelquefois ses poèmes, lui disant d'y mettre plus d'imagination, l'engageant à développer en elle-même la faculté de construire. Mauvais conseil, car les ballades, les œuvres composées et châtiées qu'elle s'est efforcée de polir n'eurent jamais la valeur des chants qui s'échappaient de ses lèvres aussi naturellement que s'échappe un parfum de fleur ou un chant d'oiseau.

« Les éditeurs doivent avoir raison, disait tristement la vaillante femme. Supposons pourtant qu'on n'ait pas cette faculté de « construire »? Il faudra donc se passer de robes? »

A ses robes, en réalité, elle pensait fort peu, mais il y avait des êtres chéris qui comptaient sur elle et pour lesquels, sans relâche, elle travailla, jusqu'à en mourir. La peinture sur porcelaine lui permit de respecter sa plume, qui produisait peu. En un hiver, elle peignit cent quarante pièces, plats, tasses, soucoupes pour différentes personnes. Sa vie se partageait maintenant sans regrets entre la terre et la mer, entre sa double famille, les Laighton et les Thaxter :

mère et frères d'un côté, mari et enfants de l'autre.

Mrs. Laighton était de plus en plus malade. A partir de 1877, il n'est presque plus question dans les lettres que de cette précieuse santé, jusqu'au moment où Celia écrit : « Mes yeux sont roidis par les veilles et les larmes ; ma mère, ma mère si belle, si chère, s'en va et nous avons le cœur brisé. Il semble que je doive m'en aller aussi ! Je ne peux pas la laisser partir seule. Elle est là, couchée, pareille à un ange, parlant sans relâche de prés verts, s'attachant à nous, murmurant des bénédictions, souriant comme personne ne nous sourira plus en ce monde... Que me fait la vie sans elle? Si je pouvais partir aussi ! »

Et le lendemain :

« Elle est étendue tout près de moi comme un lys blanc, ses cheveux couleur de neige sous son blanc bonnet de dentelle, ses douces mains jointes, son oreiller jonché des fleurs les plus brillantes que j'aie pu trouver.... Point de teintes mourantes d'héliotropes expirants, de pâles roses thé. Ce n'est pas leur place. Elles n'appartiennent pas aux morts,... des fleurs pleines de vie, de chaleur et de joie, voilà ce qu'il faut... Ah ! comme elle les aimait, ma pauvre mère ! Je ne l'ai pas quittée une seconde toute cette semaine ; elle tenait ma main nuit et jour, il n'y avait pas d'étrangère

entre nous... Elle a si doucement exhalé la vie, et la voilà qui a l'air d'un cher et sage petit enfant... J'ai comme le poids d'une montagne sur le cœur. Pourrai-je jamais plus respirer librement?

« Nous avons porté ma mère bien aimée dans l'île, nous l'avons déposée près de mon père... Tout est comme elle l'a voulu. Une ancre énorme, en luisantes feuilles de lierre nous a été envoyée. J'ai mis dans sa fosse, sur le cercueil, ce symbole d'espérance. J'espère tout, si je ne crois à rien. »

Celia Thaxter découvre ici un point douloureux, ce qui avait dû en somme amener les plus sérieuses différences entre elle et son mari, voué au ministère évangélique : longtemps, elle s'était refusée à d'autres enseignements que ceux que lui apportait la nature et, sans jamais nier Dieu, ne s'était rattachée à aucune église. Sa religion se bornait à croire qu'elle était une petite part de l'univers créé, comme elle le dit dans un délicieux paragraphe de son livre *Parmi les îles de Shoals* : « Quand le bateau tardait à rentrer, dans les nuits d'été tièdes et sans lune, j'avais l'habitude d'allumer une lanterne et, descendant au bord de l'eau, de m'installer entre des pièces de bois de charpente avec ma lanterne à mes pieds. Là, j'attendais dans les ténèbres, tranquille, sachant que ma petite étoile était guettée, que la sûreté du bateau dépendait beaucoup d'elle. Et je me sentais

si bien une parcelle de l'univers de Dieu que je n'avais pas plus peur de la nuit que des vagues ou du vent... »

Cette âme pure, aimante et sincère, cette âme qui ne crut jamais au mal, cette âme de lumière et de charité méritait d'avoir les consolations de la foi; elle les eut quand de grands chagrins lui eurent déchiré le cœur et que le mystère de la mort l'eut attirée, fascinée. A partir de ce moment, elle grandit comme poète, et des forces inconnues lui furent accordées pour faire du bien. Personne peut-être avec si peu de ressources matérielles n'en accomplit plus que Celia Thaxter. Elle donnait son temps, son cœur, le travail de ses mains, les trésors de sa pensée, elle se donnait tout entière sans mesurer ses forces.

Jamais elle ne se consola d'avoir perdu sa mère; elle ne vit jamais s'épanouir une fleur de son jardin sans regretter que cette mère adorée ne fût plus là pour l'admirer avec elle; tout la lui rappelait. Elle ne trouvait de soulagement que dans la musique. « C'est en écoutant du Beethoven presque nuit et jour que mon âme malade s'est retrempée et guérie, dit-elle quelque part. »

Il y avait de grands musiciens dans le cercle d'élite qui maintenant se réunissait, en quelque lieu qu'elle fût, autour de Mrs. Thaxter, parvenue à

la notoriété sans y croire. Modeste à l'excès, elle faisait ses délices des dons et des talents d'autrui. Nul ne savait les stimuler comme elle.

Au printemps de 1880, Mr. Thaxter vendit sa maison de Newtonville et amena les siens à Kittens Point, près de Portsmouth, en vue des îles de Shoals. Celia se fatigua encore à embellir cette nouvelle demeure, et, ayant achevé son œuvre, la déclare elle-même presque parfaite : « Mais, ajoute-t-elle, je n'en puis plus. Je suis vraiment prête pour l'éternel repos ! »

Cette ferme, comme on appelle les habitations rurales en Amérique, dut tout ce qu'elle valait à son incessante industrie; mais le vrai centre de Mrs. Thaxter resta l'île où reposaient ses parents, où vivaient encore ses frères, propriétaires d'une sorte d'hôtel très fréquenté pendant la belle saison. « Dans le cottage de Mrs. Thaxter se rassemblaient autant de personnes intéressantes qu'on en pourrait rencontrer dans le salon le plus brillant, nous dit Mrs. Fields. Jamais aucun motif humain ne décida de ses relations avec qui que ce fût; elle aimait ou elle n'aimait pas; jusqu'au bout ses sympathies et ses antipathies furent instinctives et indomptables. En un clin d'œil, elle avait discerné les prétentions ou le mensonge, et c'en était fait; les conventions sociales ne la touchèrent jamais; sa maison ne ressemblait à aucune

autre; son individualité si prononcée empêchait également la possibilité d'une comparaison ou d'une rivalité. »

Ses hivers ne se passaient plus aux Shoals; elle avait un pied à terre tantôt à Portsmouth, tantôt à Boston et jouissait avec des ravissements presque enfantins de toutes les distractions intellectuelles que lui procurait la ville. Ce fut très limité; elle n'allait même pas jusqu'à New-York; son seul voyage à l'étranger fut fait rapidement pour accompagner son frère aîné malade. En trois mois, elle entrevit l'Angleterre, Milan, Venise, Naples, Pompéi, Capri, Rome, Florence, Gênes, Nice, Paris qui lui apparut assez maussade un jour de dégel. Ses lettres à bâtons rompus expriment ingénûment le désordre de ses idées, l'exaltation fiévreuse de tous les moments; jamais on ne poussa plus loin la spontanéité. Elle est folle de joie, elle embrouille tout, mais, soyez sûrs qu'elle garde l'essence des choses et qu'elle en a pour la vie à se souvenir. Des anecdotes drôles à travers tout cela. Elle rit aux dépens de compatriotes rencontrés à Rome. Au Capitole, une majestueuse Américaine l'aborde en lui demandant de dire ce que peut bien être certaine statue qui représente Diane chasseresse.

« Notre courrier, ajoute la dame, nous assure que c'est la statue de César. Qu'en pensez-vous?

— Ma foi, répond Mrs. Thaxter, si César avait cette tournure-là, étant homme, c'était un fier phénomène. »

Elle s'aperçoit alors que sur le piédestal il y a une inscription où figurent les mots *Cæsar Imperator*, et elle éclate de rire, si bien que la dame américaine est beaucoup plus indignée contre elle que contre le courrier.

Un grand amour lui fut tardivement donné après beaucoup de deuils, une fontaine de délices dans sa vieillesse. « Jamais, dit-elle, je n'avais pensé pouvoir tomber dans ce doux esclavage, c'est à en avoir peur, c'est si aborbant, si pénétrant, si profond, cela tient aux entrailles! » L'objet de cette passion exprimée avec une chaleur et une intensité qui prouvent qu'à près de soixante ans, « l'ondine » existait encore, aussi jeune que jamais, était un enfant, son petit-fils.

Celia Thaxter mourut comme elle avait vécu, par le cœur. Depuis longtemps, elle le savait, « le glaive était suspendu au-dessus d'elle, prêt à fendre sa chrysalide et à la rendre libre ». Cette vie future, plus pleine, plus parfaite, ce retour vers sa mère la tentait, mais dire adieu à un de ses fils qui avait particulièrement besoin d'elle et surtout à son petit Eliot qui ne pouvait pas plus se passer de sa *granna* que sa *granna* ne se passait de lui, ce serait dur!

L'adieu ne fut pas prononcé. Le glaive attendu tomba avec une rapidité foudroyante au lendemain du jour où, dans un dernier pèlerinage, elle avait revu un à un tous les sites familiers de ses chères îles. Sans transition, elle passa du sommeil à la mort, « et soudain, nous dit Mrs. Fields, grands et petits, riches et pauvres, parmi ceux qui avaient eu le bonheur de l'approcher si peu que ce fût, sentirent qu'une force bienfaisante venait de sortir de ce monde. »

FRANCES WILLARD

ET LA TEMPÉRANCE

Parmi les monuments gigantesques à treize, quatorze et jusqu'à vingt étages qui font la gloire de Chicago, l'un des plus énormes et des plus magnifiques à la fois est le temple élevé par les femmes à l'Union chrétienne de tempérance, *Women's temple*, comme on l'appelle en abrégé. Ce nom lui convient à merveille, car des femmes en ont conçu l'idée, des femmes ont apporté les cinq millions nécessaires à sa construction. L'opération financière fut dirigée par la riche et intelligente Mrs. Carse; elle rassembla l'argent, mais ce fut la présidente de l'*Union de tempérance*, Miss Willard, qui, de fait, accomplit l'œuvre, minime fraction, après tout, d'une œuvre

universelle qu'elle a conduite pendant plus de vingt ans.

Rendons hommage, en passant, aux lumières et à l'activité des femmes de Chicago réunies en un club qui est l'instigateur des travaux publics les plus utiles, des réformes les plus essentielles.

Le *Women's club* recrute ses membres à tous les rangs; dames et ouvrières contribuent à assainir, à nettoyer, à moraliser, à élever de toutes manières la grande ville en formation. Tandis que les maris gagnent dans l'industrie des millions de dollars, les femmes prodiguent cet argent aux écoles, aux asiles, aux orphelinats, aux établissements de bienfaisance et d'éducation, ce qui compose, après tout, une société plus intéressante que ne se plaisent à le dire les détracteurs de l'*Ouest*.

Le Temple, pour revenir à lui, restera par excellence le monument élevé à la mémoire de Frances Willard, en même temps que le siège social de la Société qu'elle présida. Aucune réformatrice ne fut plus populaire que l'apôtre féminin de la Tempérance. La nouvelle de son décès (1898) a retenti dans le monde entier. De Londres, Lady Henry Somerset, son émule dans la croisade qu'elle dirigeait, écrivit : « Seule la mort de la Reine d'Angleterre eût causé chez nous un pareil deuil. » Il n'est pas un journal qui n'ait

rappelé l'effort héroïque de toute cette noble vie, et signalé le vide irréparable que laisse la mort de Frances Willard dans les rangs des philanthropes.

En France, à la Conférence de Versailles, où sont passées annuellement en revue les grandes œuvres accomplies par des femmes, un bel hommage a été rendu à cette courageuse réformatrice. Dans tous les pays d'Europe il en a été de même; on a rappelé qu'une créature délicate, élevée dans un milieu austère, formée aux purs travaux de l'esprit, avait été chercher le monstre de l'ivrognerie jusque dans ses repaires les plus hideux, pour le combattre avec le secours d'une association organisée par ses soins, et pénétrée d'un esprit de corps tel que il n'en exista peut-être jamais.

Il faut savoir ce que c'est que l'ivrognerie sauvage et terrible des pays qui ne produisent pas de vin, où l'on abuse de l'alcool, où l'on se gorge de whisky et de bière, pour comprendre les services que rendit miss Willard en Amérique et en Angleterre. Un demi-million de femmes s'est enrôlé sous son drapeau, des missionnaires de la cause vont la répandre dans les plus lointaines colonies, en Australie, en Afrique : seize millions d'enfants, dans les États-Unis seulement sont enrégimentés sous le ruban blanc, enfin elle a inauguré ces instituts pour la guérison des femmes alcooliques

auxquels aujourd'hui se dévoue si généreusement une grande dame anglaise, qui sacrifie tous les avantages sociaux, tous les plaisirs et toutes les vanités à la foi dont l'a pénétrée son amie.

En vertu de quelle autorité une femme de la santé la moins robuste et sans ressources personnelles a-t-elle éveillé la conscience d'un peuple et obtenu de lui les plus prodigieux sacrifices? Il est curieux de s'en rendre compte en remontant à l'origine, à l'éducation, aux premiers travaux de Miss Willard.

Et d'abord, disons-le avec orgueil, cette vaillante, prompte à l'action comme un grand général, est de vieille souche française. Les Willard passèrent en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. Pendant près de six cents ans ils vécurent dans le village de Horsmonden (Kent) et formèrent une longue lignée d'honnêtes gens appliqués à la culture de la terre.

Simon Willard *yeoman*, propriétaire rural, comme ses ancêtres, fut de ceux qui, au XVIIe siècle, partirent « à la recherche d'un état sans roi ». Tel fut en Amérique le premier ancêtre de Frances; elle en eut d'autres qui firent honneur à la Nouvelle-Angleterre, des hommes d'église dans le nombre. Les Willard comptèrent parmi les fondateurs de Concord, où Emerson devait exercer son ministère génial.

Le père de Frances, très lettré, mais plus original encore, renonça par raison de santé à une carrière sédentaire; il émigra en chariot couvert avec toute sa famille dans les sauvages prairies de l'État de Wisconsin. Frances avait alors sept ans; née en 1839, elle était la quatrième de cinq enfants. Les douze années qu'elle passa dans l'intimité de la nature, à Forest Home, durent avoir une forte influence sur la formation de son caractère.

Les petits Willard étaient réduits à se fabriquer eux-mêmes des jouets et se livraient à des amusements que Frances a racontés avec entrain dans sa charmante autobiographie : *Un heureux demi-siècle*. On fondait une ville, par exemple, on en traçait le plan, on lui dictait des lois, ou bien ce jeune monde se partageait en deux camps, les colons et les sauvages, la ferme ayant à soutenir une prétendue agression indienne.

Frances, communément appelée Franck, était un garçon manqué plutôt qu'une demoiselle; maladroite à l'aiguille, elle savait manier des outils de charpentier. Ses parents, très occupés à la ferme, ne lui imposaient guère de travail intellectuel, car elle ne sut écrire qu'à neuf ans; sa première expérience de l'école fut associée au regret d'avoir à relever ses cheveux et à porter une robe longue qui la gênait pour grimper aux arbres et suivre

son frère dans toutes ses équipées. Elle était rousse et se croyait laide, mais l'éducation éminemment religieuse qu'elle avait reçue ne lui permettait pas de s'en affliger.

La première leçon que lui donnèrent ses parents fut celle d'aimer le prochain et de le secourir. Elle adorait sa mère, qui semble avoir semé chez tous ses enfants le germe d'une héroïque bonté. Les promenades, les causeries avec son père lui développaient l'esprit; il favorisait chez elle le goût des collections de minéraux et d'insectes, des inventions utiles.

Le dimanche était sévèrement gardé à Forest Home, bien que les offices fussent peu réguliers, dépendant du passage d'un prédicateur ambulant qu'il fallait encore aller chercher à longue distance; mais on priait ensemble, on chantait des psaumes. Seules les lectures pieuses étaient permises ce jour-là. Le père, un personnage inflexible, « *cromwellien* », pour employer l'expression de sa fille, ne se fût pas accordé la licence d'écrire une lettre. Drôlement la petite Frances demandait qu'on lui permît de dessiner sur son ardoise, pourvu qu'elle ne dessinât que des églises. Il s'ensuivit assez naturellement que ces exagérations la détournèrent de la piété, mais elle y revint bientôt d'elle-même avec une ferveur nouvelle.

On n'avait pas le droit d'être malade à Forest

Home, car M. Willard ne croyait, en fait de médecine, qu'à une vie irréprochable : nourriture simple, beaucoup de sommeil, de la laine sur la peau, les pieds chauds, la tête fraîche, le plus d'exercice possible, de l'air pur et du soleil, abstinence de toute boisson alcoolique, tel était le régime prescrit par cet autocrate. Il ajoutait, en l'imposant à ses enfants : « Ne dire que la vérité et obéir », deux préceptes que Frances n'enfreignit jamais. Étant déjà grande, elle se vit arracher un des beaux livres de Charlotte Brontë, son père condamnant les romans en bloc. Il lui défendit de jamais toucher à celui-là, et elle mourut sans avoir achevé de le lire. Ceci répond au reproche d'indiscipline trop généralement adressé à tous les enfants américains.

De délicats scrupules de conscience portaient Frances et sa bien-aimée sœur Mary à se demander pardon tous les soirs des torts qu'elles avaient pu avoir l'une envers l'autre, et à se remercier du bien qu'elles avaient pu se faire. Cette parole de paix fut la dernière qu'elles échangèrent avant que Mary quittât le monde où elle avait passé pour le bonheur des siens, comme sa sœur l'a raconté dans un livre consacré à sa mémoire : *Dix-neuf belles années*.

Envoyée d'abord au collège de Milwaukee, que fonda Catherine Beecher, une sœur aînée de

Mrs. Stowe, elle se pénétra du système de pédagogie qu'elle devait plus tard appliquer elle-même avec succès : éviter une étroite surveillance, habituer les élèves à se gouverner elles-mêmes.

A dix-huit ans elle alla, toujours avec sa sœur, au collège plus considérable d'Evanston, près de Chicago, et malgré l'interruption apportée à ses efforts par une fièvre typhoïde, atteignit brillamment ses grades universitaires.

Dès cette époque elle n'avait qu'un rêve : « Gagner son pain, faire son chemin, et rendre sa vie utile. »

« On a souvent prétendu que j'étais ambitieuse, dit-elle quelque part, et je le suis, si c'est un élément d'ambition que d'avoir eu, dès l'enfance, le sentiment de la destinée pour laquelle on est faite. »

Ses parents qui, afin de se rapprocher d'elle, étaient venus habiter Evanston, eurent beau la détourner de projets que rien ne rendait obligatoires, car la famille était alors dans une certaine aisance; comme si elle eût senti que cette fortune devait être précaire, elle y persista.

« Rien, disait-elle, ne rend la vie aride et ennuyeuse autant que l'absence de but. »

Son but était l'enseignement. De 1858 à 1874, on la vit dans onze institutions différentes et 2000 élèves environ lui passèrent par les mains.

Ce n'était pas inconstance de sa part, mais elle tenait à étudier les différentes méthodes et à voir le monde. La mission de Frances Willard semble avoir été d'éveiller les âmes; après quoi elle passait et, pressée par son zèle un peu fiévreux, portait plus loin la bonne nouvelle. La petite école publique, dans la Prairie, où elle commença cette carrière pédagogique, passablement errante, lui réserva de dures épreuves; elle n'avait guère que quinze ou vingt élèves, allemands ou irlandais pour la plupart, mais ils lui donnaient autant de peine que s'ils eussent été cent. Elle se vit obligée plus d'une fois d'user de châtiments corporels et raconte plaisamment comment elle corrigea, certain jour, un garçon presque aussi grand qu'elle, qui se défendait sans vergogne.

Pas d'église dans ce pays perdu, une population qui n'avait de chrétienne que le nom, mais, dit-elle : « l'Infini est partout et sa grandeur suppléait à mon insuffisance ». Sans parler, elle évangélisait cette rude population par son exemple. Le labeur de quatorze années qui la conduisit dans les établissements d'instruction les plus divers, pensions publiques et privées, séminaires, collèges, etc., fut interrompu encore par deux années de repos. Une amie riche l'entraîna généreusement dans un superbe voyage : l'Europe, l'Égypte et la Palestine ouvrirent à sa pensée de

nouveaux horizons. Les conférences qu'elle fit au retour attirèrent l'attention du directeur d'un grand journal; frappé de son éloquence, il lui procura l'occasion de briller sur un vaste théâtre, l'église méthodiste du Centenaire à Chicago. Là elle prit pour sujet *la Nouvelle Chevalerie*, faisant appel aux sentiments héroïques qui devaient sommeiller dans l'auditoire, exhortant les femmes surtout à secouer leur torpeur. Son succès fut éclatant et sa réputation d'orateur fondée une fois pour toutes.

Miss Willard, directrice d'un collège de femmes, porta la première le titre de présidente, devenu moins rare aujourd'hui. On la choisit pour gouverner l'annexe féminine de la grande Université du Nord-Ouest à Evanston; les jeunes filles allaient y jouir de tous les mêmes avantages que les élèves masculins, mais la coéducation, qui a ses avantages, a aussi ses inconvénients, et de bons juges pensaient que la délicatesse et la fermeté réunies de Miss Willard sauraient les conjurer.

Elle revint donc dans le lieu où elle avait été élevée elle-même, initier les étudiantes au système de *self-government*, qui était chez elle un principe fondamental. En développant dans ces jeunes âmes le sentiment de l'honneur, en les amenant à se lier par des engagements volon-

taires, elle en fit par excellence, comme elle le souhaitait, des « dames chrétiennes ». La plus complète liberté était accordée à celles qui l'avaient mérité par leur conduite, le caractère étant mis au-dessus de tous les talents et de toutes les distinctions. C'était une noble émulation à qui serait la plus digne, la plus sincère. L'impulsion morale donnée par Miss Willard eut de merveilleux résultats, elle était adorée de ses élèves, et leur faisait, toute présidente qu'elle fût, un cours très suivi d'esthétique. Cependant, en 1874, elle quitta le poste honorable où elle s'était distinguée, elle renonça à un traitement annuel de 12 000 francs, et cela malgré les conseils de sa famille et de ses amis, parce que sa conscience le lui commandait. Il y avait à détruire un fléau qui ruinait la vie morale du pays, et cette moderne héroïne se sentait appelée à marcher sur les traces des saintes du passé qui, de leurs faibles mains, avec l'aide de Dieu, enchaînèrent des dragons et des hydres.

L'année suivante, nous retrouvons Frances Willard à la tête du mouvement contre l'alcoolisme. Inaugurée avec quelque indiscrétion par des femmes résolues qui allaient en procession assiéger les cabarets et faire honte à ceux qui les tenaient, comme à ceux qui les fréquentaient, la croisade avait jusqu'à un certain point réussi dans l'Ohio, mais il n'en était pas de même dans

l'Illinois. Miss Willard, sentant qu'elle pouvait être utile, accepta sans hésiter la présidence de l'Union chrétienne de tempérance des femmes de Chicago. Pour se mettre ainsi aux prises avec une multitude ignorante, brutale et tumultueuse, elle renonçait à tous les avantages acquis. Comment allait-elle vivre et faire vivre sa mère, restée veuve et fort appauvrie? Elle n'en savait rien, mais, ayant ouvert la Bible au hasard, elle y lut :

« Fiez-vous à Dieu et faites le bien... en vérité vous serez nourri ».

Les enrôlées dans la Ligue, les *screamers*, les braillardes, comme on les a ironiquement nommées, se rassemblaient devant les *saloons*, c'est-à-dire devant les cabarets, les brasseries et les tripots, chantant des cantiques au milieu du tapage infernal de la rue. Et les hommes qui passaient, si grossiers qu'ils pussent être, ne les insultaient pas, car la femme, quoi qu'elle fasse, n'a jamais rien à craindre en Amérique; parfois le cabaretier leur permettait d'entrer. Miss Willard a conté comment elle s'était agenouillée sur le plancher couvert de sciure de bois, au milieu de la fumée de tabac et de l'odeur mélangée des boissons, pour prier avec ses sœurs; mais ce n'était pas là son rôle habituel. Elle improvisait presque chaque jour d'entraînantes conférences. En un an, elle

parcourut quarante-huit États de l'Union, elle alla en Californie attaquer le trafic de l'opium; elle fit les voyages les plus rudes, les plus longs, les plus difficiles, aidée par les compagnies de chemins de fer, qui lui donnaient gratuitement des billets, et soutenue par de bonnes âmes, mais si pauvre personnellement qu'elle connut maintes fois la faim, ce qui la mettait en communication plus étroite, disait-elle, avec les pauvres. Une amie de jeunesse, qui avait blâmé son départ d'Evanston, s'écria un jour en la rencontrant :

« Mais vous êtes la misère en personne!

— C'est vrai, répondit-elle, je n'ai pas un sou au monde, mais tout de même je possède Chicago. »

Sa mère la décida enfin à accepter que le Comité exécutif de l'Union lui payât ses dépenses.

Pour Dieu, pour la famille, pour la patrie, telle était la devise adoptée par les *rubans blancs*, comme on appelait les satellites de Miss Willard. Elle les comptait par centaines de mille. Dans les États-Unis du Sud, la conférencière eut un succès inespéré, rapprochant sur le terrain de l'abstinence totale, — car la tempérance de cette ligue intransigeante n'est rien moins que cela, — des adversaires qui depuis la guerre civile de Sécession croyaient se haïr. Elle ne reculait pas devant la politique, celle de l'Évangile, disait-elle. La ques-

tion du suffrage des femmes lui était chère; elle déplorait que les hommes se privassent, dans le gouvernement, des clartés que peut apporter un cœur de mère. Elle croyait la femme faite pour préparer et pour hâter en ce monde le règne du Christ. Toutes les villes réclamaient sa parole chaude, vibrante, courageuse, vraiment inspirée; les églises s'ouvraient à elle comme à un prédicateur. Les plus belles causes l'avaient pour champion; elle s'était affiliée aux chevaliers du travail, aux *trade-unions*, leur répétant avec beaucoup de bon sens que la question centrale de la réforme du labeur des ouvriers serait moins d'obtenir de gros salaires que de tirer meilleur parti de salaires modérés. Supprimer les dépenses du cabaret, c'est améliorer la condition de la famille. La fabrication, l'importation, l'exportation, la vente des breuvages alcooliques devraient être assimilés aux crimes publics et prohibés en conséquence.

Telles étaient les idées que Frances Willard portait devant la législature et proposait aux pouvoirs publics comme à la foule. Son manuel de *Home protection* (protection du foyer) allait partout. En dépit de la maladie, elle écrivait, elle parlait, elle voyageait sans trève. Ses rares instants de repos, elle les passait en Angleterre, auprès de son amie Lady Somerset, tendrement

soignée par sa secrétaire Miss Gardon, de Boston, qui, depuis la mort de Mrs. Willard, survenue en 1892, se dévouait de plus en plus à l'inconsolable orpheline. Mais la frêle santé de celle-ci finit par succomber. Elle expira en murmurant : « Qu'il fait bon être avec Dieu! » réconfortée par la pensée de l'œuvre accomplie, car aujourd'hui le réseau des sociétés contre l'ivrognerie couvre le monde, l'étude de l'hygiène et les leçons scientifiques sur la tempérance sont introduites dans toutes les écoles.

Frances Willard avait vécu avec la plus excessive simplicité, et en mourant ne possédait rien; les sommes énormes qui lui furent remises passèrent toutes à la propagation de son œuvre. Elle n'admettait pas qu'un réformateur fît des économies; l'amour de l'argent lui semblait le pire des dangers. Sa devise était : « Les maux de tous doivent être l'objet des soins de chacun ». Sa tâche en ce monde fut d'élever l'humanité au dessus d'elle-même.

« Je suis entrée, disait-elle, par la première brèche que j'ai trouvée ouverte, et j'ai combattu de mon mieux. »

Elle se comparait à un explorateur, à un pionnier, à un de ces éclaireurs comme il en faut dans toutes les armées. Aucun d'eux n'a donné sa vie plus bravement, plus simplement qu'elle ne le

fit pour le triomphe de la liberté, la vraie, celle qui consiste à s'affranchir de la pire des tyrannies, la tyrannie d'un vice.

Tout son enseignement se bornait à ceci : — Tu ne te feras point de mal. — Et il fut écouté d'un grand nombre. Et il aura contribué peut-être à libérer les générations futures.

LA CROIX-ROUGE

ET

CLARA BARTON

En attendant que puisse être réalisé le beau rêve d'un désarmement universel, il est consolant d'arrêter ses regards sur le signe de la Croix-Rouge qui représente une grande œuvre de charité opposée aux cruautés de la guerre. La petite république helvétique doit être fière d'avoir prêté ses couleurs à ce drapeau dont le caractère généreux est reconnu par tous les combattants, dans le monde entier. Il a été un bienfait pour l'humanité depuis 1863, où des initiatives tout individuelles organisèrent la conférence de Genève; vingt-cinq nations chrétiennes souscrivirent alors au traité qui résulta des délibérations. Il fut réglé que les

sociétés se rattacheraient étroitement les unes aux autres, mais que chacune d'elles serait nationale et indépendante, qu'elle se gouvernerait selon son génie particulier et les besoins du moment.

Aux États-Unis l'action de la Croix-Rouge est considérable, sous la présidence d'une femme dont le rôle de dévouement, commencé durant la guerre de Sécession, continua depuis, sans relâche, dans les hôpitaux, dans les prisons, à travers toutes les catastrophes publiques, inondations, épidémies, etc., partout où la souffrance appelle la pitié.

Miss Clara Barton n'attendit pas que les troupes américaines eussent débarqué à Cuba pour aller en personne soulager les malheureuses victimes de la faim. Ce fut au gouvernement espagnol que d'abord elle demanda la permission officielle de distribuer des vivres aux *reconcentrados*.

Elle se rendit à Cuba et fut reçue avec une courtoisie parfaite par le général Blanco et par tout le comité espagnol, qu'elle aborda en disant : « Je viens à vous, Messieurs, non pas comme une Américaine rencontrant des Espagnols, mais comme le chef de la Croix-Rouge dans mon pays saluant des membres de la Croix-Rouge d'un autre pays. Je ne viens pas parler de l'Amérique, mais traiter une question d'humanité. »

Les mains se tendirent vers elle, ainsi qu'il

arrive toujours au nom de cette franc-maçonnerie de la charité. De la Havane, Miss Barton fut conduite dans différentes villes, à Jaruca, Matanzas, Artemisia, Sagua-la-Grande, Cienfuegos; partout les autorités lui firent le meilleur accueil. Dans de pauvres huttes de palmier elle trouva des gens affamés, demi-morts, auxquels aussitôt elle envoya de la nourriture. Les hôpitaux dénués de tout, souvent d'une malpropreté immonde, furent nettoyés par son ordre; il ne manquait pas de mendiants heureux de travailler pour un léger salaire. Aérées, lavées, brossées à l'eau de chaux, les salles infectes redevinrent habitables. Miss Barton s'entendit avec les médecins du Cuba dont elle fait l'éloge, — presque tous, dit-elle, ayant étudié en France ou aux États-Unis. — Par cette bonne fée de la nation ennemie, on obtint des lits, des médicaments, du linge, des couvertures.

Elle a donné depuis de navrants détails sur la petite ville de Jaruca en particulier, où le nombre des morts dépassa le chiffre de la population, 12 000 âmes! Qu'on juge par là de la misère des habitants sur lesquels pesait la présence de réfugiés deux fois plus nombreux qu'eux-mêmes, et qui demandaient à être nourris, logés, soignés! Comment s'étonner de l'état lamentable des hôpitaux?

Mais au premier appel de Miss Barton, chacun

s'empressa de la seconder. Elle se rappelle avec gratitude l'obligeance du commandant de place, la bonne grâce du curé, du maire, du juge, de tous ceux avec qui elle fut en relation. La courtoisie espagnole l'a charmée jusqu'à l'attendrissement, et elle ne cesse de le dire aux siens avec la franchise d'une personne qui a dès longtemps acquis le droit de se faire écouter.

A la Havane elle établit un orphelinat où quarante abandonnés, de sept ans à six mois, furent immédiatement recueillis. Au bout de très peu de jours, ils ne ressemblaient plus, dit-elle, à de petits chiens perdus, ramassés dans le ruisseau. Le chef de l'hôpital de la Croix-Rouge de New-York et sa femme, infirmière émérite, étaient à la tête de l'établissement, que l'évêque de la Havane vint bénir. Il est difficile d'imaginer rien de plus touchant, à la veille d'une guerre sans merci, que cette entente dans la charité entre deux peuples de religion différente et prêts à en venir aux mains.

Le jour où Miss Barton quitta la Havane, ceux des petits orphelins qui pouvaient marcher accoururent gentiment lui rendre grâce, et elle leur laissa un panier de joujoux tels qu'ils n'en avaient jamais vus.

De New-York, de Philadelphie, arrivaient cependant pour les hôpitaux, dans les différents ports,

des provisions considérables. Miss Barton, après avoir invoqué la pitié des particuliers, réclamait du gouvernement des États-Unis de larges secours :

« Pourquoi, puisque le Congrès a voté à l'unanimité cinquante millions de dollars pour la défense, ne voterait-il pas un million pour les nécessiteux? Il ne s'agit pas que de mettre en pièces l'humanité; il faut aussi quelquefois la raccommoder. Si nous sommes patriotes au point de voter tout ce qu'on veut pour la guerre et que nous ne puissions voter quelques dollars pour qui meurt de faim, eh bien, c'est trop de patriotisme! »

Elle exerça sa mission à Cuba jusqu'à ce qu'un ordre formel eût obligé tous les citoyens américains à quitter l'île. Mais, si elle revient alors chez elle, dans sa maison de Glen Echo, aux environs de Washington, les derniers jours d'avril 1898 la trouvent à Key-West (Floride), dont le port est rempli de vaisseaux de guerre à l'ancre. Au milieu d'eux, voici un grand vapeur, portant sur l'un de ses deux mâts le drapeau de la convention de Genève. C'est le *State of Texas*, quartier général de Miss Barton, entourée de son état-major de chirurgiens et d'infirmières. De là elle écrit, le 2 mai, à l'amiral Sampson :

« J'ai avec moi une cargaison de 1,400 tonnes sous le drapeau de la Croix-Rouge, l'unique

emblème international de neutralité et d'humanité que connaisse la civilisation. Cet emblème, l'Espagne le respecte. Faute de vivres, que le blocus empêche de pénétrer dans l'île, des infortunés doivent mourir à Cuba quotidiennement par centaines, sinon par milliers. Le monde ne nous en rendra-t-il pas responsables? L'histoire nous proclamera-t-elle sans reproche? Ne dira-t-on pas que nous avons contribué à l'extermination commencée par Weyler? »

Et elle termine en exprimant ce qu'elle souhaite : demander la protection des Espagnols pour débarquer et distribuer les vivres qui sont sur le *State of Texas*.

« Puis-je être autorisée à solliciter des Espagnols un entretien sous le pavillon parlementaire? Si nous faisons cet effort et qu'on nous refuse, le blâme retombera sur eux. Si nous manquons à le faire, le blâme retombera sur nous. Il me semblerait d'une bonne politique de partager au moins la responsabilité. »

Avec toute la déférence qu'on peut devoir à une personne qui, depuis trente-cinq ans et plus, a bien mérité de la patrie, l'amiral, commandant en chef des forces navales, répondit par un refus, estimant que les vivres en question, s'ils étaient débarqués, s'en iraient aux troupes espagnoles, au lieu de servir aux *reconcentrados*.

Miss Barton insista en vain auprès du gouvernement; on la pria d'attendre que les ports de Cuba fussent occupés; et elle dut se soumettre.

Cependant à Key-West elle ne perdait pas son temps. Sur différents points de la Floride méridionale, il y avait un grand nombre de réfugiés cubains, sans autre appui que celui des diverses églises qui étaient, elles-mêmes, à bout de ressources. A Key-West même végétaient quinze cents de ces malheureux. Miss Barton les secourut tous. En même temps elle s'occupait des prisonniers de guerre. La misère était grande sur les navires capturés; elle fit distribuer les provisions nécessaires à vingt-deux d'entre eux. Une certaine quantité de ces provisions furent échangées contre le poisson vivant et les bananes fraîches que portaient encore plusieurs de ces bateaux. Bananes et poisson allèrent augmenter la ration des réfugiés campés le long du rivage. Ce détail prouve, comme le remarque un historien de la guerre, la méthode, l'entente des affaires qui, chez la présidente de la Croix-Rouge, se joint à la philanthropie. C'était autant de réservé pour d'autres besoins qui n'allaient pas tarder à se faire sentir. Elle-même, avec ses acolytes, visitait les prisonniers, répandant sur son passage le pain, le riz, les conserves, le café. Elle interrogeait et consolait de son mieux, s'occupait des malades,

n'oubliait pour personne le tabac, qui est plus indispensable aux Espagnols que le pain même, se chargeait des lettres à expédier, ouvertes. En faisant du bien de cette manière, elle trompait son impatience d'aborder à Santiago. Elle y précéda les troupes américaines, qui lui cédèrent le pas, et c'est là qu'en vérité elle opéra des merveilles.

A peine la ville se fut-elle rendue que tout ce qui restait des malheureux *reconcentrados* se précipita, réclamant du pain. Sans perdre une heure il fallait agir, organiser des fourneaux où la soupe serait distribuée. Un riche négociant anglais, M. Michelson, l'y aida; dix mille affamés pour le moins fréquentèrent ces fourneaux. Durant les cinq jours qui suivirent la reddition de la ville, la Croix-Rouge eut à nourrir 32,000 personnes. Ce ne put être fait que par un prodige d'ordre et de bonne administration.

Dès longtemps familiarisée avec les champs de bataille, Clara Barton gardait son calme au milieu des pires horreurs et mesurait de sang-froid les difficultés, toujours prudente et pleine de tact, prenant conseil des citoyens influents de Santiago, mettant la distribution des vivres sous le contrôle local. Elle s'occupait aussi de répartir les provisions parmi les soldats américains dispersés dans des camps du voisinage. Elle fournissait les médi-

caments et la nourriture nécessaires aux malades, aux blessés, sans négliger les hôpitaux militaires espagnols, l'hôpital civil, l'hôpital des enfants. La grande association universelle se montra généreuse; la Croix-Rouge française lui envoya pour sa part 25,000 francs. Miss Barton fit ouvrir un dispensaire et une clinique. On sait avec quelle rage sévissaient la fièvre, la dysenterie, etc.

Tout se trouvait dans un grand désarroi; les précautions prises, les préparatifs étaient absolument insuffisants. Les choses allèrent mieux aussitôt qu'elle s'en mêla : elle était du reste bien secondée sous tous les rapports. Les infirmières ne manquaient pas, infirmières volontaires venant s'ajouter avec enthousiasme à celles des hôpitaux. Des comités auxiliaires se formaient.

De quelque façon que puisse être jugée l'intervention des États-Unis à Cuba, le monde entier (Espagne comprise) sera unanime à louer la charité des Américaines. Autour de Clara Barton, elles donnèrent l'exemple du rôle bienfaisant que peut jouer leur sexe dans celle des affaires humaines auxquelles il semble le moins appelé à prendre part : la guerre.

MARGARET HAUGHERY

LA MÈRE DES ORPHELINS

Je me promenais dans cette cité de rêve qui dessine un large croissant à l'embouchure du fleuve immense dont les eaux jaunes, plus hautes qu'elle, semblent toujours prêtes à l'engloutir. Je parcourais ces vieux quartiers si français qui gardent en même temps, malgré l'affluence toujours croissante des Américains du Nord, un air de poétique mystère bien curieusement espagnol. La guerre, la fièvre jaune ont fait surgir plus souvent qu'ailleurs, à la Nouvelle-Orléans, les spectres affreux de la misère et de la mort; elle n'en est pas, pour cela, moins belle; passant de main en main, selon les hasards de la politique, appauvrie, dévastée, elle a gardé toujours sa grâce

coquette et langoureuse dont on s'éprend à première vue. Je m'y promenais avec délices, conduite par le plus obligeant et le plus éclairé des guides, mon amie Grace King, l'un des romanciers attitrés de la Louisiane, l'auteur des *Tales of a time and a place*, de ces charmants récits pleins de couleur locale que l'on échange le soir d'un balcon à l'autre.

Tout en regardant autour de moi, je l'écoutais me raconter le passé de son pays. Les pages glorieuses si intimement associées à notre propre histoire, les tableaux de deuil quand se rompit le lien entre la colonie et la métropole, tout cela s'entremêlait aux anecdotes piquantes et familières sur les mœurs ou sur les gens. Elle me disait : — Voici où s'est passée la chose... — Voilà le couvent nègre de la Sainte-Famille, dans le local où avait lieu jadis le fameux bal des quarteronnes. — Voici la cathédrale Saint-Louis; voilà le Cabildo, etc., évoquant tour à tour, d'un seul mot, la France, l'Espagne, les vieux temps créoles. Et toujours, à l'horizon, les mâts, les voiles, l'agglomération des navires de toute sorte, que semble bercer dans les airs le Mississipi contenu par de hautes levées.

La rue du Canal, commerçante, animée, sépare le vieux *carré*, comme on l'appelle, de la ville moderne. Nous allons de l'une à l'autre, tantôt

par de belles voies régulières, bordées de jardins, tantôt dans l'ombre des arcades et des anciens hôtels, aux façades de stuc lépréuses et délabrées, aux grandes portes cochères inutiles, aux balcons de fer forgé. En *car* ou bien à pied, nous atteignons telles avenues élégantes remplies de villas qui se dérobent sous les massifs d'orangers, tels faubourgs populeux où, derrière les jalousies d'une bicoque en *adobe*, rit quelque joli visage de mulâtresse, où les négrillons grouillent par douzaines le long des banquettes; nous flânons jusqu'au marché, certainement le plus pittoresque qui soit au monde, où se rencontrent, le matin, des types de toutes les couleurs, vendant des produits de tous les climats. Les cimetières sont des parcs fleuris et joyeux; le Parc, en revanche, abrite des tombes de duellistes, sous les drapeaux funéraires que la flottante mousse espagnole attache aux rameaux gigantesques des chênes verts. Tout est imprévu et fantaisie. En passant devant l'Opéra, nous nous rappelons, avec les bals récents du Carnaval, trois jours et trois nuits de féerie, le défilé des cortèges masqués à la lumière des torches, leur tumultueuse invasion dans cette salle peinte et dorée où les attendait un parterre rose et blanc de jeunes filles prêtes pour la danse.

Maintenant nous suivons l'avenue Tulane, toute

remplie du renom de l'université dont Paul Tulane, sorti d'une famille huguenote de notre vieille Touraine, dota la Nouvelle-Orléans; nous voyons l'église des Jésuites, l'énorme hôpital de la Charité, l'église de l'Immaculée-Conception, d'une architecture pseudo-mauresque, et tout à coup nous nous trouvons sur une jolie place décorée de fontaines, en présence d'un monument qui fait dire à mon amie : « Voici la première statue qui ait été élevée à une femme en Amérique.

— Était-ce une savante?

— Non pas, à moins qu'on ne compte pour science la pratique constante du bien.

— Fut-elle de ces philanthropes milliardaires qui dotent leurs villes natales de collèges et d'hôpitaux?

— Ce ne fut que ce qu'on appellerait, chez vous, une femme du peuple. Regardez-la plutôt, assise sur sa chaise de paille, un petit châle tricoté sur les épaules. Pauvre, elle continue de protéger les orphelins qui furent le continuel souci de toute son existence. L'asile où elle les recevait est là, de l'autre côté de cette place où se tient aujourd'hui sa figure de marbre entourée de massifs verdoyants. »

Et Miss King me dit une très touchante histoire qu'elle a développée depuis dans son beau

livre sur la Nouvelle-Orléans, comment deux jeunes époux irlandais, émigrants nouvellement débarqués, moururent ensemble à Baltimore de la fièvre jaune; ils laissaient une petite fille à la charité publique, et cette petite fille, recueillie par de braves voisins, n'était autre que la future bienfaitrice de tous les abandonnés. Ses parents d'adoption l'élevèrent de leur mieux, dans la religion catholique qui avait été celle de sa famille, bien qu'eux-mêmes fussent protestants, et elle épousa par la suite un certain Haughery, Irlandais lui aussi. A vingt ans, Margaret était veuve, toute seule dans la grande ville du Sud où elle était venue chercher le climat chaud recommandé par les médecins à son mari malade; elle perdit bientôt après un enfant unique, ce qui lui permit de reporter sur les enfants des autres la tendresse dont débordait son cœur. Quant aux ressources pécuniaires, cette jeune femme si cruellement frappée n'en possédait aucune, mais c'était une travailleuse infatigable. Employée à la blanchisserie de l'hôtel Saint-Charles, elle donnait une partie de ses gages aux religieuses d'un asile voisin qui ne suffisaient pas à élever tous les petits misérables dont il leur fallait prendre la charge.

Sur ce qu'elle gardait, Margaret finit par économiser sou à sou de quoi acheter une vache, puis

deux; elle ouvrit alors une laiterie. Tous les matins, pendant de longues années, on la vit conduire une voiture chargée de bidons, vendant son lait de porte en porte. Dans les hôtels, elle mendiait les restes de victuailles qu'elle portait ensuite à ses orphelins de plus en plus nombreux, car c'était l'époque des terribles épidémies de fièvre jaune qui faisaient des milliers de victimes.

En même temps que grandissait la laiterie de Margaret, une pouponnière (*baby house*), fondée par elle, prenait de nouveaux développements; elle y joignit ensuite un refuge pour les jeunes filles. De laitière elle était devenue boulangère, distribuant son pain comme elle avait auparavant distribué son lait, parcourant la ville dès l'aube, toujours robuste, en vieille robe d'indienne et en chapeau de paille, un de ces chapeaux profonds qui cachent le visage et qu'en Amérique on appelle *sunbonnets*. Le pain, comme le lait, étaient d'abord donnés plutôt que vendus aux pauvres, mais on eût dit qu'il se multipliait par miracle entre ces mains généreuses. Margaret trouvait le moyen d'amasser beaucoup d'argent. Quoique très ignorante, elle montrait en affaires une rare habileté, elle faisait de bons placements, elle s'enrichissait à vue d'œil, sans étonnement ni orgueil, ne comptant que sur la grâce de Dieu.

La boulangerie, située au centre de la ville,

devint un établissement des plus considérables. Assise sur le pas de sa porte, le visage rayonnant de bonté, Margaret avait un mot obligeant pour tous; les grands l'estimaient et l'aidaient, elle était adorée des petits, conseillère et consolatrice attitrée de tout un peuple. Jamais cependant, elle ne put apprendre à lire et à écrire. « Elle signa d'une croix, me dit Miss King, le testament qui partageait des milliers de dollars entre les divers orphelinats de la ville, sans distinction de croyance. Que lui importait? Catholiques, protestants ou juifs, ils étaient orphelins. »

Pendant la guerre civile de Sécession, Margaret continua ses largesses non seulement aux enfants pauvres, mais aux familles de soldats sous les armes et, quand elle mourut, sans avoir cessé un seul instant de travailler pour les autres, ce fut un deuil public; tous les journaux encadrés de noir racontaient les merveilles que si simplement elle avait accomplies. En un clin d'œil, une souscription rassembla la somme nécessaire à l'érection de sa statue. Le jour où cette statue fut inaugurée, une multitude d'orphelins, représentant tous les asiles de charité, occupaient les places d'honneur.

Ce furent les orphelins qui dévoilèrent le marbre de leur mère au milieu des acclamations, et voici les paroles qui retentirent en cette circonstance solennelle : « Ceux qui considèrent avec inquié-

tude la situation morale de l'heure présente et qui prêtent pour unique mobile aux actions humaines l'égoïsme et la cupidité, ceux qui supposent que le monde ne s'incline plus que devant la richesse et le pouvoir, trouveront un démenti et une consolation dans ce qui se passe aujourd'hui. En voyant tout le peuple d'une grande ville s'assembler comme d'un seul cœur, pour offrir un hommage d'amour et de respect à l'humble femme qui passa obscurément parmi nous sous le simple nom de « Margaret », nous arrivons à comprendre, à sentir, à reconnaître la puissance sans pareille d'une vie bien remplie. La substance de cette vie-là fut la charité, sa force fut la religion, sa fin fut la paix, — puis vinrent la gloire et l'immortalité. »

Je n'oserais rien ajouter à cette citation, sauf que je saluai l'humble figure de la Bonne Boulangère avec plus de respect que je n'en ai jamais accordé à personne. Elle me représentait une héroïne de légende, si moderne pourtant par l'esprit pratique et par l'intelligence de la philanthropie fondée sur le travail, concentrée sur un but! Elle me semblait servir de trait d'union entre l'ancien monde et le nouveau, entre les saints d'autrefois et ceux de l'avenir. Le succès matériel qu'elle atteignit n'a rien qui doive étonner beaucoup dans un pays où tant de gens sont fils de leurs œuvres; mais Margaret eut ceci de particulier que, tout en

faisant fortune, elle tint à rester pauvre avec les pauvres, enseignant ainsi à ces derniers, par son exemple, que les petits peuvent être les bienfaiteurs de la société.

Une grande leçon, la plus grande de toutes, se dégage de cette vie vraiment évangélique au XIXe siècle. Les faibles moyens mis à notre disposition importent peu; avec le plus mauvais outil, un bon ouvrier peut tailler un chef-d'œuvre et le prodige des cinq mille hommes surabondamment nourris de cinq pains et de deux poissons est toujours réalisable. Il ne faut pour l'opérer que se donner tout entier soi-même, sans arrière-pensée, en consentant à souffrir de la faim pour que les autres mangent. Les communautés religieuses l'ont depuis longtemps compris.

Espérons qu'à côté des vierges voilées, cloîtrées, consacrées, soumises à une règle, les sœurs de charité laïques, sans vœux et sans habit qui les distingue de la foule, dans le libre exercice de leur individualité, se multiplieront de plus en plus parmi nous. Puisse leur ministère ressembler à celui de cette boulangère d'Amérique, l'humble Margaret Haughery, et leur nombre être si grand qu'on ne songera plus à leur élever des statues, la véritable immortalité étant inscrite dans les cœurs!

TABLE DES MATIÈRES

Les femmes de la période coloniale..... 1
I. Lady Arbella..... 3
II. Anne Bradstreet..... 12
III. Mrs. Hutchinson. — Mrs. Dyer.... 18
Les Américaines pendant la guerre de l'indépendance... 37
I. Suzanne Quincy..... 37
II. Abigail Adams..... 54
Dolly Madison..... 73
Margaret Fuller..... 97
Les femmes poètes en Amérique..... 153
Mrs. Beecher Stowe et l'abolition de l'esclavage..... 185
Une institutrice : Lucretia Crocker..... 223
Une comédienne : Anna Cora Mowatt..... 241
Une amie de la nature : Celia Thaxter..... 269
Frances Willard et la Tempérance..... 297
La Croix-Rouge et Clara Barton..... 313
Margaret Haughery, la mère des orphelins..... 323

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 143-1900

RETURN TO the circulation desk of any University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
University of California
Richmond Field Station, Bldg. 400
1301 South 46th Street
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
To renew or recharge your library materials, you may contact NRLF 4 days prior to due date at (510) 642-6233

DUE AS STAMPED BELOW

NOV 08 2007

DD20 12M 7-06

LD 21-100m-8,'34

YB 20488

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000760104

350765

E176
B6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY